Bernard Saladin d'Anglure
Anthropologue, Université Laval

(1990)

"Frère-lune (Taqqiq), soeur soleil (Siqiniq) et l'intelligence du Monde (Sila).

Cosmologie inuit, cosmographie arctique et espace-temps chamanique"

VERSION AVEC LES FIGURES DANS LE TEXTE

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca
Site web pédagogique : http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: http://bibliotheque.uqac.ca/

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l’autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf., .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de l’article de :

Bernard Saladin d’Anglure
Anthropologue, Université Laval

“Frère-lune (Taqqiq), soeur-soleil (Siqiniq) et l'intelligence du Monde (Sila). Cosmologie inuit, cosmographie arctique et espace-temps chamanique.”

Un article publié dans la revue **ÉTUDES/INUIT/STUDIES**, vol. 14, no 1-2, 1990, pp. 75-139. Québec : Département d'anthropologie de l'Université Laval.

VERSION **AVEC** LES FIGURES DANS LE TEXTE

[Autorisation formelle de l’auteur accordée le 5 mai 2008 de diffuser toutes ses publications dans Les Classiques des sciences sociales.]

Courriel : b.saladin-d-anglure@ant.ulaval.ca

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 12 points.
Pour les citations : Times New Roman 12 points.
Pour les notes de bas de page : Times, New Roman 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5’’ x 11’’)

Édition complétée le 9 juillet 2008 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec.

Études Inuit Studies

Nous remercions vivement l’auteur et la directrice de la revue **Études Inuit/Studies**, Madame Murielle Nagy, de nous avoir accordé, le 5 mai 2008, leur permission de diffuser cet article dans Les Classiques des sciences sociales.

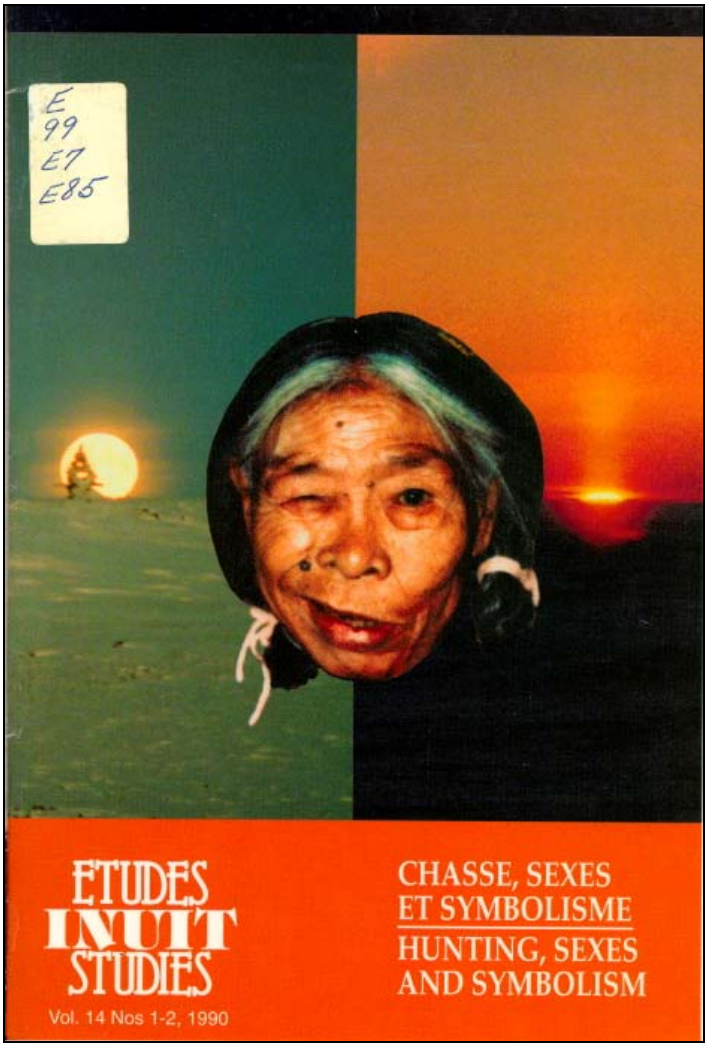
Courriels

M. Bernard Saladin d’Anglure: b.saladin-d-anglure@ant.ulaval.ca

Madame Murielle Nagy : murielle.nagy@fss.ulaval.ca
Centre interuniversitaire d'études et de recherches autochtones
Directrice et rédactrice de la revue Études/Inuit/Studies
Université Laval

Bernard Saladin d’Anglure
Anthropologue, Université Laval

“Frère-lune (Taqqiq), soeur-soleil (Siqiniq) et l'intelligence du Monde (Sila). Cosmologie inuit, cosmographie arctique et espace-temps chamanique.”



Un article publié dans la revue **ÉTUDES/INUIT/STUDIES**, vol. 14, no 1-2, 1990, pp. 75-139. Québec : Département d'anthropologie de l'Université Laval.

Table des matières

Abstract / Résumé

Introduction

Esquisse d'une cosmogonie inuit

Préhistoire inuit
« Autochtonie » arctique

Différenciation des sexes et polarisation du monde
La différenciation du jour et de la nuit
L'invention de la mort, de la guerre et le peuplement de l'au-delà

L'ascension céleste de Naarjuk, l'enfant-géant du Cosmos
Le circuit céleste de Lune et de Soleil, ou l'inceste fondateur
Désordres terrestres et voyages stellaires
Kannaaluk, intermédiaire du monde sous-marin

Au coeur de la cosmologie inuit : Sila
Sous le signe du Sila
Les enfants du Sila

Les turbulences atmosphériques du Sila

Sila et le sens du Monde
Sila ou l'unité dynamique des contraires

Cosmographie arctique luni-solaire

Les variations saisonnières de la trajectoire solaire à Igloolik (70˚ lat. N.)
Du soleil de minuit à la lune de midi (trajectoires différentielles luni-solaires)
Dualisme saisonnier dans l'éclairement luni-solaire annuel à Igloolik
La culmination positive et négative de la Lune et ses variations saisonnières *à Igloolik durant l'année 1990*
Un cycle synodique lunaire, au solstice d'hiver : Igloolik, 19 décembre 1988 - 15 janvier 1989
La pleine lune circumpolaire du solstice d'hiver : 19-26 décembre 1988

De la lune gibbeuse décroissante au dernier croissant : 26 décembre 1988 - 2 janvier 1989
La culmination négative de la lune sous l'horizon : 2-9 janvier 1989
Du premier croissant à la lune gibbeuse croissante : 9-15 janvier 1989
Circumpolarité lunaire et latitudes arctiques, le cycle de dix-huit ans et demi
Expéditions arctiques et cycles de culmination lunaire (1793-1997)
Les phases lunaires dans la terminologie inuit à Igloolik
Le calendrier luni-solaire des Inuit d'Igloolik

Liste des figures

Fig. 1. Le Cosmos d'après M. Therrien (1887) à partir des données de L. Turner (1894).

Fig. 2. Le Cosmos d'après L. Zeilich-Jensen (1974) à partir d'informations recueillies à Pond Inlet.

Fig. 3. Le Cosmos d'après un manuscrit de K. Rasmussen àpartir d'informations recueillies chez les Inuit Nattilik et Iglulik.

Fig. 4. La constellation inuit des chasseurs d'ours Ullaktut (les chasseurs), Kajurjuk (le vieux chien roux) Sakiattiat (les chiens) Nanurjuk (l'ours attaqué) lors de la pleine lune circumpolaire (95%) vers M. du soir dans la nuit du 20 au 21 décembre 1988. Les trois frères chasseurs sont à environ 18' au dessus de l'horizon, Kajurjuk, plein sud, à 37˚ d'altitude et les Pleïades à 44˚. Nous n'avons pas représenté Jupiter qui cette nuit là passait à 6˚ en dessous des Pleïades.

Fig. 5. Un Pukiksaq, oeuf de la terre et de Sila, d'où devrait éclore un caribou blanc de grande taille. On pense que ces oeufs sortent de terre car on ne trouve aucune trace de plumes ou de duvet autour d'eux. lis sont à moitié enfouis dans le sol. Photographié en 1986 près du camp d'été de la pointe Igloolik. Cet oeuf a la taille d'un oeuf d'oie.

Fig. 6. Ensoleillement croissant. Igloolik (JANVIER - MAI)

Fig. 7. Ensoleillement décroissant. Igloolik 24 JUILLET - 26 NOVEMBRE

Fig. 8. La trajectoire apparente luni-solaire aux équinoxes, à 70˚ de la lat. N.

Fig. 9. Les trajectoires apparentes de la Lune et du Soleil au solstice d'été à 70˚ de lat. N.

Fig. 10. Les trajectoires apparentes de la Lune et du Soleil au solstice d'hiver à 70˚ de lat. N.

Fig. 11. Les variations saisonnières de l'éclairement luni-solaire à Igloolik

Fig. 12. Les variations saisonnières de la culmination lunaire positive et négative à Igloolik en 1990

Fig. 13. Lune circurnpolaire Igloolik (au dessus de l'horizon) du 19 au 20 déc. 1988
Fig. 14. Lune circumpolaire Igloolik du 20 au 21 déc. 1988 (suite)

Fig. 15. Lune circumpolaire Igloolik du 21 au 22 déc. 1988 (suite)
Fig. 16. Lune décroissante Igloolik, 86%-28% (du 26 déc. 1988 au 2 janv. 1989)

Fig. 17. Lune croissante Igloolik, 5%-51% (du 9 au 15 janv. 1989)
Fig. 18. Éclairement luni-solaire arctique, à la pleine lune du solstice d'hiver
Fig. 19. Expéditions arctiques et cycles de déclinaisons lunaire (1793-1888) et (1885-1997)..

Fig. 20. Terminologie inuit des phases lunaires à Igloolik
Fig. 21. L'année 1961 transposée dans le calendrier luni-solaire des Inuit d'Igloolik.

Bernard Saladin D’Anglure *

“**Frère-lune (Taqqiq), soeur-soleil (Siqiniq) et l'intelligence du Monde (Sila). Cosmologie inuit, cosmographie arctique et espace-temps chamanique**”.

Un article publié dans la revue **ÉTUDES/INUIT/STUDIES**, vol. 14, no 1-2, 1990, pp. 75-139. Québec : Département d'anthropologie de l'Université Laval.

Abstract

Brother-Moon (Taqqiq), Sister-Sun (Siqiniq) and the Intelligence of the World (Sila) - Inuit Cosmology, Arctic Cosmography and Shamanistic Space-Time.

Retour à la table des matières

In view of the major role played by celestial bodies and meteoric forces in Inuit mythology, ritual and shamanistic practices, one wonders about the scantiness of references to ethno-astronomy in the abundant anthropological literature dealing with the Inuit. Although the religious meaning of certain celestial bodies such as the moon has often been discussed in several works on Inuit mythology and cosmology, the complex movements and cycles of that luminary have not been the object of rigorous observation and interpretation.

This paper aims at filling this gap by establishing relationships between myths, rituals, beliefs and arctic cosmography, particularly the relative movements of sun and moon. It is shown that these movements constitute a system and that summer midnight sun is echoed by the noon moon of wintertime. In some years, at 70˚ N and beyond, this circumpolar full moon revolves in the sky for eight days, in an eighteen-year cycle.

* Département d'anthropologie, Université Laval, Québec, Qc, Canada, G1K 7P4.

In Inuit representations, sun and moon have a distinct, and complementary social sex, albeit marked by an androgyny which we proposed to call "third social sex". Sun and moon combine their activities in a *coincidentia oppositorum*, on the foundation of Sila, the great cosmic principle, source of the universe's meaning and movement, something like an Inuit version of the presocratic concept of « logos ».

These characteristics can only be brought out by a holistic and structural approach, which explains why so many excellent authors have neglected astronomical observation. Weyer, for instance, underestimated the concrete usefulness of the moon, while Oswalt overlooked the symbolic significance of the sun. Sun and moon must rather be considered as components of a system. Our conclusions shed new light on Mauss' essay on seasonal variations of Inuit social life and bring his analysis further by showing the social and religious dimension of luni-solar and shamanistic rituals at the time of the winter solstice.

Résumé

Frère-lune (Taqqiq), soeur-soleil (Siqiniq) et l'intelligence du Monde (Sila).

Retour à la table des matières

En regard de la place importante accordée par les Inuit aux corps célestes et aux forces météoriques, dans leurs mythes, dans leurs rites et dans leurs pratiques chamaniques, il est étonnant de constater l'absence quasi-totale de références à l'ethno-astronomie dans l'abondante littérature anthropologique concernant l'aire inuit.

On pourrait nous objecter que la valeur religieuse de certains astres comme la Lune ressort très bien des travaux sur la mythologie et la cosmologie des Inuit, mais la complexité des mouvements et des cycles de ce luminaire céleste semble avoir découragé son observation rigoureuse et son interprétation.

On s'efforce ici de combler cette lacune, en mettant mythes, rites et croyances en relation avec la cosmographie arctique et plus précisément avec les mouvements relatifs apparents du Soleil et de la Lune. On montre comment ces mouvements forment système et qu'au soleil de minuit estival correspond une pleine lune de midi hivernale. Cette pleine lune circumpolaire tourne dans le ciel pendant huit jours, au 701 de latitude nord, certaines années, suivant un cycle de dix-huit ans.

Dans les représentations inuit, soleil et lune ont un sexe social distinct et complémentaire, encore que marqué dans les deux cas par l'androgynie, que nous avons proposé d'appeler 31 sexe social. Ces deux astres combinent leur action dans une unité des contraires et se fondent en Sila, le grand principe cosmique qui donne à l'univers sens et mouvement, véritable « logos » inuit, dans l'acception présocratique du terme.

Une approche holiste et structurale est nécessaire pour faire ressortir ces propriétés. On explique par là pourquoi tant d'auteurs, et parmi les meilleurs, aient négligé l'observation astronomique, qu'ils aient, comme Weyer, sous-évalué l'importance physique de la Lune, ou, comme Oswalt, sous-évalué l'importance religieuse du Soleil, alors qu'il faut considérer ces deux corps célestes dans le même système. Nos conclusions apportent un éclairage et un développement nouveau à l'essai de Mauss sur le dualisme saisonnier de la vie sociale inuit, en faisant ressortir la portée sociale et religieuse des rites luni-solaires et chamaniques au moment du solstice d'hiver.

INTRODUCTION

Retour à la table des matières

C'est à Claude Lévi-Strauss que revient le mérite d'avoir fait ressortir, dans ses *Mythologiques*, l'importance de l'ethno-astronomie pour l'intelligibilité des mythes et des systèmes de représentations. Il y fait abondamment appel afin d'éclairer la logique des mythes, des rites et de la pensée « sauvage » des premiers habitants des Amériques ; encore que cet intéressant aspect de son grand oeuvre ait été quelque peu négligé par ses exégètes.

La mythologie des Inuit est plusieurs fois citée dans cette remarquable somme d'anthropologie amérindienne, mais à titre d'exemple seulement et de façon marginale. On peut penser que la richesse des recueils de mythes inuit, publiés depuis plus d'un siècle, invitait à cette comparaison, mais aussi que l'absence d'études ethno-astronomiques, dans l'aire inuit, en limitait l'interprétation. Ce n'est pas que les particularités du ciel arctique (soleil de minuit, longue nuit polaire, fréquence des aurores boréales, des parhélies et des halos lunaires ou solaires) aient échappé à l'attention des voyageurs et soient restées en dehors des représentations de l'Arctique dans l'imaginaire occidental, mais l'absence d'observatoires astronomiques dans les régions arctiques, ajoutée au fait que les tables et éphémérides astronomiques sont souvent calculées pour des latitudes plus méridionales [1] - et sans doute aussi que les mouvements apparents d'un corps céleste aussi proche que la Lune, connaissent de complexes variations dans l'espace et dans le temps - a certainement découragé les anthropologues qui cherchaient à les prendre en compte [2].

---

[1] Certaines éphémérides spécialisées vont cependant jusqu'au 70˚ de lat. nord, comme les *Éphémérides nautiques*, éditées par le Bureau des Longitudes (Paris), ou plus au nord encore comme les *Smithsonian Meteorological Tables* (Washington).

[2] La seule monographie anthropologique dans laquelle nous avons trouvé, des données journalières sur la Lune et le Soleil pendant une longue période incluant un hiver, est celle de J.-F. Le Mouël (1978), malheureusement il n'indi-

Dans l'abondante littérature ethnographique consacrée aux Inuit on trouve bien, ça et là, le nom de quelques constellations, l'énumération des lunaisons ou des saisons, mélangés à des données d'ethno-science sur le milieu naturel, sur l'éclairement et la température, mais ils sont toujours présentés de façon fragmentaire et purement descriptive, sans interprétation. Il eût fallu une perspective plus globale et un intérêt plus particulier pour intégrer les données de l'astronomie arctique dans l'étude de la cosmologie, de la conception de l'espace-temps, du système calendaire, des représentations religieuses et des pratiques sociales inuit.

Si nous passons brièvement en revue les travaux en cause, nous pouvons les regrouper en deux grandes catégories : ceux qui traitent des rapports entre l'environnement Arctique et la culture inuit, et ceux qui s'intéressent aux représentations cosmologiques inuit. Dans le premier groupe il faut citer l'oeuvre du géographe-anthropologue Franz Boas, précurseur de l'ethnographie inuit, qui étudia le déterminisme du milieu arctique sur la vie sociale des Inuit, mais sans vraiment tenir compte des données astronomiques. Dans sa foulée, avec une approche plus globale et plus sociologique, mentionnons ensuite Marcel Mauss (1906) et son brillant essai théorique sur le dualisme saisonnier de l'organisation sociale inuit. Bien qu'il s'appuye sur une vaste compilation de la littérature ethnographique et géographique, Mauss passe sous silence, lui aussi, l'astronomie. Son collaborateur et disciple, Henri Beuchat, aurait sans doute pu combler cette lacune sur le terrain, s'il n'avait perdu tragiquement la vie, au cours d'une expédition dans l'Arctique, en tentant de vérifier la thèse de Mauss [3].

Il faut attendre l'oeuvre d'Edward Weyer (1932), pour qu'à nouveau soit posée la question du rapport entre le milieu arctique et la vie sociale et religieuse des Inuit. En présentant les grandes figures du cosmos inuit, Weyer fait ressortir l'apparente contradiction exprimée par la survalorisation de la Lune, dans les rites et les croyances inuit, au détriment du Soleil, figure mineure de la cosmologie, alors

---

que pour la Lune que la phase et la visibilité, sans préciser la trajectoire et la durée de présence.

3 Ann Fienup-Riordan (1983) est une des premières à avoir mis en rapport pratiques sociales et cosmologie, dans son étude sur les Yupik d'Alaska, avec une approche inspirée de M. Mauss, mais sans référence à l'astronomie arctique.

que d'après lui cet astre joue un rôle essentiel en tant que dispensateur de lumière et de chaleur dans les régions arctiques. Plus systématique que ses prédécesseurs et disposant des résultats fraîchement publiés de la 5e Expédition de Thulé, Weyer va plus loin qu'eux dans l'interprétation, mais sans recourir lui non plus à l'astronomie [4].

Dans le second groupe il y a E. Lot-Falck (1962), et son intéressant travail sur les représentations de la Lune dans les croyances religieuses sibériennes et inuit, où ne figure malheureusement aucune référence astronomique. Citons aussi R. Savard (1966) qui le premier tenta d'appliquer la méthode d'analyse structurale de C. Lévi-Strauss à la mythologie inuit, àpartir des mythes publiés par E. Holtved sur les Inuit de Thulé, au Groenland. Savard prête beaucoup d'attention au mythe d'origine du Soleil et de la Lune, et à la place de ces deux corps célestes dans les représentations inuit, mais il ne fait aucune mention de l'astronomie.

R. Gessain (1978) dans un article entièrement consacré à la figure de l'Homme-Lune chez les Inuit d'Ammassalik, au Groenland, a pensé solliciter l'astronomie pour déterminer historiquement à quelles phases de la Lune correspondent les grandes cérémonies collectives décrites par Gustav Holm à la fin du siècle dernier. Mais là s'arrêtent ses emprunts à cette science [5]. J. Oosten (1983), qui s'est aussi intéressé au mythe d'origine du Soleil et de la Lune et à ses implications cosmologiques, en s'inspirant également de C. Lévi-Strauss, ne prête lui non plus aucune attention à l'astronomie arctique ; il faut citer enfin l'analyse iconographique faite par B. Sonne (1988) sur les masques yupik rapportés par K. Rasmussen lors de la 5e Expédition de Thulé ; elle y présente d'intéressantes hypothèses dans sa lecture cosmologique des motifs, sans référence cependant à l'astronomie.

---

4 Vingt-cinq ans plus tard Weyer (1956) publiera pourtant un intéressant article sur les particularités astronomiques des mouvements apparents du Soleil et de la Lune, dans l'Arctique, mais cette fois-ci sans les mettre en rapport avec les rites et les croyances inuit. Nous sommes redevable à J. MacDonald de nous avoir fait découvrir cet intéressant article.

5 Gessain constate, grâce aux données astronomiques, que ces fêtes avaient lieu lors de la pleine lune ou de la nouvelle lune ; hypothèse que Hansêrak avait déjà formulée dans son journal (cf. W. Thalbitzer, 1941 : 667).

Il apparaît donc qu'en dépit d'une abondante littérature anthropologique sur les Inuit, les données de l'astronomie n'aient jamais été mises en rapport avec les représentations du cosmos et des corps célestes, ni avec les rites collectifs ou individuels évoquant les esprits et mouvements célestes [6].

Nous tenterons, dans les lignes qui suivent, de combler partiellement cette lacune en ouvrant la voie à une ethno-astronomie de l'Arctique inuit [7]. Pour ce faire, nous présenterons les résultats des nouvelles recherches que nous poursuivons dans ce sens avec l'aide de programmes informatiques. Nous ne renonçons pour autant à notre approche globale du social par le biais de l'anthropologie symbolique, ce qui nous permettra d'utiliser les nombreuses données sur l'espace-temps social et culturel recueillies depuis 1971 chez les Inuit d'Igloolik [8] (Arctique Cen-

---

6 Ce qui étonne, c'est que les anthropologues, à la suite de D. Crantz (1767), aient porté au compte de l'européanocentrisme (cf. W.H. Oswalt, 1979 : 49), les observations des premiers explorateurs sur des rites solaires pratiqués traditionnellement par les Inuit, alors que nos données les confirment indubitablement. Nous reviendrons sur ce point dans la conclusion de cet article.

7 L'ethno-astronomie est une sous-discipline récente de l'anthropologie ; elle est née dans le sillage de l'archéo-astronomie qui est un peu plus ancienne. Le premier congrès international d'ethno-astronomie eut lieu en 1983 à la Smithsonian Institution de Washington. À notre connaissance, il n'existe encore aucune publication en ethno-astronomie inuit. Signalons cependant les recherches de J. MacDonald, directeur du Laboratoire de recherches de l'Arctique de l'Est, à Igloolik, et passionné de navigation et d'astronomie, qui a commencé depuis deux ans à faire des observations astronomiques sur le ciel d'Igloolik et à faire parler les vieux Inuit sur le sujet. Nous avons eu d'intéressants échanges avec lui à ce propos, en 1990 et 1991.

8 Ces recherches commencées en 1971, dans le cadre du Laboratoire d'Anthropologie Sociale (Collège de France, CNRS, Paris) dirigé alors par le Professeur C. Lévi-Strauss, ont été poursuivies ensuite à l'Université Laval (Québec) grâce à l'aide du Musée National du Canada, du Fonds québécois d'aide à la recherche (FCAR), de la Fondation Killam, et du Conseil de recherche en sciences humaines du Canada, que nous remercions ici pour leur généreux support financier. Sur le terrain nous avons bénéficié de l'aide très appréciée du Laboratoire de recherches de l'Arctique de l'Est et de la Mission catholique, d'igloolik ; tous nos remerciements vont à leurs responsables J. MacDonald et le R.P.R. Lechat, sans oublier bien sûr nos vieux amis et maîtres inuit, les Iqallijuq, Ujaraq, Kupaq, Piugaattuq, Ijituuq, Aagiaq, pour ne citer que ceux dont les témoignages étayent le texte qui suit, et enfin R. Imaruittuq, L. Utaq et L. Tapaarjuk qui nous ont aidé dans les transcriptions et traductions inuit

tral canadien). Il nous faudra cependant surmonter plusieurs importants obstacles résultant des travaux de certains de nos prédécesseurs, à savoir notamment l'affirmation qu'il n'existe pas de discours cohérent sur les origines du Monde chez les Inuit, que le concept englobant l'atmosphère, le cosmos, et la raison, *Sila* (comparé par certains à celui de *Mana* [9]), est contradictoire, polysémique, ou manque de cohérence, et de toute façon a peu d'importance pour les Inuit, et enfin que la survalorisation symbolique de l'esprit lunaire, par rapport à l'esprit solaire, constatée dans les rites et pratiques, est en contradiction avec la dominante solaire effective dans le cycle annuel des régions arctiques. Après avoir déconstruit ces obstacles, nous proposerons de revaloriser la cosmogonie des Inuit, de redonner à *Sila* la place qui lui revient dans leur cosmologie, et de reconnaître à la Lune le rôle majeur qu'elle remplit dans le ciel hivernal des Inuit et dans leur espace-temps chamanique.

---

lors de nos dernières missions (1990-91). Notre collègue L.-J. Dorais a bien voulu vérifier nos transcriptions et traductions de l'inuit, F. Morin nous a apporté sa précieuse assistance sur le terrain et ses conseils pour le contenu et la forme de cet article, et C. Lévi-Strauss ses encouragements critiques pour l'ensemble de notre approche. Enfin nous sommes très reconnaissant à Madame Chapront-Touzé, du Bureau des Longitudes de l'Observatoire de Paris, de nous avoir fourni le calcul des cycles de déclinaison lunaire pendant deux siècles, aux latitude et longitude d'Igloolik (cf. fig. 22) et à J.-R. Roy, professeur d'astronomie à l'Université Laval, de nous avoir éclairé sur les particularités du mouvement apparent des corps célestes dans l'Arctique. J. Lesage, archéo-astronome, Le Bosc (France), nous a amicalement apporté le soutien de son expérience de recherche. Qu'ils en soient tous et toutes remerciés ici vivement. Sans oublier J. Levesque qui a réalisé avec beaucoup de patience l'ensemble des illustrations, cartes et tableaux.

9 Voir notamment W. Thalbitzer (1928), E. Weyer (1932) ; nous avions fait une première mise au point sur ce sujet (cf. B. Saladin d'Anglure, 1986) qui a été l'objet depuis d'une discussion détaillée par J. Oosten (1989).

Esquisse d'une cosmogonie inuit

Retour à la table des matières

Il est étonnant de voir à quel point les auteurs qui se sont intéressés à la mythologie des Inuit de l'Arctique central nord-américain ont négligé leur cosmogonie, à commencer par F. Boas qui, dans son article sur le folklore des Eskimos (1955 : 504), écrit en effet :

> Le monde a toujours été comme il est maintenant et dans les histoires peu nombreuses racontant l'origine d'animaux et de phénomènes naturels, il est rarement indiqué de façon précise que ceux-ci n'existaient pas auparavant [trad. de l'auteur].

Boas et la plupart de ses émules ont de fait sous-estimé les mythes, croyances et représentations touchant la cosmogonie inuit en raison semble-t-il de leur expression elliptique, de leur forme abrégée et réduite souvent à de très courtes sentences ; ils ont par contre porté toute leur attention sur les grands récits mythiques et les épopées, auxquels ils ont consacré leurs interprétations. A l'encontre de cette approche, nous accorderons, dans les lignes qui suivent, la plus grande attention à la cosmogonie et tenterons d'en éclairer le sens par le contexte que lui apporte le système de pensée inuit, contexte souvent implicite ou encore disséminé dans les diverses expressions de la culture inuit. Les grands récits structurés ne seraient en effet, selon nous, que la pointe de l'iceberg formé par la mythologie inuit.

À partir de divers témoignages provenant de l'Arctique central canadien, nous essayerons de reconstituer les représentations inuit de la cosmogénèse. Nous en ferons ressortir les grands principes cosmiques, constitutifs de l'univers, la chronologie de leur apparition, leur possible hiérarchie et leur symbolique.

Préhistoire inuit

Retour à la table des matières

Selon la tradition orale des Inuit, d'autres humains les ont précédés sur terre. On pense à Igloolik (K. Rasmussen, 1929 : 252) [10]

> (Qu') un monde existait avant le monde actuel, dans lequel vivait un autre peuple que les Inuit. La terre reposait sur des piliers, mais un jour ceux-ci s'écroulèrent et ses habitants furent anéantis [trad. de l'auteur].

ainsi s'expliquerait la présence de fossiles marins sur les hauteurs de l'île d'Igloolik et de divers esprits (Inurajait), vivant sur terre ou dans le monde inférieur : nains, géants, monstres et chimères... Les Inuit du territoire voisin, les Nattilik (K. Rasmussen, 1931 : 208), ajoutent que :

> Des forêts poussaient au fond de la mer, dont les restes sont parfois trouvés sur le rivage... et qu'un déluge de pluie s'abattit sur la terre et noya toute vie humaine et animale... [trad. de l'auteur].

On considérait encore dans les années 1930, débuts de la christianisation à Igloolik, que la terre était un disque plat entouré par la mer ; le tout reposant sur quatre piliers, érigés au dessus d'un monde inférieur, dans un fragile équilibre. Dressés sur le monde terrestre, quatre autres piliers supportaient la voûte céleste et le monde supérieur [11]. Les chamanes d'alors disaient parfois qu'ils allaient ajus-

---

[10] Témoignages de deux immigrants nattilik venus dans la région iglulik une vingtaine d'années auparavant, Tûglik et Unaleq ; Rasmussen précise cependant que ce récit était bien connu des Iglulik.

[11] Cf. la fig. 3, représentant le Cosmos. Ce dessin appartient au fonds manuscrit « K. Rasmussen » de la Bibliothèque Royale de Copenhague. Il correspond aux données nattilik, communes en bien des points à celles des Iglulik. La fig. 2 est une représentation du Cosmos publiée par L. Zeilich-Jensen (1974 : 33) à partir du témoignage d'une vieille informatrice de Pond Inlet. ; la fig. 1, plus fantaisiste, est une interprétation par M. Therrien (1987) des données cosmologiques de L. Turner (1894).

ter un pilier branlant de l'univers. En bref les Inuit croyaient que la vie humaine, avant d'être ce qu'elle est, était passée par divers avatars et que l'équilibre du monde restait précaire.

« Autochtonie » arctique

Retour à la table des matières

Si l'on en croit les mythes, dans les temps primordiaux, la nuit régnait en permanence sur le monde, et il n'y avait pas d'astres dans le ciel. C'est alors que de la terre génitrice, privée de tout habitant, ressurgit la vie humaine, sous la forme de deux Inuit, deux adultes mâles - Uumarmituq et Aakulujjuusi [12] - sortis de deux petites buttes de terre *(niaquqtaq)*, sur l'île même d'Igloolik :

> Angutainnaguuq niaquqtaak inunnguqpuuk inuuliqquuk [13]
>
> On dit que deux hommes mâles se mirent à naître, deux buttes de terre devinrent deux êtres humains [trad. de l'auteur].

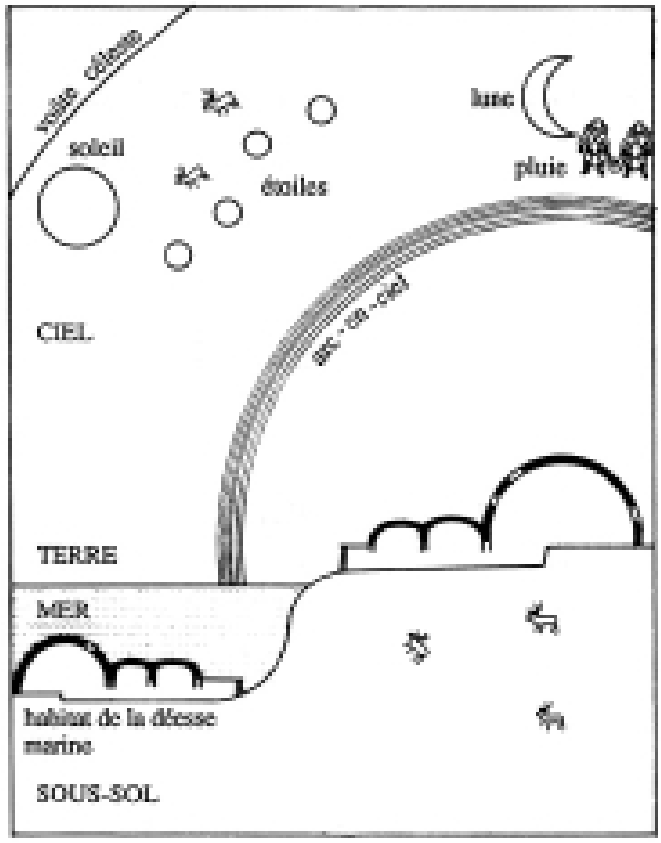
[12] Aagiaq situe l'événement sur l'île d'Igloolik ; il tient le récit d'une très vieille femme, native d'Igloolik et morte dans les années 1930. On trouve mention des ces personnages, mais sans localisation, dans F. Boas (1901 : 178 et 1907. 483-485) à propos des « bébés de la terre » qu'ils récoltaient ; et aussi, pour Igloolik, dans G. Mary-Rousselière (1969 : 114-115). E. Carpenter (1968) y fait aussi allusion à propos des Inuit Aivilik de l'île de Southampton, qui sont très proches des Iglulik. Voir B. Saladin d'Anglure (1986 : 48-49), pour *un* développement *plus* détaillé sur ce thème.

[13] D'après les manuscrits inédits de K. Rasmussen retrouvés au Danemark par Madame R. Soby. Nous la remercions de nous avoir donné accès à ces textes. Nous avons corrigé l'orthographe du texte inuit en accord avec les standards canadiens. La traduction anglaise figure dans K. Rasmussen (1929 : 252).

Fig. 1.

Le Cosmos d'après M. Therrien (1887) à partir des données de L. Turner (1894).

Retour à la table des matières

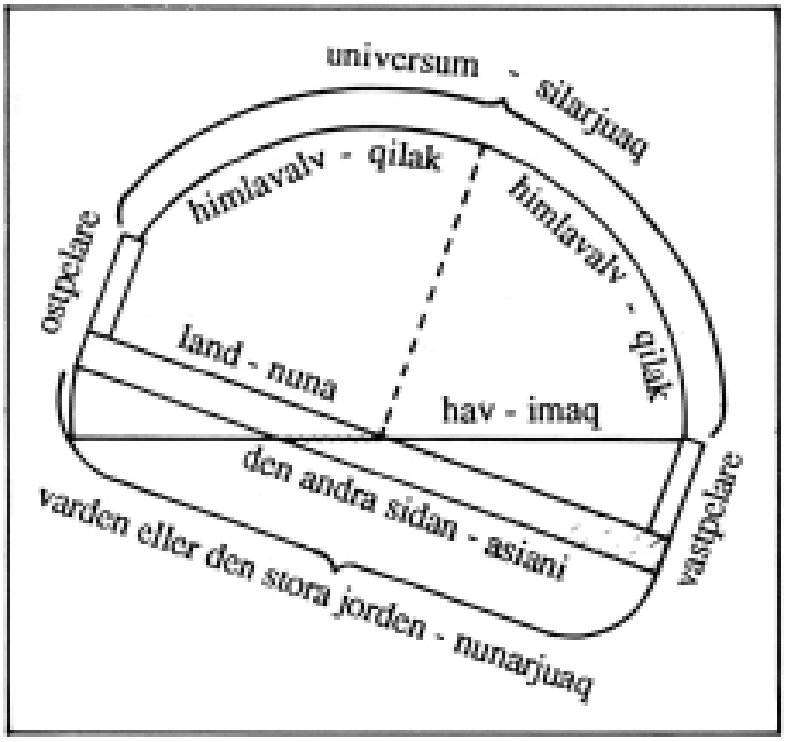


Voir la figure sur le site Les Classiques des sciences sociales

Fig. 2.

Le Cosmos d'après L. Zeilich-Jensen (1974)
à partir d'informations recueillies à Pond Inlet.

Retour à la table des matières

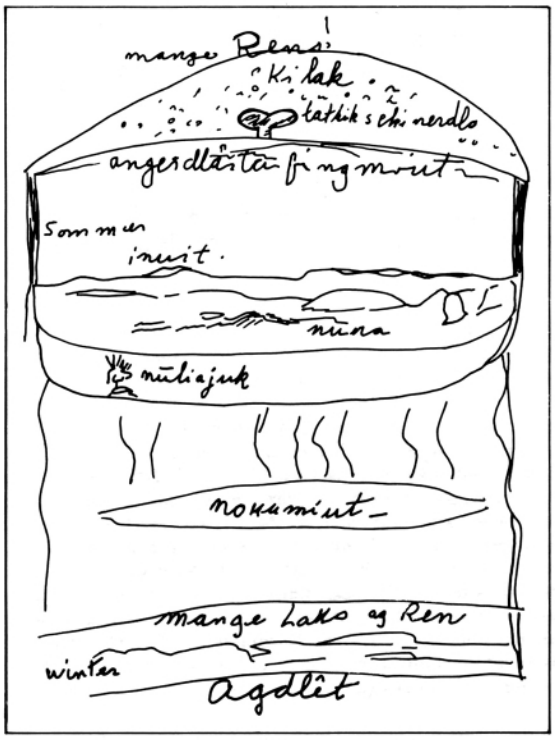


Voir la figure sur le site Les Classiques des sciences sociales

Fig. 3.

Le Cosmos d'après un manuscrit de K. Rasmussen
àpartir d'informations recueillies chez les Inuit Nattilik et Iglulik.

Retour à la table des matières



Voûte céleste

Lune et Soleil

Angirlaqtarvimmiut
[habitants du monde supérieur]

Eté

Inuit

Terre

Nuliajuk
[divinité sous marine]

Nuqumiut
[habitants du monde intermédiaire]

Hiver

Alliit [monde inférieur]

Voir la figure sur le site Les Classiques des sciences sociales

Paradoxe que cette croyance qui fonde, dans la région, *l'« autochtonie »* (au sens étymologique de *« sorti de terre »)* d'un peuple migrant, dernier venu en Amérique, et par surcroît semi-nomade.

Pour ces premiers humains, *Nuna* (la Terre) constituait un principe féminin [14], non seulement en tant que matrice originelle, mais aussi comme nourriture subsi-

[14] Plusieurs faits viennent appuyer cette présomption que la Terre est féminine dans le système symbolique înuit : pour avoir des filles les femmes enceintes du Québec arctique devaient s'éloigner du rivage, vers l'intérieur des terres,

diaire - on pourrait presque dire placentaire - quand ils ne parvenaient pas à capturer de gibier, lièvres ou lagopèdes, seules espèces à leur portée. Ne connaissant pas les habitudes du gibier, ils devaient, pour chasser, s'éclairer avec leur index qu'ils rendaient lumineux en l'humectant de salive. Ils utilisaient aussi de la neige poudreuse comme combustible pour leurs lampes. Il y avait très peu d'espèces animales terrestres, et aucune espèce aquatique. Les animaux étaient soit sortis de terre comme les humains, soit venus des autres mondes, comme les esprits (Inurajait). On comptait les espèces suivantes : le corbeau et le harfang des neiges, le lemming et le renard, l'ours blanc et le loup... Humains et animaux utilisaient la même langue, mais différaient par leurs accents, par leurs parlers, par leurs habitudes alimentaires, par leurs odeurs... Ils pouvaient facilement se métamorphoser, passer d'un genre à l'autre, dans les deux sens, en gardant néanmoins leurs particularités distinctives. L'île d'Igloolik flottait sur la mer, comme toutes les îles, croyait-on. Le jour n'existait pas, ni la mort ni la guerre ; il n'y avait pas de saisons non plus, pas de lumière, pas de glace sur la mer, pas de tempêtes, ni d'orages, ni d'éclairs, ni de vents. Le sol était recouvert de neige [15].

Un autre principe, aérien celui-là et de type masculin ainsi que nous le verrons plus loin, était connu sous le nom de *Sila*. Il conjuguait sa force avec celle de la Terre pour constituer et animer la vie, en procurant aux êtres vivants l'air vital *du* souffle *(anirniq)* et l'environnement éthéré de l'âme. L'âme (tarniq) était constituée par l'image miniaturisée du corps (timiujaq), encapsulée dans une sorte de bulle d'air (pullaq) logée quelque part dans la partie inférieure du corps. Sans doute les premières humanités, maintenant disparues, résultaient-elles aussi de la combinaison de ces deux principes, étaient-elles aussi des Silaat, des enfants du Sila et de *Nuna* [16].

---

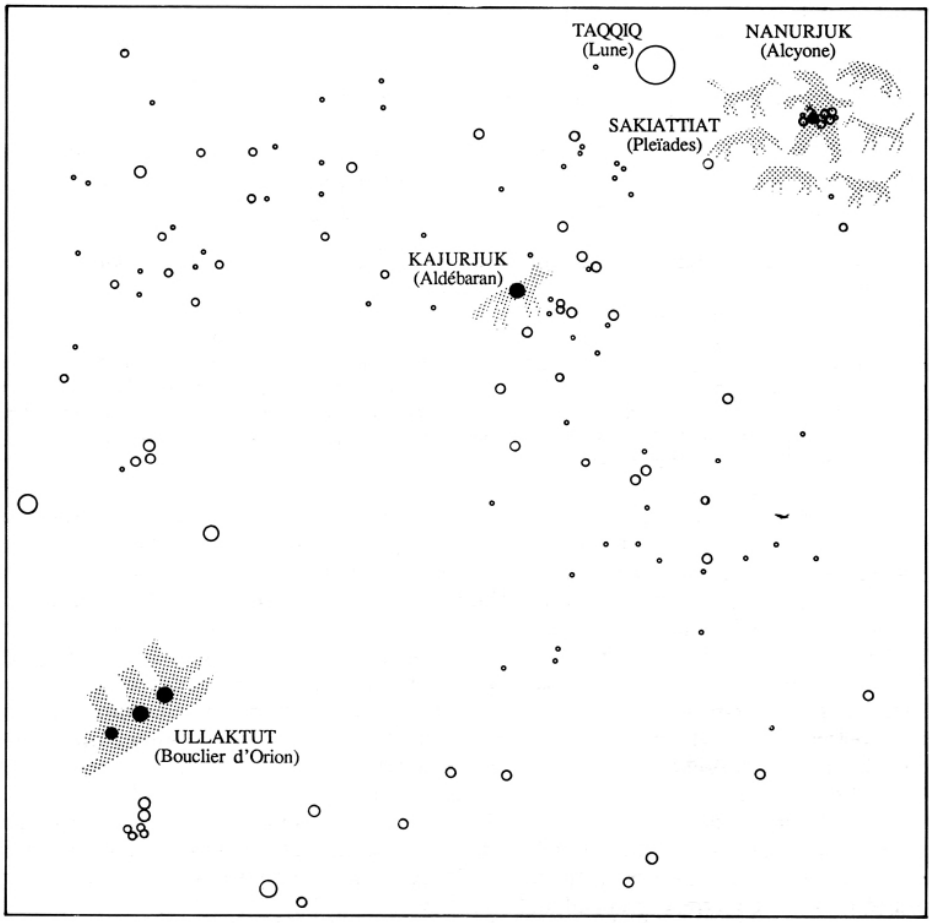
quand elles avaient besoin d'uriner. Pour avoir des garçons, il fallait au contraire aller près de la mer. Certains hommes faisaient l'amour avec la terre, éjaculaient dans la terre, dit-on, ce qui était considéré comme une faute grave (cf. K. Rasmussen, 1929 : 98, et les témoignages d'Iqallijuq et d'Ujaraq que nous avons recueillis à Igloolik en 1971). Des oeufs sortaient parfois de terre et donnaient naissance à des êtres fantastiques (les Silaat), ainsi que nous le verrons plus loin (cf. fig. 4).

15 D'après K. Rasmussen (1929, 1931) et nos informateurs d'Igloolik, Ujaraq, Iqallijuq, Aagiaq, Kupaq.

16 Récit d'Iqallijuq, Igloolik (1971), recueilli par *B.S.A.*

Fig. 4. La constellation inuit des chasseurs d'ours Ullaktut (les chasseurs), Kajurjuk (le vieux chien roux) Sakiattiat (les chiens) Nanurjuk (l'ours attaqué) lors de la pleine lune circumpolaire (95%) vers M. du soir dans la nuit du 20 au 21 décembre 1988. Les trois frères chasseurs sont à environ 18' au dessus de l'horizon, Kajurjuk, plein sud, à 37˚ d'altitude et les Pleïades à 44˚. Nous n'avons pas représenté Jupiter qui cette nuit là passait à 6˚ en dessous des Pleïades.

Retour à la table des matières



Voir la figure sur le site Les Classiques des sciences sociales

Différenciation des sexes et polarisation du monde

Retour à la table des matières

Après quelques temps de vie commune, les deux premiers hommes voulurent à tout prix se multiplier. Aakulujjuusi prit comme « épouse » Uumarnituq et réussit à le mettre enceint, mais quand arriva le terme, ils constatèrent son incapacité d'accoucher [17] :

> Nuliariiliqquuk piqatauguuq arnauqarlugu singaillaliqpuq najjiataaqtualuuliqpuq irnijuallaliqpuq irninialiqpuq piqataaguuq irinaliuqattasillaqpaa... « Inuk una, usuk una, paatuluni nirutuluni, paa, paa, paa ! » ... usuaguuq siqqullaa nutararluguuq anilluni angunguuq angutauppakkaluaqpuq.
>
> Ils se marièrent, l'un d'eux fut pris pour épouse et tomba enceint ; son ventre devint proéminent. Lorsqu'il fut sur le point d'accoucher, son compagnon composa un chant magique... : « cet être humain, ce pénis, qu'un passage vaste et spacieux s'y forme, passage, passage, passage ! » ... et voilà que le pénis se fendit et qu'un bébé mâle en sortit, il avait donné le jour à un fils [trad. de l'auteur].

Les humains avaient découvert la nécessité d'un sexe féminin pour la reproduction humaine, ils avaient découvert aussi la force magique du chant et de la parole. Le souffle vocal, exprimé à travers le chant magique *(irinaliuti),* puissant et structurant, relevait du pouvoir vital, génésique et cosmique de *Sila,* véritable *« Logos »* inuit [18]. Il allait prendre forme et se complexifier tout au long des deux grands processus de différenciation de l'univers que constituent l'ontogénèse humaine et la cosmogénèse. Au rapport cosmogénétique primordial, formé par les éléments antagonistes et complémentaires que sont *Sila,* force d'essence masculine, et *Nuna (la* Terre), force d'essence féminine, s'ajouta un nouveau rapport, on-

---

17 *Nous* fusionnons *ici* plusieurs récits ; la citation qui suit provient des manuscrits de *K.* Rasmussen *(cf. note 9)* dont nous avons corrigé l'orthographe.

18 *Au* sens que *lui* donnaient les penseurs grecs présocratiques, en particulier Héraclite.

togénétique, constitué par les forces antagonistes et complémentaires d'Angut (mâle) et *d'Arnaq* (femelle).

C'est d'Aakulujjuusi, d'Uumarnituq et de leur fils que descendent, selon les Inuit, tous les humains actuels (cf. note 12). Le couple primordial créa également de nombreuses espèces animales ou en fit ressurgir des autres mondes. Sa descendance s'accrut, dit-on, très rapidement, et cela pour deux raisons : on pouvait trouver et recueillir des bébés sortis de terre, ce qui palliait la stérilité :

> Tusaumajara taitsumani nutaraqtaarunnanngittualuulauqtuvinirnik arnanik... taikuninga kisianiguuq taimanna nutaraqtaaqpalaurmata qiniq&utik navvaqsiuq&utik asuilaa nutaralaaqsiurami pitaaqpuq taimanna inuugiaksivalliarajaq&utik taikkua taima suurlu kingulliqpaanguliq&utik nanisijuviniit taimatsainnaq suurlu nutaraqtaarunnaqsivallialitainnarniaq&utik.
>
> J'ai entendu dire qu'autrefois les femmes qui ne pouvaient pas avoir d'enfants avaient le moyen d'en obtenir en partant à la recherche, à la cueillette de bébés, et qu'elles en trouvaient. Elles les élevaient et de la sorte avaient une abondante descendance. C'est ainsi que l'on pouvait se procurer des bébés [trad. de l'auteur] [19].

Les filles étaient faciles à trouver, contrairement aux garçons. Les humains savaient aussi se rajeunir lorsqu'ils atteignaient un âge avancé :

> Akunialugluguuq ningiuqquapanni&utik ittuqquaqpalaunngikkaluarmata tavvaguuq itturuluuliqtuq ningiuruluuliqturlu tavvaguuq qitimigut ukpikaqpuq asuilaguuq tagga makippuq makuksivaallaq&uni tagga inuukkanirnialiqpuq.
>
> Il y a très longtemps dit-on quand les femmes devenaient très vieilles, et les hommes même quand ils n'étaient pas très vieux, hommes et femmes quand ils commençaient à être vieux, faisaient alors une culbute, tête la première, depuis le bord de la plateforme, et se redressaient, transformés en jeunes gens, ils étaient ainsi régénérés (cf. note 16) [Trad. de l'auteur].

---

19 Récit d'Iqallijuq, Igloolik (1977) recueilli par B. Saladin d'Anglure.

Ils redevenaient ainsi de jeunes adultes, dans un cycle sans fin. Situation paradoxale, à nouveau, que ce sex-ratio commençant avec une absence totale de filles, à l'origine, et s'exprimant ensuite par une surabondance de filles ; paradoxe aussi que ce mythe faisant résulter la première femme de la transformation d'un homme, alors que dans la réalité humaine tout homme est issu d'une femme ; ce sont là autant les expressions d'un système de valeurs que d'une logique démographique (cf. B. Saladin d'Anglure : 1981, 1984, 1988, 1991).

La différenciation du jour et de la nuit

Retour à la table des matières

Comme il devenait de plus en plus difficile de survivre dans cet environnement ténébreux, un corbeau - les corbeaux étaient alors de couleur blanche [20] - appela par la force magique de son cri, « Qau, qau ! » (qui veut dire aussi la lumière, le jour), la venue de la lumière, mais un renard, qui se satisfaisait de ses rapines nocturnes, le contra aussitôt en appelant la nuit de son cri, « Taaq, taaq ! » (qui veut dire aussi l'obscurité) [21] :

> Tiriganniarjugguuq uqallaliqpuq « qausuilli qausuilli ! » tulugaaluk suuqaima pisumminani tingmigami maunga imaamut tuluqattaqtualuulirami ningalirami uqaliqpuq : « qauvuq, ubluqpuq qauq qauvuq ubluqpuq qau ! » ammaguuq tiriganniarjuk pilirujuq « unnugli unnugli ! » taimangannilluguuq qauqattalirlunilu unnukpaliqpuq.
>
> On dit que le renard se mit à dire : « Qu'il n'y ait pas de jour, qu'il n'y ait pas de jour ! », mais le corbeau qui se déplace en volant et non pas en marchant, et se cogne constamment la tête, ce n'est pas étonnant, se mit en colère et dit : « Ia lumière Surgit, le jour vient, *qau !* ». Alors le renard s'exclama : « Qu'il fasse nuit, qu'il fasse nuit ! ». Depuis cette

[20] « Un corbeau et un plongeon avaient décidé de se tatouer ; quand ce fut le tour du corbeau, il remua tellement qu'il renversa sur lui le récipient contenant l'huile mélangée de suie qui servait au tatouage et prit la couleur noire qu'on lui connaît depuis » (d'après un mythe que nous avons enregistré de la bouche de M. Kupaq, à IglooIik en 1973).

[21] Cette première partie du récit provient de M. Kupaq ; nous l'avons recueillie, à Igloolik, en 1973.

> date, dit-on, le jour alterne quotidiennement avec la nuit [trad. de l'auteur.] [22].

Ainsi de l'affrontement entre forces célestes masculines, symbolisées par le corbeau [23], et forces chtoniennes féminines, symbolisées par le renard [24], résulta une première différenciation astronomique, l'alternance du jour et de la nuit. L'orient, *Ulluqarvik* (le lieu où apparaît le jour), deviendra dans le symbolisme inuit, le lieu de la naissance de la vie [25] et de l'espoir, souvent associé, dans les rites, au vol du corbeau. Une formule magique récitée par le chamane Aava, à l'occasion de la première sortie de sa petite homonyme nouveau-née, l'illustre bien (cf. K. Rasmussen, 1929 : 47, et B. Saladin d'Anglure, 1980 et 1988a) :

> Je m'élève du repos avec des mouvements rapides comme le battement des ailes du corbeau, je m'élève pour rencontrer le jour *ua ua.* Mon visage se détourne de la noirceur de la nuit et regarde l'aube qui maintenant blanchit le ciel [trad. de l'auteur.].

Aava - à l'instar de plusieurs autres personnes nées comme lui durant l'hiver - avait été revêtu à sa naissance d'une dépouille de corbeau. En conséquence, ce premier vêtement devint pour lui une amulette puissante. Quand, à l'âge adulte, il tomba un jour à la mer en chassant sur la banquise, il s'agrippa à un bloc de glace flottante, et, alors qu'il était entraîné vers le large, il invoqua le corbeau protecteur. Aussitôt il entendit un battement d'aile et vit apparaître un corbeau [26] :

---

22 Récit d'Ivaluarjuk, recueilli dans la région d'Igloolik par K. Rasmussen (1930 : 26).

23 Dans les traditions inuit d'Alaska, le corbeau fait souvent fonction de démiurge.

24 Le renard arctique *(Alopex lagopus)* vit dans des terriers creusés dans le sol. Il est connu pour son pillage des caches de pierres contenant le gibier, et aussi des tombes ; un mythe très connu dans l'Arctique central canadien raconte l'histoire d'un renard qui se transformait en une belle jeune fille après avoir enlevé sa peau. De plus la fourrure du renard est habituellement réservée au vêtement des femmes et des enfants.

25 Cf. plus loin, p. 100 et sq.

26 Nous tenons ce récit d'Ujaraq, le fils d'Aava, Igloolik 1971. On essuyait les nouveaux-nés avec des dépouilles d'oiseaux qui leur servaient aussi d'amulettes protectrices, leur vie durant. Un mythe bien connu à Igloolik, celui de *« Tulugaqluuti »,* raconte comment un orphelin qui avait été vêtu de peaux de

> Tulugaruuq unnuami unuuna qaummalisuungummat uvuuna ulluup nuilirngavianit Missaanit tulugaruuq qaijuq... taima qalliavallialiqïruq qaninaaq&uniguuq tulugaq taanna pilirmat taannaguuq siku najuqtanga tamauna aulajjakkami tulugaruuq mali&ugu siku tamanna uijjaalirami sikummaimmugguuq tamaunga asuilaa attuqtualuummat qaangaanualauqtuq ataataga.
>
> Le corbeau volait dans la nuit, venant de là où apparaît la lumière, de là où point le jour... alors le corbeau s'approcha en décrivant des cercles [dans le sens du soleil], et voilà qu'il entraîna vers la banquise ferme le bloc de glace qui était parti à la dérive ; (le bloc) y accosta effectivement et mon père s'y réfugia [trad. de l'auteur].

L'oiseau lui avait sauvé la vie et en même temps donné un grand pouvoir chamanique, au travers de cette épreuve initiatique. Nous verrons, dans la dernière partie de cet article, l'importance de la nuit et de la mort symbolique dans l'acquisition du pouvoir chamanique, comme moyen d'accès àla clairvoyance et au monde invisible.

L'invention de la mort, de la guerre et le peuplement de l'au-delà

Retour à la table des matières

Avec le double pouvoir procréateur de la terre et de la femme, l'accroissement de la population prit bientôt de telles proportions que l'île d'Igloolik [27] commença à s'enfoncer dans la mer, à basculer. Afin de sauver l'humanité, une vieille femme (on peut penser que c'était Uumarnituq) appela de sa parole magique la mort et la guerre :

---

corbeau à sa naissance, réussit à se débarrasser de ses ennemis avec l'aide de cet oiseau tutélaire (récit de M. Kupaq, Igloolik 1973, recueilli par B.S.A.).

27 F. Boas (1901 : 173) situe l'origine de la mort sur l'île de « Midliqjuaq » qui bascula et engloutit ses habitants. Aava interrogé par K. Rasmussen (1929 : 92) sur ce thème situe « Mitligiuaq » dans le détroit d'Hudson et attribue l'origine de la mort à la parole d'une vieille femme qui voulait empêcher l'humanité d'être submergée. Mais aucune allusion à la guerre ou à une parole masculine.

> Makkuaguuq inuit tuqujunnalaunngituugaluat taimaliguuq qikiqtami nunaliit... taakkua inugiaksijualuugamiguuq asuilaa nunangaguuq suurlu katajjialirmat imaak puuqtalaqtutuuni. tavvaguuq ningiuq taanna kappiasuktualuulirami uqaliqpuq : « Tuquvaglutik unataqpaglutik, Tuqu tuquu ! unataa unataa ! » tavvaguuq unataasikadlatualuummata tuquqairlirmata. itturuuq ittualugguuq innangainaqtuq uqaqpuq : « Tuqujjunatiglu, unatajjunatiglu ! » kisianiguuq katturjumigaluaq&utik... umialiuruluujaqsutigguuq tamaunga inuidlamuaqtuqaqqattalirami asuilaa atunit nunaqaliqsutik taimangaguuq nuqqarunnaiqpuq tuqunuq unataanginiqsau-liraluarsutik.
>
> On raconte que ces [premiers] Inuit, qui vivaient sur l'île, ne connaissaient pas la mort... Comme leur nombre s'était considérablement accru, leur terre qui était flottante commença à s'enfoncer. Alors une vieille femme qui avait très peur s'écria : « Qu'ils meurent ! qu'ils se fassent la guerre ! La mort, la mort ! La guerre, la guerre ! ». Et on dit qu'ils commencèrent à se faire la guerre, qu'ils commencèrent à mourir. Mais un vieil homme, un très vieil homme qui était couché, s'écria de son côté : « Qu'ils ne meurent pas ! Qu'ils ne se fassent pas la guerre ! » Eux qui étaient rassemblés... ayant construit des embarcations allèrent vers des lieux inhabités et bien que chaque groupe ait eu maintenant son territoire, la mort n'a plus cessé de faire son oeuvre même s'ils ne se faisaient plus la guerre autant [trad. de l'auteur] [28].

Avec la « guerre » les Inuit se dispersèrent sur d'autres îles, sur d'autres territoires ; avec la mort, leur nombre diminua et la terre retrouva sa stabilité. L'infinitude de la Terre et de l'ordre cosmique n'était donc pas compatible avec celle de la vie humaine. L'humanité avait été sauvée de l'engloutissement marin, mais au prix de la perte de l'immortalité et de l'auto-regénérescence, de la perte aussi de l'apport procréateur et alimentaire de la terre. La femme et l'homme auraient dorénavant à se débrouiller seuls. Il fallait pour survivre accepter la guerre, la dispersion et la mort. Mais avec cette dernière s'ouvrait une nouvelle ère cosmique, une ère d'expansion du pouvoir de *Sila*, une ère d'expansion des âmes humaines dans les autres mondes, avec leur migration, après la mort, dans les au-delàs céleste et inférieur.

---

[28] Récit d'Iqallijuq recueilli à Igloolik en 1977 par B. Saladin d'Anglure.

À tous ceux qui auraient subi une mort prématurée pour cause de violence, de guerre, ou d'accouchement difficile, une compensation serait offerte sous la forme d'une survie éternelle de l'âme, dans la félicité, la joie et les jeux de l'au-delà céleste, chez les habitants du pays du jour (Ullurmiut). On les voit jouer au ballon dans le ciel avec un crâne de morse, par les belles nuits d'hiver. Ils forment les aurores boréales *(aqsarniit)*. À ceux qui mourraient dans d'autres circonstances, la survie de leur âme serait assurée dans le monde inférieur, celui des habitants de l'étroite bande de terre (Qimiujarmiut) [29].

La mort entraînerait l'éclatement de la bulle *(pullaq)* contenant l'âme, le retour de l'air vital dans l'atmosphère et la libération de l'âme. Celle-ci, prenant la taille du corps qui l'avait contenue, irait vivre dans l'au-delà. Au lieu d'être le moteur d'une multiplication infinie de la vie humaine, dangereuse pour l'équilibre cosmique, *Sila* présiderait maintenant à la reproduction mesurée de la vie. Les âmes immatérielles, par contre, pourraient peupler sans limite les espaces inhabités des au-delàs. Mais l'expansion de ce nouvel ordre cosmique allait nécessiter l'émergence de nouveaux agents, des esprits-maîtres, qui en partageraient la responsabilité. Paradoxe donc que cette mort et que cette guerre [30] qui deviennent les conditions de la continuité de la vie, pensée non plus sur un plan individuel, mais collectif, celui de la société et de la culture.

---

29 Cf. K. Rasmussen (1929 : 94) et les témoignages d'Ujaraq et d'Iqallijuq recueillis à Igloolik (1971) par B.S.A. Sur la fig. 3, ce monde inférieur porte le nom de Allât, courant chez les Nattilik ; on le comprend à Igloolik mais on lui préfère Qimiujarmiut.

30 Avec la guerre comme principe organisateur de l'écologie humaine on n'est pas très loin du principe héraclitéen de « Polémos ». L'origine asiatique des Inuit expliquerait-elle cette analogie ? La question reste ouverte.

L'ascension céleste de Naarjuk, l'enfant-géant du Cosmos

Retour à la table des matières

Le changement d'échelle exprimé dans la représentation inuit de l'âme, tantôt miniaturisée quand elle est encapsulée et incorporée, tantôt agrandie lorsqu'elle est libérée, est un thème récurrent dans le système de pensée inuit (cf. B. Saladin d'Anglure 1980, 1980a, 1986), en particulier quand il s'agit du Sila et de son esprit-maître Naarjuk. On observe ce changement d'échelle dans la réalité de la reproduction de la vie, qu'il s'agisse du processus conduisant du foetus (miniaturisation) à l'humain adulte (agrandissement), ou de celui qui fait passer le pénis de l'état flacide (miniaturisation) à l'érection tumescente (agrandissement). On le retrouve enfin dans la croyance aux géants et aux nains, et particulièrement aux nains (Inugagulligarjuat) qui peuvent se gigantiser, en prenant la taille de leurs adversaires, illustrée par le mythe d'origine de l'esprit-maître du cosmos. Nombre de vieux Inuit actuels parlent encore des rencontres faites par leurs ascendants - et parfois par eux-mêmes - avec des nains. Un récit nattilik raconte que dans les temps anciens, un géant (Inukpaq) qui avait adopté un Inuk, se prit de querelle avec un Inugagulligarjuaq, un nain capable de changer de taille. Ce dernier s'agrandit à la mesure du géant et ils s'affrontèrent en combat singulier. Avec la complicité de l'Inuk, qui trancha les tendons d'Achille du nain gigantisé, le géant tua son adversaire, puis la femme de celui-ci. Mais en courant elle avait laissé tomber, de la poche dorsale de son manteau, le bébé qu'elle portait, Naarjuk (Gros-ventre). Abandonné sur le sol et gigantisé comme ses parents, l'enfant hurlait son désespoir. L'histoire raconte qu'il avait une si forte érection que le géant s'amusa à placer à califourchon sur le pénis du bébé quatre femmes inuit qui passaient non loin. Les soulevant par la seule force de son membre viril, Naarjuk les fit tomber, au milieu des moqueries de tous. Humilié, il s'enfuit dans le ciel où il devint le maître du temps, de l'univers, *Silaap inua*.

Lorsqu'il est contrarié par les infractions aux règles sociales dont se rendent coupables les humains, sa couche se délace dans le ciel et un vent violent s'en échappe. Sous son contrôle se trouvent d'autres esprits présidant aux conditions météorologiques et agissant le plus souvent par couples : esprits du tonnerre, des éclairs et de la pluie, esprits du brouillard, esprits des divers vents et de la neige... Nous y reviendrons en traitant plus loin de la cosmologie.

Ainsi ce bébé, privé brutalement de ses deux parents et ridiculisé par les humains, est-il devenu l'esprit du temps, de l'atmosphère, du climat, de l'air, de l'ordre cosmique et surtout du désordre météorologique que sa qualité d'enfant immature, de bébé capricieux, colérique et susceptible, comme tous les bébés - dont on dit qu'ils sont dépourvus de *sila (silaittuq :* déraisonnable, fou) -, prédispose, avec sa force colossale, àremplir cette position tutélaire [31]. Véritable aporie personnifiée, que ce nain-géant et enfant-maître, qui remplit et anime l'univers de ses comportements paradoxaux. Ainsi en est-il de ses désordres corporels infantiles, imprévisibles et difficilement contrôlables, comme ses flatulences, ses érections ou ses colères, qui prennent, à l'échelle céleste, un caractère météorologique et cosmique.

[31] Voir, pour un développement de ce thème, B. Saladin d'Anglure (1986 : 69-74). Voir aussi la réponse que fait J. Oosten (1989) aux critiques que nous lui avions adressées pour sa sous-estimation de l'importance de Sila.

Le circuit céleste de Lune et de Soleil, ou l'inceste fondateur

Retour à la table des matières

Avec le mythe d'origine du Soleil et de la Lune, commence une nouvelle étape de la cosmogénèse inuit, celle du passage de la nature à la culture, pour reprendre la formule consacrée par C. Lévi-Strauss. Là s'expriment les premières grandes règles sociales instaurant la société humaine, règle de la prohibition de l'inceste, fondant l'échange matrimonial, règle de la prise en charge des veuves et des orphelins, règle du partage du gibier et de la solidarité parentale. Ce mythe, bien connu des mythographes, prend la forme d'un grand récit à épisodes. Nous n'en évoquerons que les grandes lignes [32], tout en faisant ressortir quelques points négligés par les analystes : Une grand-mère (ou une mère), abandonnée par ses compagnons de camp avec Siqiniq, sa petite-fille (ou fille), et Taqqiq, le frère aîné de celle-ci, profite de l'ophtalmie des neiges dont souffre l'adolescent pour le priver du premier ours blanc qu'il vient de tuer, à l'arc, avec son aide. Elle lui fait croire en fait qu'il a tué leur chien. Ce faisant elle le maintient à l'échelle inférieure, celle de l'enfance et de la dépendance, alors que le tuage de l'ours l'eût fait accéder au monde des adultes. Avec la complicité de sa jeune soeur, il recevra néanmoins en cachette de la viande d'ours [33].

Après le retour du printemps et des oiseaux migrateurs, sa soeur le conduit, à sa demande, au bord d'un lac où des plongeons imbrins lui font recouvrer la vue en l'immergeant dans les eaux du lac jusqu'à ce qu'il en perde le souffle. Revenu au camp, il découvre alors la peau de l'ours et la forfaiture de sa grand-mère. Décidé à se venger d'elle, il profite d'une chasse au béluga pour la faire disparaître dans les flots. Alors qu'elle s'était attachée à la lanière de son harpon, pour l'aider

---

[32] Nous possédons plusieurs versions de ce mythe en provenance d'Igloolik ; nous utilisons ici celle de M. Kupaq enregistrée en 1973 par B.S.A.

[33] Ce faisant il enfreint sans le savoir la règle qui interdit à un jeune chasseur de consommer la viande de son premier gibier (cf. K. Rasmussen, 1929 ; R. Savard : 1966 ; Iqallijuq et Ujaraq, 1971).

à retenir le jeune béluga qu'il devait attraper, il harponne le plus gros animal du troupeau qui entraîne dans la mer la grand-mère indigne. Les cheveux de cette dernière s'enroulent autour de la lanière et se changent en défense torsadée, pendant que son corps se transforme en narval.

Le frère et la soeur parricides, livrés à eux mêmes, deviennent alors des voyageurs errants. Ils visitent des humanités de remplacement, esprits monstrueux ou animaux métamorphosés et arrivent un jour chez les Itiqanngittut (êtres sans anus, et sans parties génitales), qui habitent dans l'arrière-pays. Les hommes de ce peuple utilisent leur coude pour faire l'amour, et les femmes, leur aisselle [34]. Quant aux accouchements, ils se pratiquent par éventration. Ce détail n'est pas sans intérêt quand on sait que dans le ciel vit, non loin de chez Frère-Lune, une femme dont la particularité est de chercher à éventrer les humains, en visite chez lui, après avoir provoqué leur rire. Elle leur arrache ensuite les entrailles. C'est ce que racontent les chamanes, comme nous en reparlerons dans la conclusion de ce texte. Au bout de quelque temps, le frère et la soeur prirent chacun un conjoint chez leurs hôtes. Taqqiq, incapable de pénétrer sa femme, ou de la féconder à la manière de ces gens, décida de lui faire une incision dans le bas-ventre, avec son couteau. Aussitôt elle se mit à chanter :

> Uima tullarpaanga, saviujarminut tullarpaanga, maminniq qilamik qularnamik.
>
> Mon mari a incisé mon bas-ventre avec son couteau, j'ai une blessure dans le bas-ventre qui ne se refermera plus [trad. de l'auteur] [35].

Siqiniq, de son côté, se retrouva bientôt enceinte et accoucha d'une fille, faite à son image. Sa belle-mère s'extasiant devant l'enfant s'écria :

> Uukuaqput irnivuq aammanilimmik ikkilimmik uttulimmik itiqsuk&aqpaliritti usuliqsuqpallusiluu.

---

[34] Selon le récit de Michel Kupaq, recueilli en 1973 par B.S.A., et celui de Joe Haulli, recueilli par J. MacDonald en 1990, à Igloolik.

[35] Récit de Michel Kupaq recueilli à Igloolik (1973) par B.S.A.

> Notre bru a accouché d'un bébé qui a des organes génitaux féminins, qui a une vulve ! faites-vous un rectum ! faites-vous un pénis ! 15 [trad. de l'auteur.]

Alors certains essayèrent de se fabriquer un pénis avec un tisonnier de lampe à huile, tandis que d'autres se perçaient une ouverture au couteau. Pendant que Siqiniq était confinée dans un iglou avec son bébé, en attendant ses relevailles, les habitants du village avaient construit un *qaggiq*, un grand iglou de jeu, et s'y rassemblaient tous les soirs ; c'est le temps que choisit Taqqiq pour se rendre incognito dans l'iglou de sa soeur. Ayant soufflé la flamme de la lampe il força Siqiniq à faire l'amour avec lui, sans qu'elle ait pu le reconnaître. Un soir, alors qu'il était revenu auprès d'elle et qu'il lui refaisait violence, elle enduisit ses mains de suie et en marqua le visage du visiteur intempestif. Quand celui-ci la quitta pour se rendre dans l'iglou de jeu, elle le suivit et entendit l'assistance rire et se moquer de Taqqiq, parce qu'il portait des marques de suie sur le visage. C'était donc son frère. Revenue en hâte chercher un couteau elle se trancha un sein et le lui offrit devant tout le monde en disant :

> Tamarma mamarpagalunga una nirriuk !
>
> Puisque tu m'aimes tant, mange-le ! (cf. note 35) [trad. de l'auteur.]

Devant son refus, elle se fit une torche du sein coupé et s'enfuit en courant, poursuivie par Taqqiq qui s'était confectionné lui aussi une torche. Comme ils tournaient autour de l'iglou de jeu, Taqqiq butta contre un bloc de neige et tomba, provoquant l'extinction de sa torche. Siqiniq continua sa course circulaire et, victime involontaire de la passion incestueuse de son frère, elle s'éleva peu à peu dans le ciel où, avec sa torche flamboyante, elle devint le Soleil qui éclaire et réchauffe. Son frère la suivit, de loin, dans le ciel, avec sa torche éteinte, et devint la Lune qui dispense seulement de la lumière sans chaleur. Leur course est devenue une des expressions du sens du Sila, du sens du monde, c'est à dire un mouvement circulaire de gauche à droite (dans le sens des aiguilles d'une montre), selon le point de vue des Inuit [36]. Ils ont en effet l'habitude de considérer les mouvements

---

[36] On considère, en occident que le soleil tourne dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, parce qu'on le regarde, le dos au sud.

des corps célestes en se plaçant face au sud. La trajectoire de ces deux luminaires célestes, et celle parallèle des étoiles, constituent pour les Inuit le symbole de l'ordre comique, la référence majeure de la cosmologie et des grands rituels, notamment les rites de passage, comme nous le verrons plus loin.

Désordres terrestres et voyages stellaires

Retour à la table des matières

Plusieurs mythes racontent l'origine humaine ou animale de certaines constellations. L'une des plus exemplaire est celle de la constellation inuit Ullaktut (Les chasseurs d'ours) (fig. 4) : par une nuit de pleine lune, un ours fut aperçu tout près d'un campement ; aussitôt des chasseurs se lancent à sa poursuite en traîneau à chiens. Ils étaient quatre frères sur le traîneau (ou trois frères et leur beau-frère, selon une autre version [37]). La femme d'un des frères qui venait de faire une fausse-couche regarda l'ours, ce qui est interdit dans cet état (une version nattilik précise que c'était leur soeur qui venait d'accoucher et que du seuil de son *kinirvik,* l'iglou où est confinée la femme après ses couches, elle regarda l'ours). C'est alors que le plus jeune des frères perdit une de ses moufles et se fit dire par l'aîné de retourner sur leur trace pour la chercher. C'est le seul qui revint au camp. Car, pendant ce temps, l'ours, l'attelage de chiens et les occupants du traîneau commencèrent à s'élever progressivement dans le ciel en suivant la direction du Sila. Les chasseurs venaient de dételer leurs chiens afin qu'ils arrêtent l'ours... Les chiens sont devenus les Pleïades (Sakiattiat) [Atlas, Maia, Taygeta, Pleione, Electra, Merope], ils entourent l'Ours (Nanujuk) [Alcyone], pendant que les trois chasseurs forment le baudrier d'Orion [Alnitak : l'aîné, Alnilam : le cadet ; et Mintaka : le beau-frère] (Ullaktut). Quant au vieux chien roux de l'attelage, qui courait moins vite que les autres, il est resté à mi-chemin entre les chasseurs et l'ours ; c'est Aldébaran (Kajurjuk). L'association dans une même constellation indigène d'une partie d'Orion avec les Pleïades et aussi Aldébaran semble très fréquente chez les Amérindiens, particulièrement ceux d'Amérique du Sud, comme l'a éloquemment mis en relief C. Lévi-Strauss dans les nombreuses pages qu'il leur

[37] Selon le témoignage d'Iqallijuq, recueilli à Igloolik (1990) par B.S.A.

consacre (Mythologiques, 1, 2, 3, 4, 1964-71). À Igloolik les femmes, après un accouchement ou une fausse-couche, ou lors de leurs menstruations, ne devaient pas regarder le gibier vivant, surtout le gros gibier, comme l'ours ou le morse [38]. Quand elles enfreignaient ce tabou, on dit que le gibier changeait d'échelle (rapetissait), ou que la femme perdait la vue. C'est ainsi qu'un morse pouvait prendre la taille d'un chabot, et un ours celle d'un renard [39]. Dans l'histoire qui nous concerne, le changement d'échelle s'opère par le passage dans le monde céleste (échelle supérieure), ce qui crée avec l'échelle l'importance de la pleine lune dans cette histoire, de même que de l'ours, animal médiateur étroitement associé à la Lune.

Un autre mythe stellaire raconte l'histoire d'un jeune garçon orphelin qui vivait avec sa grand-mère ; tous deux étaient délaissés par leurs compagnons de camp et lorsque le jeune garçon tentait d'obtenir de la nourriture de leurs voisins il était mal reçu. Un jour qu'il était en visite dans l'habitation d'un vieillard, Utuqqaluaaluk, et qu'il se servait de nourriture, le vieillard se mit à chanter avec malveillance le chant suivant (cf. note 35) :

> Iliarjugaarjuk katuumaa arnaviit pamiallua ailuguu kikkaaruuk pama !
>
> « Toi l'orphelin, va-donc ronger l'os du coccyx de ta mère ! » [trad. de l'auteur.]

L'enfant se sauva et alla raconter tout cela à sa grand-mère. Celle-ci lui dit que si cela se reproduisait, il devrait répondre par le chant suivant :

> Utuqqalualuk piksuumaa sakialli angialli qungnikkut sallikkut kivitippiuk pama !
>
> « Toi le méchant Utuqqaluk qu'a tu fait de ton beau-frère ? Ne l'as-tu pas, à l'insu de tous, noyé dans la crevasse, là-bas ? » [trad. de l'auteur.)

---

38 Entrevues conduites à Igloolik avec Iqallijuq et Ujaraq (1971) par B.S.A.

39 Cf. B. Saladin d'Anglure (1980a) pour un développement sur la valeur symbolique des échelles.

Ce qu'il fit, lors d'une nouvelle visite. En l'entendant, le vieillard se lança à sa poursuite, armé d'un couteau. L'enfant tenta de retourner dans l'iglou de sa grand-mère, mais se voyant près d'être rattrapé, à proximité de l'entrée, il se mit à tourner autour de l'iglou, poursuivi par le vieux. En les entendant, la grand-mère sortit et commença à courir à son tour derrière eux. Et voilà qu'ils s'élevèrent peu à peu dans le ciel où l'enfant devint Muphrid [mu de Bootis] (Iliarjugaarjuk), le vieillard devint Arcturus [alpha de Bootis] (Utuqqalualuk) et la grand-mère, Véga [alpha de la Lyre] (Ningiuraaluk). On appelle couramment les premiers les Sivulliit (ceux qui sont devant), et la grand-mère Kingulliq (celle qui est derrière). On peut retenir de ce mythe deux grands types de transgression, le premier étant l'imprécation cannibale à l'encontre d'un jeune orphelin sans défense, alors que, chez les Inuit, le respect des jeunes enfants et l'obligation de partager la nourriture avec des visiteurs démunis sont parmi les plus sacrées des règles. Le second type est le crime dissimulé - qui n'a donc fait l'objet d'aucun aveu ni de réparation - perpétré à l'encontre d'un allié. L'élévation dans le ciel après une course circulaire autour de l'iglou évoque l'ascension de Lune et de Soleil, décrite précédemment. On peut penser que cette course s'est faite dans le sens du Sila, de gauche à droite, comme il ressort de nombreux rituels, ainsi que nous le verrons plus loin.

D'autres étoiles et corps célestes sont également dénommés ou utilisés par les Inuit, mais sans que leur origine ne fasse l'objet de récit particulier. Nous en citerons quelquesuns en traitant de la cosmologie.

Kannaaluk,
intermédiaire du monde sous-marin

Retour à la table des matières

Pour parfaire cette esquisse de la cosmogonie inuit, il nous faut dire quelques mots de la contre-partie inférieure du monde céleste, du pays de Qimiujaq (la longue bande de terre) où se rendent les âmes des gens décédés par mort naturelle ou par suite de maladie, après être passés par l'habitation de Kannaaluk (la grande d'en-bas), sur le chemin de Qimiujaq. Elle y retient pendant parfois plusieurs an-

nées les âmes de ceux qui ont commis des infractions aux règles sociales, notamment aux règles sexuelles. Elle leur y fait subir, avec son père, de douloureux tourments. Nous avons eu l'occasion ailleurs (cf. B. Saladin d'Anglure 1981,1986,1988, 1991) de parler du mythe d'origine de cette maîtresse des animaux marins, qui est aussi, dans la tradition orale d'Igloolik, la mère des diverses races humaines. Avec plusieurs auteurs (parmi lesquels R. Savard, 1970 ; J. Oosten, 1983), nous avons fait ressortir le rapport de symétrie inversée qui unit ce mythe au mythe d'origine de Soleil et de Lune. L'histoire se passe, il y a très longtemps, sur l'île d'Igloolik (cf. note 35). Uinigumasuittuq refusait tous les prétendants que son père lui proposait. Elle finit cependant par accepter les faveurs d'un visiteur, qui n'était autre que le chien métamorphosé de la famille. Elle se retrouva bientôt enceinte de par ses oeuvres, et mit au monde, à la grande honte de son père, des enfants mi-humains, mi-chiens qu'elle dut disperser dans toutes les directions et qui sont devenus les ancêtres des Tuniit (population qui précéda les Inuit dans la région), des Iqqilit (Indiens Chipewayens), des Ijirait (esprits-invisibles vivant dans la montagne), et enfin des Qallunaat (Blancs). Mariée par la suite à un pétrel métamorphosé, elle abandonna ce dernier, grâce à l'aide de son père qui l'aida dans sa fuite en bateau. Mais l'oiseau vengeur provoqua une terrible tempête et pour calmer sa colère, le père jeta sa fille à l'eau et lui trancha les phalanges des doigts lorsqu'elle voulut s'agripper au bastingage. De ses doigts naquirent les diverses espèces de mammifères marins. Elle vit depuis au fond de la mer avec son chien, et avec son père qui, désespéré, se noya pour la rejoindre. Du fond de la mer ils surveillent les actes des humains et punissent toute infraction. On dit que dans le monde inférieur, les saisons sont inversées par rapport au monde des humains (cf. la partie 3 de cet article).

Avec cette dernière extension de la vie, que constituent les nouvelles races humaines et les mammifères marins, le pouvoir de Sila atteint un nouveau et dernier développement dont la complexité nécessitera l'invention du chamanisme pour établir une médiation entre les Inuit et les multiples expressions du Sila, qu'il s'agisse de la vie terrestre et marine, ou des nombreux esprits qui peuplent maintenant le cosmos. C'est la fin de la cosmogénèse et des métamorphoses, la société et la culture des Inuit reposent sur des règles nouvelles qui interdisent autant l'inceste, l'homicide familial, le cannibalisme que l'alliance matrimoniale ou les relations sexuelles avec les animaux ainsi que la confusion des sexes et des genres.

Dorénavant les animaux seront des gibiers-nourriture, et les humains des conjoints partenaires, des parents, des alliés ou des ennemis. La « réalité » mythique et sa « physique » relativiste subsisteront néanmoins, mais sur un plan immatériel, invisible et symbolique. Elles ne seront plus accessibles qu'aux chamanes et aux esprits qui continueront à chevaucher les frontières, des sexes, des genres, des mondes, comme nous le verrons plus loin en parlant de l'espace-temps chamanique. Il nous faut maintenant tenter de mieux cerner le concept de Sila, à travers ses évocations dans les rites et les croyances des Inuit, et d'en montrer la force, la cohérence et la logique.

Au coeur de la cosmologie inuit : Sila

Retour à la table des matières

La cosmologie, exprimée par les Inuit d'Igloolik et par leurs voisins de l'Arctique central canadien, fait une place centrale à Sila, à ses mouvements paradoxaux et ambigus - faits à la fois de régularité cyclique, ordonnée et prévisible, de turbulences imprévisibles et de tensions antagonistes - et à ses avatars multiples qui transcendent les frontières et les échelles. Elle illustre les rapports de Sila avec la vie et la mort. Support de l'accomplissement pour les humains, il devient une marque d'extraordinaire pour certains animaux. Sila est présent dans un grand nombre de croyances, de rites et de pratiques ou de récits chamaniques. Nous en passerons en revue les principaux éléments :

Sous le signe du Sila

En inuit on dit des jeunes enfants qu'ils sont *silaittuq* (déraisonnables) lorsqu'ils ne se plient pas aux règles des adultes, qu'ils n'en font qu'à leur tête. Par contre on les dira *silatujuq* (raisonnables) quand ils auront atteint l'âge de raison et suivront les conseils des anciens. Pour un adulte, *silaittuq,* qui veut dire littéralement « il manque de Sila », signifie manquer de prudence, de jugement, de réserve, de contrôle de soi, d'intelligence et peut même désigner la folie. *Silatujuq* si-

gnifiera, à l'inverse, avisé, rusé, responsable, réservé, plein de bon sens ; c'est une qualité que l'on prête aux bons chefs *(isumataq).*

Nous avons vu plus haut que tout être vivant comprenait une certaine dose, un certain volume de *Sila* encapsulé, avec son âme, à l'intérieur d'une sorte de bulle *(pullaq).* C'est à la naissance d'un enfant que l'âme, son image miniaturisée, s'installe dans la bulle avec de l'air ambiant marqué du signe des conditions climatiques de ce jour. S'il fait mauvais temps on dira de l'enfant qu'il est un *silaluttuq* (un mauvais temps), s'il fait beau temps, on le dira *silattiavak* (un beau temps). Cette caractéristique entraînera, lors de la mort de l'individu, les mêmes conditions météorologiques qu'à sa naissance. A la mort, en effet, la bulle éclate, l'âme s'échappe dans l'au-delà et l'air de la bulle retourne dans l'air ambiant qu'il influence par contagion. Cette influence peut s'exercer également, au cours de la vie, à l'occasion des changements d'habitation saisonniers, quand on passe de l'iglou à la tente, au printemps, ou de la tente à l'iglou, à l'automne. On peut aussi, lors d'un mauvais temps prolongé demander à un *silattiavak,* à une personne née par un jour de beau temps, de sortir dehors ; là elle doit se dénuder, lever les bras au dessus de la tête pour se faire reconnaître du Sila, et se rouler sur le sol en criant *« Silaga nauk ungaa ? »* (Où est donc mon Sila *ungaa ?).* Cela est censé ramener le beau temps comme l'illustre le témoignage [40] suivant :

> Upirngaakkut inuunnirama kijjiqtualuutillugu silattiavaaluutillugu... tavva silaluinnaqtualuutillugu ataatakulukkukka akunialuk tikinngilirmata anuraanginnaqtualuulirmat anuraanginnaqtualuuninga uvanga qaujinngikkaluaq&ugu umiaqtu&utik akunialuk tikintigilirnimata ukiaksaanguliqtillugu pingigalirniramik anaanattiarma uqautilluninga annuraijarlungaguuq anilunga tarraani imaak aksakaalunga taliraguuq manna isangalugu aksakaaraarjunniaqpunga « silaga nauk ? ungaa ! » imailiurlunga taimailiulaur&unga ikkiiraaluummat isir&unga sinilaur&uta tavva tupappugut silattiavaaluk umiallu takujaullutik.
>
> Je suis née au printemps par un temps chaud et ensoleillé, par un très beau temps... Un jour mon beau-père et ses compagnons tardèrent à revenir alors que le temps était très mauvais et qu'il ventait très fort ; j'ignorais moi-même que le grand vent les empêchait de rentrer parce

40 Témoignage d'Iqallijuq recueilli à Igloolik (1971) par B.S.A. Voir aussi B. Saladin d'Anglure, 1978, 1980, 1986, 1988.

> qu'ils étaient en bateau ; c'était l'automne et comme ma grand-mère s'inquiétait, elle me dit de me déshabiller et de sortir face au nord puis en levant les bras au dessus de ma tête de me rouler plusieurs fois par terre en disant « Mais où est donc mon *Sila* [le beau temps de ma naissance] ? *Ungaa !* [cri de bébé] ». Comme il faisait très froid, je rentrai aussitôt et nous nous couchâmes. Au réveil le temps était au beau et les embarcations en vue [trad. de l'auteur.]

Cette évocation métonymique du moment de la naissance s'adresse aux grandes puissances cosmiques tutélaires, *Sila* et *Nuna*, et se joue donc sur les principaux registres des sens, que ce soit l'ouïe, avec le premier cri du bébé : *Ungaa !*, que ce soit la vue et l'odorat, avec l'exposition au Sila du corps dénudé, bras relevés, ou que ce soit le toucher, avec l'action de se rouler sur le sol, sur Nuna. Ce rituel renvoit d'ailleurs au mythe, à l'épopée de Kiviuq, jeune orphelin né par mauvais temps et qui a appris à nager comme un phoque, épopée dans laquelle le héros part en mer à la nage et y attire ses persécuteurs qui le poursuivent en kayak. Il lève alors le bras gauche hors de l'eau en criant *« Silaga nauk ungaa ? »* cela a pour effet de réveiller *l'uannaq* [le vent du nord-ouest qui soufflait à sa naissance] qui soulève une tempête et noie les poursuivants [41].

Chez le jeune enfant la fixation de l'âme dans la bulle d'air est fragile, comme est fragile aussi le rapport du microcosme (le corps) au macrocosme ; l'âme n'est pas encore habituée au corps et peut s'en échapper, soit par l'anus, soit par la bouche par lesquels passent l'air, sous la forme des souffles corporels. Quand un enfant émet un vent sonore ou éternue, c'est le signe que l'âme s'est échappée de la bulle, il faut donc siffler doucement, comme on siffle pour appeler les chiens, ainsi l'âme reviendra-t-elle à sa place. L'âme des femmes, elle aussi, est fragile comme l'explique un vieil informateur [42] d'Igloolik.

> Taima arnaq... kisumik isumajaanngikaluarami surlua quinatuaqpat tuaviqtumik taima tagiuqtualuuguni « qaaq ! » taimailiinnapalauqput piqatiqanngikaluaruniluunniit inummik. ammalu sanagami iglirmini miqsuraluaramiluunniit piarangillu aniiraluarmata piqatiqanngikaluarluni arnaq nilirusugiaramilu tuaviqtumik nilirami « qaaq ! » kisiani taimailiinnaq&utittauq pivalauqtut arnat... inna inuusini pullani asiu-

41 Récit de M. Kupaq, enregistré à Igloolik (1973) par B.S.A.

42 Témoignage d'Ujaraq recueilli à Igloolik (1971) par B.S.A.

> tuinnaqunngimut asiutuinnaqunnginikumut taimanna uqausiqtaqalauqpuq aniqujinngimut inuusirminik tarnini ilanngaqunngimut, inuusini nailivaalliqunngimut, angutilli aakka. ...suurtu puviqsimammat tarninga inuusinga taima puviqsimajumik anigaluaqpat nillirtuniluunniit tagiurluniluunnilt... « qaaq ! » qaaqunngimut inuusini arnaq,
>
> C'est ainsi qu'une femme doit dire *« qaaq ! »* [éclatement], lorsque, ne pensant à rien, un chatouillement lui envahit les narines et la fait éternuer aussitôt ; elle doit le faire, même si elle est toute seule, sans témoins. Également lorsque la femme travaille sur la plate-forme de l'habitation, qu'elle coud, même si ses enfants sont sortis et qu'elle n'a personne à côté d'elle, si elle est prise par une envie pressante de lâcher un vent, et qu'elle le lâche, elle doit dire *« qaaq ! »*. C'est vraiment ainsi que faisaient les femmes, afin que leur *inuusiq* (vie), que leur *pullaq* (bulle contenant l'âme) ne s'échappe pas ; c'est ainsi qu'il fallait dire afin que leur vie ne leur échappe pas, afin que leur âme ne soit pas diminuée, que leur vie ne soit pas raccourcie. Cela ne s'appliquait pas aux hommes. C'était comme si l'âme, la vie, était gonflée d'air et qu'il en sortait lorsqu'on éternuait ou qu'on lâchait un vent... en disant *« qaaq ! » la* femme empêchait sa vie d'éclater [trad. de l'auteur.]

L'ethnographie des Inuit est très lacunaire en ce qui concerne les flux et les souffles corporels dont la valeur religieuse est cependant attestée dans les mythes les rituels et les croyances [43].

Les enfants du Sila

Retour à la table des matières

On appelle Silaat (enfants du Sila), à Igloolik, certains animaux fantastiques, souvent de couleur blanche et de taille hors du commun, qu'il est interdit de tuer sous peine de voir sa propre vie abrégée. On mentionne des Silaat phoques barbus, ours blancs ou caribous. Ces derniers sont le plus souvent cités. On prétend

---

[43] Ann Fienup-Riordan (1983) est un des très rares auteurs à en mentionner l'importance symbolique pour les Yupik d'Alaska. Voir aussi le mythe d'Itijjuaq, « la femme au grand anus », la première guérisseuse inuit, dans B. Saladin d'Anglure (1988)

qu'ils naissent de *Silaksait* (embryons de Sila), sorte de gros oeufs que l'on croit sortir de terre [44] :

> Silaaksaalulli tamaani nunami takulauqtaviningat... silaaksaaluk tainna angijuvinaalulli mannialuk nunami tamaani takujaujuviniq timmiap manniginngitanga ammalu tainna suli pukiksamik suli nanisijuqalauqsimajuviniq... pukiksaq mannik qaullutuinnattiarliguuq timmiap manninganit anginiqsaqtauq silaaksaaluup mannialuup mikiqqituinna&uniu... silaaksat manniulutik nunami tungujuqtuannui... timmiamigguuq irniangunngitut nunaugguuq manningit.

> Un *silaaksaq* [oeuf d'où naît le Silaaq] a été vu ici sur le sol... Le *silaaksaq* qui a été vu sur le sol a la dimension d'un très gros oeuf, mais ce n'est pas un oeuf d'oiseau. On a déjà trouvé aussi un *pukiksaq* [oeuf d'où naît le Pukiq]... le *pukiksaq* est un oeuf de couleur blanche, plus grand qu'un oeuf d'oiseau mais plus petit qu'un oeuf *silaaksaq*. Les oeufs *silaaksat* sont eux de couleur bleu-vert. De ces oeufs de la terre ne naissent pas d'oiseaux [mais les Silaat et les Pukit] [trad. de l'auteur].

Il ne faut surtout pas les briser, quand on en trouve, sinon les conséquences peuvent être désastreuses pour la chasse (cf. note 44) :

> Taima qaaqlautuaruni nunamit mannialuk... silaaksauniruniluunniit pukiksauniruniluunniit qaaqtautuaruni niktajunnairaalullunilu maqualulirlunilu.

> Quand on brise un oeuf de la terre, que ce soit un *silaaksaq* ou un *pukiksaq*, il se produit un épais brouillard et une forte pluie [trad. de l'auteur.]

C'est ainsi qu'à Igloolik en 1978, le brouillard recouvrit le village pendant une bonne partie de l'été, après qu'un chien eut brisé un *Silaksaq*, dans un campement voisin. De ces oeufs naissent les Silaat, des caribous mâles, de couleur gris-brun, couleur de lemming, et qui ont presque la taille d'un cheval (cf. note 44) :

> Tainna ataatama silaaq pigiaqtaviniraluanga pijarinninngitaalugimmagu taima aqpajunningani siqiqtalirami taanna tainna siqiqtaninga angi-

[44] D'après le témoignage d'Ujaraq, recueilli à Igloolik en 1971 par B.S.A. cf. B. Saladin d'Anglure, 1980, 1980a, 1986, 1988.

> livallialilirami maligumagaluar&unigit nittailiqtualuunnirmat maqujualulirni&unilu takuksaunajarunnairmat malikkanirunnaiqtavininga.
>
> Mon père tenta d'attraper un Silaaq, mais il n'y parvint pas, car ce dernier s'enfuit en faisant des éclaboussures, comme il continuait à le poursuivre, les éclaboussures devinrent de plus en plus fortes, il y eut du brouillard et de la pluie et il dut abandonner la poursuite, car (l'animal) avait disparu à sa vue [trad. de l'auteur].

D'oeufs plus petits, ou *Pukiksait* (voir la figure 5), naissent les Pukit, caribous femelles de couleur blanche. Pukit et Silaat sont très proches des Ijiqqat (les êtres invisibles), ces êtres qui vivent dans les montagnes de l'arrière-pays et, comme les blancs, descendent de la « fille et du chien ». Les Ijiqqat vivent très proches des caribous et peuvent même se transformer en caribous (cf. B. Saladin d'Anglure 1983 ; G. Comer dans F. Boas 1907, et K. Rasmussen 1929) ; comme les Silaat et les Pukit ils ont la propriété de provoquer du brouillard pour se soustraire à leurs poursuivants. Ils sont, sous leur forme humaine, invisibles au commun des mortels, mais peuvent être vus par les chamanes. Les enfants du Sila ce sont aussi tous les humains ; selon une de nos vieilles informatrices [45], nous sommes les frères et soeurs des Silaat et des Pukit, d'où l'interdiction de tuer ces animaux extraordinaires et surtout de les manger.

Les turbulences atmosphériques du Sila

Retour à la table des matières

Si le terme *silaluttuq,* désignant le mauvais temps, est généralement associé à un ciel couvert accompagné de pluie et de ment, on considère, en *fait comme mauvais temps toute* turbulence météorologique d'une certaine importance, assortie ou non de précipitation. On utilise alors le nom du vent en action pour parler du temps. Il est évident que la valeur positive ou négative d'un vent dépend de son intensité, de la saison et des contextes particuliers dans les divers lieux et les diverses périodes de l'année. Turner (1979 : 123) signale, à propos des Inuit de l'Ungava, qu'ils avaient deux systèmes de vents, le premier comprenant les vents

[45] Iqallijuq, témoignage recueilli à Igloolik en 1971 par B.S.A.

d'ouest, nord-ouest, nord et nord-est, était contrôlé par des esprits masculins et le second, comprenant les vents d'est, sud-est, sud et sud-ouest, l'était par des esprits féminins. Zeilich-Jensen (1974 : 34,40) cite, pour la région de Pond Inlet, des couples de vents (masculin/féminin) ; il associe chaque couple à un point cardinal, mais sa terminologie, construite à partir de démonstratifs locatifs, ne recoupe pas les données classiques de l'ethnographie. Les termes désignant les vents à Igloolik sont conformes à ceux que cite Parry (1824), pour la même région, et Boas (1964 : 235) pour le golfe de Cumberland ; il y en a quatre, groupés deux par deux, en raison de leurs directions opposées : *uannaq* (vent du nord-ouest) / n*igiiq* (vent du sud-est), et *kananniq* (vent du nord, nord-est) / *akinnaq* (vent du sud-ouest). Seul le premier couple est clairement marqué d'une représentation sexuelle, l'un est masculin, *uannaq* et l'autre féminin, *nigiiq*, ainsi qu'il ressort du témoignage des vieux informateurs de l'endroit [46].

> Tusaumagaluaq&ugu uannirmit pirsiqpaktuq ukiukkut niqikippa&utik... angutaujuksaummaqai uannaq... ukiukkullu ikkiinngualuk&uni ... tainnali arnauniqsaq anuraq&uni qiqinnannginniqsaujuq... nigiujuq tainna arnaq ... nigiirmit anuraq&uni nirumiujaqtualummik aputiqaqpak&uni qanniqpak&unilu... taimanna uqquuniqsaunginnaq&uni... tainna kananniq ukiukkut atuqtuugaluaq upirngaksajaakkulli atuqtuq... tainna kananniq kappiananngimmat upirngaksaakkut... anurarniqsausuuq.
>
> J'ai entendu dire qu'en hiver, lorsque soufflait souvent le vent *uannaq*, les réserves de nourritures diminuaient... il semble bien *qu'uannaq* soit un homme... l'hiver il fait très froid quand il souffle... quant au vent féminin il n'est pas assez froid pour faire geler la peau... c'est *nigiiq* qui est une femme... quand *nigiiq* soufflait il tombait une neige molle qui formait une couche spongieuse... il faisait alors une température plus chaude... bien que le vent *kananniq* souffle parfois l'hiver, c'est surtout au printemps qu'il se manifeste ... on ne craint pas du tout le *kananniq* car il a l'habitude de souffler au printemps... [trad. de l'auteur].

Uannaq, le grand vent masculin du nord-ouest, blizzard froid et violent, et *nigiiq*, le vent féminin du sud-est, vent doux accompagné de chutes de neige molle et fondante, sont conçus comme antagonistes, lorsque l'un souffle, l'autre reste calme et inversement. Ce sont les vents que craignent le plus les Inuit car le pre-

[46] Ujaraq, Iqallijuq et Ijituuq ; témoignage recueilli à Igloolik en 1971 par B.S.A.

mier empêche la chasse hivernale, celle au trou de respiration des mammifères marins, et le second fait fondre les iglous et rend très difficiles les voyages en traîneau. Quand ces vents soufflaient pendant de longues périodes, il fallait faire appel au chamane pour qu'il tente de les calmer. Mais pour comprendre le rituel chamanique il faut d'abord évoquer les croyances et représentations concernant les esprits-maîtres de ces vents. Ces esprits-maîtres, comme ceux des autres grands principes atmosphériques, nous paraissent être des avatars de Naarjuk, le maître du Sila. Uannaq en est le plus proche car on dit de lui, comme de Naarjuk, qu'il est vêtu d'une peau lacée et que le vent provient de l'air qui s'en échappe, quand le lacet se distend ; on dit aussi des deux qu'il faut les fouetter jusqu'au sang, ou leur couper un tendon ou une veine, pour les ramener au calme durant les tempêtes.

Fig. 5. Un Pukiksaq, oeuf de la terre et de Sila, d'où devrait éclore un caribou blanc de grande taille. On pense que ces oeufs sortent de terre car on ne trouve aucune trace de plumes ou de duvet autour d'eux. lis sont à moitié enfouis dans le sol. Photographié en 1986 près du camp d'été de la pointe Igloolik. Cet oeuf a la taille d'un oeuf d'oie.

Retour à la table des matières

Voir la figure sur le site Les Classiques des sciences sociales

Nigiiq, quant à elle, vit dans un iglou avec sa lampe à huile. Lorsque la chaleur y devient trop grande, la paroi de l'iglou commence à fondre et des trous s'y

forment. C'est par là que s'échappe le vent chaud du sud-est. Le chamane doit aller les boucher pour stopper le vent. Ces opérations se font au cours de séances chamaniques publiques, où la peau, placée comme écran entre le chamane et le public, fait soit fonction de vêtement lacé, lorsqu'il s'agit d'Uannaq, et dans ce cas le chamane doit veiller à en resserrer le laçage, soit fonction de paroi d'iglou, quand il s'agit de Nigiiq, et dans ce cas il doit en réparer les trous. Nous retrouvons, à travers ces caractéristiques et ces pratiques, le même système symbolique déjà mis à jour dans la cosmogonie, à savoir une conceptualisation des forces de la nature sur un fond de différenciation sexuelle, dans une relation d'opposition/complémentarité, où le Nord, le froid, l'hiver, la force, la violence et les activités extérieures, sont l'apanage de l'homme, avec Frère-Lune comme symbole, alors que le Sud, la chaleur, la fonte, le lampe et l'habitation sont celui de la femme, avec Soeur-Soleil comme symbole, si l'on prend en compte le témoignage d'Ujaraq (F. Thérien 1978), pour qui ces deux vents sont contrôlés par Lune et Soleil.

A ces forces de la nature il faudrait ajouter le maître du brouillard *(Taktuup inua)*, un autre avatar de Sila. Nous possédons peu de données sur lui si ce n'est un curieux rituel : lorsqu'un brouillard dense et persistant recouvrait la région et y empêchait toutes activités de chasse, les Inuit d'Igloolik demandaient à un adolescent de fixer à son pantalon un pénis artificiel. Il devait le tenir dressé et faire des gestes suggestifs, comme s'il faisait l'amour, en disant : *« taktuup nuliirpara ! taktuup nuliirpara !* J'ai pris la femme du brouillard ! J'ai pris la femme du brouillard ! » tout en marchant dans le sens du *Sila*, du Soleil, en faisant un grand cercle. Cela avait pour but de faire fuir de honte le brouillard [47].

[47] Témoignages de Noah Piugaattuq (1990), de Rose Iqallijuq (1990) et d'Aipili Inuksuk (1991) recueillis à Igloolik par B.S.A.

Sila et le sens du Monde

Retour à la table des matières

Le sens du Monde, le sens de l'Univers, le sens du *Sila,* c'est, nous l'avons vu en traitant de la cosmogonie, la trajectoire du Soleil et de la Lune, celle de la constellation des chasseurs d'ours (Ullaktut), en fait, le mouvement apparent de tout le ciel, qui, du point de vue occidental (en prenant le nord comme référence), correspond au sens inverse des aiguilles d'une montre, mais du point de vue inuit (en prenant le sud comme référence), correspond au même sens que les aiguilles. Ce mouvement, cette trajectoire, constituent une des clés de la cosmologie et des pratiques religieuses inuit, c'est le symbole des grands cycles de reproduction de la vie et du cosmos, cycle nycthéméral (période de vingt-quatre heures), cycle lunaire, cycle saisonnier, cycle de la vie humaine. C'est le sens de la main gauche ; les gauchers construisant en effet dans ce sens le dôme en spirale de leur iglou, à l'inverse des droitiers. R. Petersen (1967 : 262) y voit un élément important de la « magie blanche » inuit. De nombreux rituels y réfèrent. Nous venons d'en évoquer un, destiné à dissiper le brouillard et à rétablir l'ordre météorologique ; nous en avions mentionné un autre, àpropos du vol du corbeau, lors du sauvetage d'Aava. Nous en décrirons un troisième qui est utilisé l'automne, au moment du passage de la tente à l'iglou, après la construction du premier iglou de neige :

> Taima ukiaksaami... aputimik iglutaarngaq&utik... anigamik iglutik kaivalauqsugu, angutinga sivulliqpaangu&&utik taakkualu nulianga qiturngangillu malik&utik taima isiramik sivulliqpaamik niqikulummik tamuallutik... inuuvinilu nuna taillugu tavva tamuavuq... tailaurama : « inuuvinnut Ungaluujakulunnut iivara »...
>
> L'automne... quand on avait construit le premier iglou de neige... on sortait et on tournait autour de l'iglou, l'homme devant, suivi par sa femme et puis par leurs enfants, et puis quand on y entrait pour la première fois on devait mâcher un petit morceau de viande... en l'honneur de son lieu de naissance dont on prononçait le nom... pour ma

> part j'ai dit : « Je l'avale en l'honneur de mon lieu de naissance Ungaluujakuluk » [Trad. de l'auteur] [48].

Ainsi toute la famille, avant de passer la première nuit sous l'iglou, devait tourner autour de la future demeure, dans le sens du Soleil. Chacun devait aussi avaler un morceau de viande en rendant hommage à son lieu de naissance, hommage à la terre-mère (Nuna), hommage à l'air-père (Sila) et au gibier. Le lendemain matin, avant le lever du soleil, les enfants devaient, à nouveau, s'acquitter d'un rituel de ce type (cf. note 48) :

> Tupaaqtaugialiit ullaakkut taanna sinirngavigigamijjuk igluvigaq, anisaraititaulauqtut unalu... arnakuluummat... silamik takujaqtusaalititauvalauqtuq nutaraksaqaqpalialirami inummariuliruni irnisaalivalaaqujaunikumut angutinga uumajunut arnangalu nutaraksaminut... inuusirmullu amma ilagiurijaunasuktut... siqinirmik malik&unuk kaivanninganik.
>
> On devait les réveiller de bonne heure le matin puisque c'était la première nuit passée sous l'iglou, il fallait sortir aussitôt... les petites filles devaient aller voir le Sila afin d'avoir plus tard des accouchements rapides... pour le garçon c'était pour favoriser ses prises de gibier, pour la fille c'était pour ses futurs enfants... c'était aussi pour avoir une longue vie... on tournait en suivant le sens du soleil [Trad. de l'auteur].

Le rituel cette fois honore le lever du soleil, en reproduisant sa course ; il prédispose au bon accomplissement de la fillette, dans la maternité, avec des accouchement rapides - conditions pour avoir des fils - et au bon accomplissement du garçon, dans la chasse, avec de nombreuses prises de gibiers. C'était aussi un rite propitiatoire pour préserver la vie, afin qu'elle puisse se dérouler dans son entier, telle que prédéterminée, sans accident. De la même façon, la jeune femme se retrouvant enceinte pour la première fois devait-elle être exposée au Sila [49] :

> Arnaq makkuqtuq tavva singaivviksanga naammasilirmat aunarvini qaangilituarmagu anaanangataluunniit anaanattiangaluunniit nutaraksaqalirmangaat tavva tatsituiliqpalaurmagu... tavvalu anititaulluni sila takuqujaulluni. angutikulummik irnilaaqujaunikumut aniukulummik

[48] Témoignage d'Iqallijuq recueilli en 1971 par B.S.A. à lgloolik.
[49] Même source que la note précédente.

> tutijausimanngitumik isigamminut piiqsiajjukami... tavva ukkusianut ililugu, irnitaasaraiqujaunikumut. irnitaarniruni asuilaa angutikuluunniruni nattisarailaarmat.
>
> Quand survenait chez une jeune femme sa (première) grossesse, quand elle avait dépassé le temps de ses menstruations, sa mère ou sa grand-mère cherchait à savoir si elle était enceinte en lui palpant le ventre... alors on lui disait de sortir afin d'être vue par le Sila. Pour que l'enfant qu'elle mettrait au monde soit un garçon elle devait se rendre à un endroit où la neige n'avait pas de traces de pas et, avec son pied, elle devait en prélever un petit peu qu'elle déposerait ensuite, cela l'aiderait à enfanter des fils [Trad. de l'auteur].

Lors des festivités entourant le solstice d'hiver, au coeur de la période sans soleil, le rituel consistant à tourner dans le sens du soleil était à nouveau utilisé. À Igloolik c'était durant la fête des *Tivajuut*, pendant laquelle un échange généralisé des conjoints était organisé. Chacun des couples nouvellement formés durant la fête devait tourner plusieurs fois dans le sens du soleil autour de la lampe à huile, placée du milieu de l'iglou cérémoniel, sans exprimer le moindre sourire (cf. K. Rasmussen 1929, et B. Saladin d'Anglure 1989). Au Golfe de Cumberland, F. Boas (1964 : 196) raconte, de son côté, que, tôt le matin, les hommes se rassemblaient au milieu du village et pour se précipiter en gesticulant vers les iglous, autour desquels ils tournaient dans le sens du soleil. Ceux qui étaient nés avec une présentation différente de la normale devaient être travestis et couraient en tournant dans l'autre sens. A Igloolik, c'étaient les enfants « nés sur le ventre » qui tournaient dans l'autre sens :

> Tamakkua nutarakuluit nirraiallutik anigajummata siqiniq malik&ugu... taikkua paamangallutik anijuviniit siqiniq paaq&ugu.
>
> Ceux-là, les enfants qui étaient nés sur le dos [tournaient] en suivant le sens du Soleil... ceux qui étaient nés sur le ventre [tournaient] en sens inverse du Soleil [trad. de l'auteur] [50].

[50] Témoignage d'Iqallijuq recueilli à Igloolik en 1977 par B.S.A. À notre demande, en mai 1991, L.J. Dorais, en mission à Igloolik, a bien voulu demander à Iqallijuq ce qu'elle considérait une naissance « normale ». Sa réponse fut instantanée : un bébé qui naît sur le dos.

Nous mentionnerons enfin l'utilisation du rituel lors des cérémonies mortuaires. Dès que le cadavre avait été disposé sur le sol et recouvert de blocs de pierre ou de neige, les parents tournaient lentement, trois fois autour de la tombe, dans le sens du Soleil.

Le rapport entre le cycle de la vie et le sens du Soleil, ou sens du Sila, était exprimé de façon plus explicite encore dans l'orientation qui était donnée aux corps des défunts, dans leur tombe [51] ; celle-ci était déterminée par l'âge du mort et la trajectoire solaire. Le Lieutenant Hooper (1823 : 795) qui hiverna avec l'expédition de Parry et Lyon, en 1822-1823 à Igloolik nous en donne une précieuse description :

> « Le corps fut placé sur le dos, selon les instructions du mari, avec les pieds tournés vers le sud, comme c'est l'habitude pour les adultes. Les enfants, eux, sont disposés avec les pieds tournés vers l'est, les adolescents vers le sud-est, les personnes âgées vers le sud-ouest et les personnes très âgées avec les pieds tournés vers l'ouest » [Trad. de l'auteur] [52].

Ainsi, du Levant au Couchant, sont disposés les humains, fauchés par la mort entre l'enfance et le grand âge, dans une harmonie recherchée entre le microcosme qu'est le corps formé et habité par Sila - le temps d'une vie - et le macrocosme qu'il anime avec ses rythmes ordonnés et ses hasards imprévisibles.

Sila ou l'unité dynamique des contraires

Retour à la table des matières

Tout au long de notre survol de la cosmogonie inuit nous avons fait ressortir le fait que l'histoire mythique pouvait être considérée comme un long processus de différenciation de contraires antagonistes et complémentaires, à partir d'un état primordial d'indifférenciation. À commencer par la différenciation des sexes, puis

---

[51] Voir P. Plumet (1974) pour une intéressante revue des données archéologiques arctiques en ce qui concerne l'orientation des morts.

[52] Nous sommes redevables à J. MacDonald de nous avoir fait connaître ce manuscrit inédit ; qu'il en soit remercié ici.

celle du jour et de la nuit, des morts et des vivants, de la guerre et de la paix. Sila en constitue le principe dynamique à travers les oppositions beau temps/mauvais temps, *uannaq/nigiiq*, Frère-Lune/Soeur-Soleil. Il nous faut revenir plus en détail sur cette dernière opposition, car elle domine la théorie inuit des variations climatiques. Chaque année, en effet, les Inuit surveillent avec beaucoup d'attention les mouvements de Frère-Lune et Soeur-Soleil qui veulent l'emporter l'un sur l'autre, en cherchant à réapparaître en premier dans le ciel de janvier. À Igloolik, en raison de la réfraction, le Soleil commence à être visible sur l'horizon, quelques minutes, plein sud, dès le 13 janvier (au lieu du 18), quand le ciel est dégagé. Si Frère-Lune est dans sa phase croissante, lors du retour du Soleil, c'est lui qui gagne la compétition, s'il est dans sa phase décroissante ou qu'il est absent, c'est alors Soeur-Soleil qui gagne. La victoire de Frère-Lune, surtout quand elle est vraiment significative annonce un printemps et un été froid, un englacement marin plus long que de coutume ; la victoire de Soeur-Soleil, à l'inverse, annonce un printemps chaud, une débâcle précoce et un été très chaud. Le terme qui désigne la lunaison de janvier *(Ingiaqqaqattauk)* traduit bien cette compétition. Lorsque, par une nuit de pleine lune, dit-on aussi à Igloolik, le clair de lune brille plus fort que d'habitude, c'est le signe que la chasse ne sera pas bonne au cours de la lunaison ; lorsqu'à l'inverse il brille moins fort et que le bleu du ciel s'étend jusqu'à l'horizon, le gibier sera plus facile à prendre (voir note 53).

L'interprétation des éclipses de Lune *(taqqiq pulamajuq)* ou de soleil *(siqiniq pulamajuq)* va dans le même sens, mais amplifiée, en raison de la rareté des éclipses de soleil, par rapport à celles de Lune et du fait que les conditions du ciel ne permettent pas toujours de voir ces dernières, la nuit. Dans le cas d'une éclipse de soleil, une peur panique envahissait les Inuit comme l'a bien décrit G.F. Lyon (1824 : 151-152) :

> Une éclipse de soleil survint durant l'après-midi, pendant qu'un certain nombre d'Eskimaux [Inuit] étaient à bord. Ils semblèrent très inquiets et tous en même temps se précipitèrent pour quitter le bateau. Avant qu'ils ne parviennent tous sur la glace une bourrasque surgit subitement, ce qui n'ajouta pas peu à leur terreur. Okotook courut fiévreusement sous la poupe, avec des gestes et des cris dirigés vers le soleil, pendant que les autres regardaient en silence, avec effroi. Le caporal des fusilliers marins trouva deux indigènes couchés, prostrés, la face contre la glace dans un état de véritable panique [trad. de l'auteur].

Les Inuit âgés d'Igloolik se souviennent encore de la frayeur exprimée par la vieille Ulluriaq, lors de l'éclipse totale de soleil du 31 août 1932 : l'air était devenu subitement très froid, la respiration provoquait de la buée, l'ombre avait envahi le ciel, tout le monde avait peur que les conditions climatiques ne se détériorent. Ulluriaq ne cessait de répéter [53] :

> Siqiniqai nunamun irnijaktuliqpuq ! Siqiniqai nunamun irnijaktuliq-puq !
>
> Soleil est parti sur terre pour enfanter ! Soleil est parti sur terre pour enfanter ! [Trad. de l'auteur].

À cette époque, où le chamanisme était encore très présent, on craignait la destruction du Monde, l'ébranlement des piliers de la terre et du ciel. Nous n'avons pas réussi a avoir d'autres commentaires sur la peur d'Ulluriaq. On peut néanmoins penser qu'il s'agissait d'une allusion au fruit de la passion incestueuse de Frère-Lune envers sa Soeur-Soleil, et que l'éclipse, cette conjonction exceptionnelle des deux luminaires célestes qui tournent sans fin, l'un derrière l'autre, sans jamais se rencontrer, résulte de cette passion.

On sait d'après les chamanes que Frère-Lune et Soeur-Soleil vivent au ciel dans un iglou double [54], mais sur un mode non marital et si l'on s'en tient aux termes qui les désignent, les éclipses sont considérées plus comme des absences, de l'un ou de l'autre, que comme une conjonction des deux. La reproduction de la vie ne s'est jamais faite dans le ciel, entre les esprits et même dans les récits, rapportés par les chamanes, de femmes inuit mises enceintes par Frère-Lune, elles reviennent toujours accoucher sur terre, après avoir été emmenées dans la demeure lunaire. Il y a néanmoins comme une incongruité à ce qu'une figure céleste vienne accoucher sur terre. Sa place est dans le ciel, dans les fonctions cosmiques qui lui ont été assignées. C'est tout l'ordre du *Sila* qui est menacé par une confu-

---

53 Témoignage de Michel Kupaq recueilli à Igloolik (1990) par B.S.A.

54 Voir sur la figure 3 la représentation du ciel dessinée par K. Rasmussen, où l'on aperçoit l'iglou double de lune et soleil.

sion des deux univers, c'est à dire ici par l'imprévisibilité des éclipses, et cet ordre est fragile.

Les éclipses de lune, plus fréquentes, sont moins spectaculaires et ne suscitent pas la même crainte. On croit, lorsqu'il s'en produit, que la lunaison va être raccourcie et que les conditions climatiques vont être plus favorables ainsi que l'accessibilité du gibier. L'antagonisme des saisons résultant de celle des deux astres, l'un associé à la chaleur et à l'été, l'autre associé au froid et à l'hiver domine - comme l'a bien compris M. Mauss (1906) - la vie sociale et religieuse des Inuit, mais sur un fond d'affrontement et de complémentarité des sexes, ce que Mauss n'a pas vu. Il relève néanmoins, à partir des données de F. Boas, l'opposition qui existait entre gens nés durant l'hiver et les autres, nés durant l'été.

À Igloolik cet antagonisme était très nettement exprimé, sous la forme suivante. ceux qui étaient nés sous l'iglou, ou durant la période des iglous, étaient appelés les *Aqiggiarjuit* (les lagopèdes), et ceux qui étaient nés sous la tente, ou durant la période où les gens vivent sous la tente, les *Aggiarjuit* (les canards à longue queue). Ils s'opposaient, soit dans des jeux collectifs, soit dans des tournois [55]. Les adultes, hommes et femmes, se répartissaient en deux camps, selon leur saison de naissance et jouaient à une sorte de football ; les *Aqiggiarjuit*, oiseaux terrestres, devaient, pour l'emporter, pousser le ballon le plus loin possible à l'intérieur des terres, alors que les *Aggiarjuit*, oiseaux marins, devaient le pousser, à l'inverse, sur la banquise, vers le large. Si les premiers l'emportaient, alors le printemps et l'été seraient froids et sous la domination de l'hiver ; si les seconds l'emportaient, alors printemps et été seraient chauds. Les tournois, qui étaient organisés dans les grands iglous de jeu *(qaggiq)*, principalement au moment du solstice d'hiver avaient la même finalité. Les adversaires s'y affrontaient par le biais de chants de dérision ou par des jeux de force et d'adresse [56].

---

55 Témoignages d'Ujaraq (1978), d'Iqallijuq (1978) et de Piugaattuq (1990-1991) recueillis à Igloolik par B.S.A. Voir aussi F. Boas (1888) et B. Saladin d'Anglure (1978a).

56 Cf. B. Saladin d'Anglure (1989) pour l'analyse détaillée d'un de ces tournois, entre deux tels « camps », dans un *qaggiq*, à Igloolik, vers 1910. Les appellations empruntées au monde des oiseaux n'y sont cependant pas mentionnées, car nous pensions jusqu'à récemment qu'elles ne s'appliquaient qu'aux jeux à

D'autres jeux étaient en rapport avec le départ ou le retour du soleil hivernal. Ainsi le jeu de ficelle *(ajaraq),* jeu surtout féminin, ne devait pas être pratiqué en présence de SoeurSoleil, car il risquait de la blesser, de la faire saigner. On y jouait donc surtout durant la période de *tauvijjuaq* (la grande noirceur), lorsque le soleil est totalement absent (cf. G. Comer in F. Boas, 1901, 1907 ; K. Rasmussen 1929) :

> Siqiniqaliqtillugu ajaraaqattarutik siqiniq killianajarmat, siiqqungik kiliqsimaurajarmatik... ajararminut kiliqtangat. Taimali killiasimalirami saqqijaarunnanngiluarajarasugillunijjuk nuvujamut, uunarunnaliraluarluni akuni.
>
> On ne devait pas jouer au jeu de ficelle en présence du Soleil, car on risquait de lui faire des coupures aux genoux... des coupures provoquées par les jeux de ficelle. En effet, quand le Soleil avait subi de telles coupures, il se cachait derrière les nuages et le temps se refroidissait pour longtemps [Trad. de l'auteur] [57].

La pratique du jeu de ficelle, pendant la période d'obscurité, avait comme fonction de retenir le soleil, de l'empêcher de disparaître définitivement. Un mythe raconte le témoignage de Soeur-Soleil elle-même, à propos des cicatrices qui zèbrent ses genoux. La scène se passe dans l'iglou double de Lune et Soleil, alors qu'une femme inuit battue par son mari s'y était réfugiée. Soeur-Soleil, devinant la question que se posait, en son for intérieur, la visiteuse humaine, en voyant ses genoux couverts de cicatrices, dit [58] à cette dernière :

> Makuattauq sirlirnakpammijjuugaluat taimanna silamik kaivallailiraangama ajaraqattatuqaqtillugu ajarajjanun naak&irautigillugit tamajja ajarajjanut killianikkuin.
>
> Ce sont des cicatrices ; lorsque j'essaye de tourner autour du Sila et que quelqu'un joue au jeu de ficelle, le jeu me fait trébucher et ce sont

l'extérieur. Voir aussi J.-J. Nattiez (1988) pour les aspects musicaux de ces tournois et N. Rouland (1979) pour leur fonction « juridique » de solution des conflits.

57 Témoignage d'Iqallijuq recueilli à Igloolik (1971) par B.S.A.

58 Récit de Michel Kupaq recueilli à Igloolik (1973) par B.S.A.

> les marques des coupures provoquées par le jeu de ficelle [Trad. de l'auteur].

Après le retour de Soleil, le jeu cessait et c'était un autre jeu, plus masculin celui-là, qui commençait, le jeu du bilboquet *(ajagaq) :*

> Tavva siqiniqalirmat ajagaqtualuuvalir&utik siqinirmiguuq quvvaqsaijut. una kivinnguangujaq &ug... suurlu siqiniq tuaviqpaliatinasunnguangujaq&ugu, pitinguaq&utik.
>
> Lorsque le Soleil était revenu on jouait beaucoup au bilboquet, on s'efforçait de faire monter plus haut le Soleil ; quand on lançait en l'air (le bilboquet), c'est comme si on tentait de pousser le Soleil (à monter) en jouant [Trad. de l'auteur] [59].

Il faut enfin mentionner un rituel solaire pratiqué à cette même période de l'année et qui, à notre avis, illustre bien la dynamique des contraires caractérisant Sila et ses esprits auxiliaires, c'est le rituel du « sourire tordu », du « sourire paradoxal » *(illuinanganik qungaujaqpuq)* au premier soleil de l'année :

> Siqiniq takujaulluni imaak takujaurngarami, taanna takujuq siqinirmik nuiraarjutumik illuinanganik qungaujaqtauvalauqpuq siqiniqattiauqujaunikumut... ijurigamiuk uvanga uqquujualuutilirlagu taassuma ijurimmaanga, imannaqaa isumaqujaugami.
>
> Quand on voyait le Soleil réapparaître pour la première fois, celui qui voyait poindre le Soleil devait lui sourire avec la moitié du visage seulement, afin que le soleil soit poussé àbriller plus fort ... en fait on le forçait à penser : « Comme il se moque de moi je vais darder sur lui mes rayons brûlants » (cf. note 59) [Trad. de l'auteur].

Tout le monde était tenu de faire au premier soleil de janvier un sourire paradoxal avec la bouche tordue. Il s'agissait d'encourager le nouveau soleil, en se moquant de lui avec une figure mi-triste mi-joyeuse [60]. Il est bon de rappeler ici

---

59 Témoignage d'Iqallijuq recueilli à Igloolik (1971) par B.S.A.

60 Reproduite sur la couverture de cette revue.

que dans l'art pictographique yupik traditionnel, une figure triste exprimait habituellement un visage féminin et une figure joyeuse, un visage masculin [61].

Ainsi, une fois encore, le jeu antagoniste et complémentaire du masculin et du féminin, si- souvent évoqué dans cet article, débouche sur l'unité dynamique des contraires en *Sila,* source de renouvellement des cycles cosmiques et vitaux.

Cosmographie arctique luni-solaire

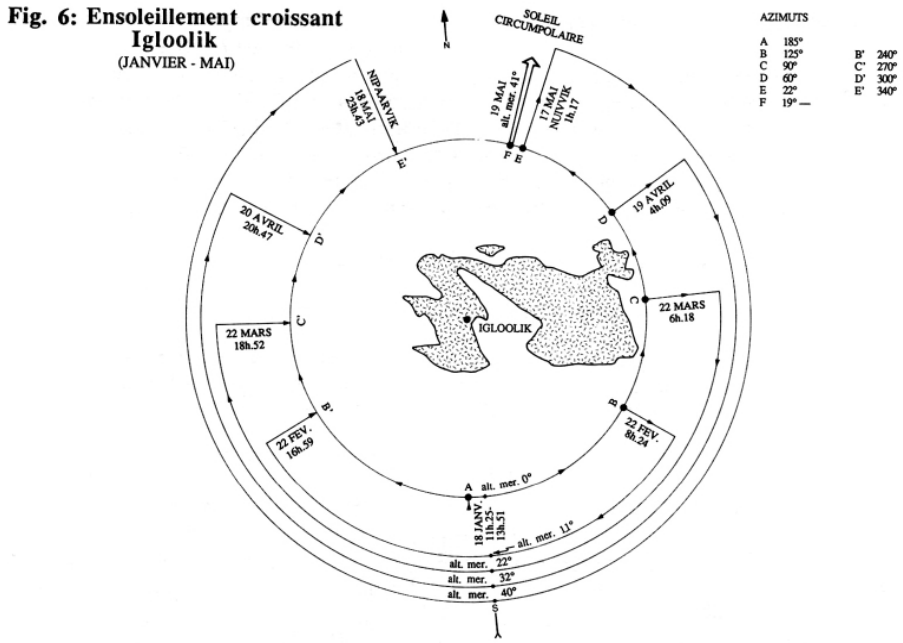
Retour à la table des matières

La cosmogonie inuit nous a révélé une intéressante dynamique dans le rapport ordre désordre, qui dès les temps primordiaux s'est développée autour du grand principe cosmique masculin *Sila* et de son pendant féminin *Nuna,* dans une polarisation dualiste progressive du cosmos et de l'humanité. L'ordre cosmique, né du désordre des premiers humains, s'est traduit par le mouvement des corps célestes, en particulier par la trajectoire de Soleil et de Lune. Ce mouvement est devenu référence et nécessité, avec néanmoins, comme contrepartie, un risque hasardeux de désordre, dû à la fragilité des systèmes complexes, à l'ignorance, à l'erreur et à la déraison des humains. La cosmologie inuit nous a permis d'illustrer l'unité des contraires à travers un certain nombre de rites et de croyances ; unité qui s'appuie toujours sur *Sila* et son mouvement, alimenté par l'antagonisme lune/soleil. Nous voulons maintenant mettre en rapport les données de la cosmographie luni-solaire arctique avec les représentations et pratiques inuit, et montrer enfin que le chamanisme, avec son espace-temps, fonctionne en fait comme une théorie et une pratique de la relativité.

61 Cf. W. Fitzhugh et S. Kaplan, 1982 : 133.

Fig. 6. Ensoleillement croissant. Igloolik (JANVIER - MAI)

Retour à la table des matières



Voir la figure sur le site Les Classiques des sciences sociales

Les variations saisonnières de la trajectoire solaire à Igloolik (70˚ lat. N.)

Retour à la table des matières

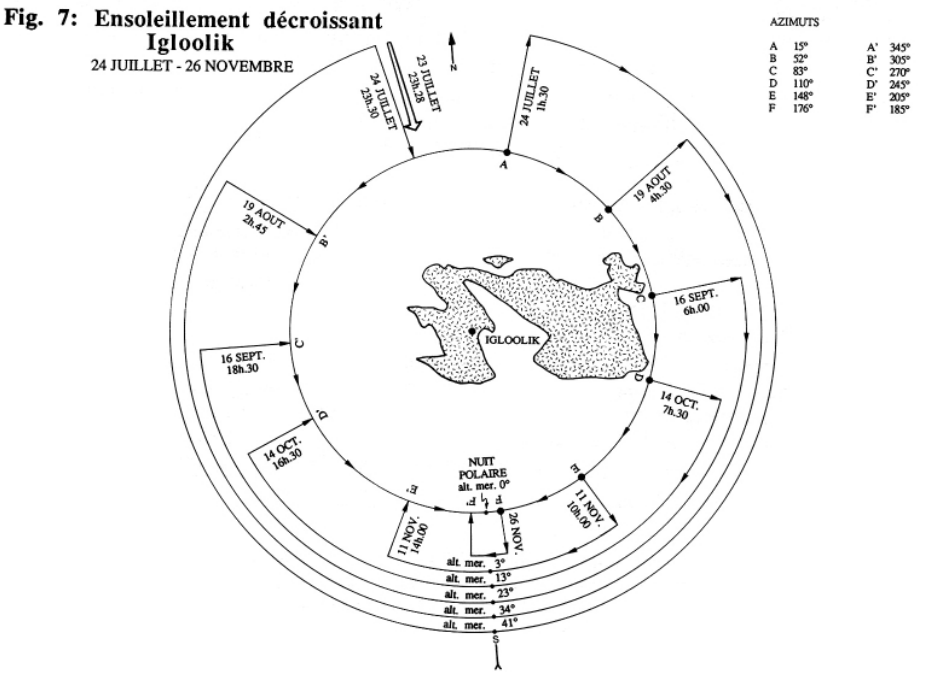
Les Inuit d'Igloolik connaissent très bien les variations saisonnières qui affectent la trajectoire solaire et qui se traduisent par un déplacement alterne, sud-nord et nord-sud, des lieux d'apparition *(nuivvik)* et de disparition *(nipavvik)* du Soleil, sur l'horizon, entre le solstice d'hiver et le solstice d'été (ensoleillement croissant), puis entre le solstice d'été et le solstice d'hiver (ensoleillement décroissant). Les figures 6 et 7 illustrent ces variations, elles utilisent les calculs théoriques des dates et heures des levers et des couchers solaires, qu'il faudrait ajuster en tenant

compte de la réfraction [62]. Celle-ci n'affecte cependant pas les variations elles-mêmes, elle allonge cependant en moyenne de 10% le temps de visibilité du Soleil, ce qui avance d'environ cinq jours la réapparition du Soleil, en janvier, et retarde de la même durée sa disparition en novembre et en juillet.

Fig. 7.

Ensoleillement décroissant. Igloolik 24 JUILLET - 26 NOVEMBRE

Retour à la table des matières



Voir la figure sur le site Les Classiques des sciences sociales

62 Nos calculs ont été effectués à l'aide du programme astronomique général « Voyager » (The Interactive Desktop Planetarium), version 0.1. de Carina Software, pour MacIntosh, ce qui leur donne une certaine approximation. On ne tient compte en effet ni de la réfraction ni du relief, sauf pour quelques faits importants comme le retour du soleil. Il existe des programmes plus spécialisés qui pourraient apporter des corrections à la précision de nos calculs. Le Conseil National de Recherches du Canada nous a également fourni quelques données complémentaires.

Si nous commençons par le retour (par réfraction) du soleil, le 13 janvier (retour théorique le 18 janvier), il apparaît, en partie seulement, au-dessus de l'horizon (voir la couverture), à l'entour de midi, pour quelques minutes, plein sud *(ulluvigiuaq).* C'est à ce moment-là qu'avaient lieu, d'abord, le rituel du demi-sourire avec la bouche tordue, puis celui de l'extinction des lampes à huile et de leur rallumage avec de nouvelles mèches. On disait en effet du Soleil réapparu : *« Ikummaqtuq Siqiniq ! »*, (le soleil est allumé !) :

> Iglulimmi takananiittilluta siqiniq ujatainnarnirmat... ullautititaaluulauqtugut, siqiniq saqqisaarniqtillugu... pularakauqturasulluta supisiqqutaujjaulluta qullinginnik ingiarasullutiguttauq piqativut... animmata kisiani ikinasuktaulirmisuni (inuanut) nutausiriaqtut.
>
> Alors que nous vivions dans le camp d'Iglulik le Soleil réapparut... on nous demanda de courir pendant que le Soleil était visible... d'aller en visite dans les habitations de nos compagnons (de camp) pour y souffler la flamme des lampes à huile, afin qu'ils les rallument... ce n'était qu'après leur (ceux qui avaient soufflé) départ qu'elles pouvaient être rallumées, qu'elles recevaient une flamme nouvelle [63] [Trad. de l'auteur].

Toutes les lampes devaient donc être éteintes et rallumées avec de nouvelles mèches, ce jour là, ou, si le temps était trop couvert pour qu'on aperçoive le nouveau soleil, dès qu'il serait visible. Dans les jours qui suivaient son retour, on surveillait son passage au méridien pour évaluer sa progression en altitude, saluant au passage son premier décollage substantiel de l'horizon, lorsqu'à bout de bras l'intervalle observé entre le Soleil et l'horizon coïncidait avec la largeur du pouce de moufle, on disait alors : *« kudlangagut qangattaqpuq ! »* (il vole à la hauteur de son pouce) [64]. C'est durant cette période que le jeu de bilboquet était le plus utilisé. Après quelques semaines, lorsqu'on pouvait placer la largeur de la main, gantée de moufle, bras tendu, entre l'horizon et le soleil passant au méridien, on disait alors *Pualutanikpuq !* (il a atteint la moufle !). On était alors en février, à la lunaison qui porte le nom de *qangattaaqsat,* c'est-à-dire quand le Soleil « vole

---

63 Témoignage d'Iqallijuq recueilli à Igloolik (1971) par B.S.A. cf. aussi K. Rasmussen (1929 : 183).

64 Témoignage d'Iqallijuq recueilli à Igloolik (1990) recueilli par B.S.A.

dans le ciel ». On voit sur la figure 9 qu'au 22 février le Soleil atteint l'altitude de 11˚, en passant au méridien.

Avec l'équinoxe de printemps, le Soleil se lève à l'est et se couche à l'ouest ; il atteint l'altitude méridienne de 22˚ et la durée du jour est égale à celle de la nuit. Les Inuit surveillaient attentivement cette date (lunaison de *nattijjat*, lune des jeunes phoques annelés) qui marque la fin de l'hiver et des principaux tabous hivernaux [65]. Ils avaient un moyen original de repérer l'équinoxe :

> Una siqiniq nuivvia nipivvialu una nipinirasuurigattigu talittuq una nuinirasuungugmigattigu siqinnilisaaqtuq talittuq una nipijuq... taimanna qallunaanut niurvilinnut auttaqpalaurmata maani upirngaksaamut nunaminut utirviksaminik naammagasuk&ugu.
>
> Lorsqu'on mettait les bras en croix et que le coucher du soleil était dans l'alignement précis du lever, on savait que c'était le temps de faire les lointains voyages de traite chez les commerçants blancs, afin d'être en mesure de revenir au camp au cours du même printemps [Trad. de l'auteur] [66].

La trajectoire solaire augmente ensuite rapidement, de même que l'altitude méridienne qui atteint 40˚ le 17 mai. Lever et coucher du soleil sont alors aux azimuts respectifs de 22˚ et de 340˚, donc franchement au nord. Le 19 mai (quelques jours plus tôt si l'on tient compte de la réfraction) le Soleil ne se couche pas, mais continue sa course en tournant autour de l'horizon vingt-quatre heures sur vingt-quatre. C'est la grande période de lumière, dont l'apogée est au solstice d'été, vers le 21 juin, à la « lune des oeufs » *(manniit)*, période qui se termine vers le 23 juillet (quelques jours plus tard, en tenant compte de la réfraction).

Commence alors la lente rétrogradation des lieux de lever et de coucher du soleil, du nord vers le sud (fig. 7). L'équinoxe d'automne voit à nouveau le soleil se lever à l'est et se coucher à l'ouest, dans le même alignement qu'au printemps. Nous sommes à la lunaison *amiraijaut*, « celle où les bois des caribous (mâles)

---

65 Cf. le Capitaine Comer in F. Boas (1901 : 148-149) ; K. Rasmussen (1929 :184-186) ; et Iqallijuq et Ujaraq (1971) enregistrés à Igloolik par B.S.A.

66 Témoignage de Michel Kupaq recueilli à Igloolik (1990) par B.S.A.

perdent leur velours ». C'était un autre moment clé dans la vie traditionnelle des Inuit, celui des grandes chasses aux caribous d'automne afin de se procurer les peaux nécessaires à la fabrication des vêtements d'hiver, celui aussi de l'entrée en vigueur de nombreux tabous.

Les jours diminuent ensuite rapidement, à la mi-novembre le Soleil ne monte plus que d'environ 2˚ au dessus de l'horizon, et le 26 du même mois (quelques jours plus tard si l'on tient compte de la réfraction) le Soleil se couche pour ne plus se lever jusqu'à la mi-janvier. C'est la lune *d'aqqaqattaak,* « celle où ils disparaissent tous les deux sous l'horizon » (le Soleil et la Lune). À la nouvelle lune ils sont en effet absents tous les deux. La grande période d'obscurité commence, qui donnera son nom à la lune suivante *tauvijjuaq,* « la grande noiceur », moment le plus critique de l'année comme nous le verrons plus loin. Cette période est marquée par le solstice d'hiver que les Inuit repéraient avec les étoiles :

> Manna mauna ulluqasuungummat ulluisuungummat ulluq takuksauraarjuktillugu Akuttujuuk saqqimmatik tavvaguuq ulluq piruqpalliasigiaqpuq... nunavut manna taaqattaaluk&uni quviasuvvik qallitillugu taima saqqisuunguvuuk.
>
> Voilà qu'elles apparaissent, là où les premières lueurs du jour sont habituellement visibles, quand il n'y a pas encore de jour, les deux *Akuttujuuk* se montrent, c'est le signe que la lumière du jour va commencer à croître... cela se passe lorsque notre région se trouve dans la grande période d'obscurité, c'est un peu avant les fêtes de Noël que les deux (étoiles) se montrent [67] [Trad. de l'auteur].

Il s'agit d'Akuttujuuk, constellation inuit formée de Betelgeuse (alpha d'Orion) et de Bellatrix (gamma d'Orion). Leur apparition en fin d'après-midi, à l'est (azimut 85˚), indiquait que la faible clarté observée à midi vers le sud, durant la période sans soleil, allait maintenant augmenter, annonçant le retour progressif du Soleil. C'est à cette époque qu'étaient organisées les grandes fêtes des Tivajuut (cf. B. Saladin d'Anglure 1989), sur lesquelles nous reviendrons plus loin. Quelques jours plus tard apparaissaient aux petites heures du matin deux autres étoiles à l'horizon est, les Aajjuuk, Altaïr (alpha d'Aquila) et Tarazed (gamma d'Aquila),

[67] Témoignage de Michel Kupaq recueilli à Igloolik (1990) par B.S.A.

signe que, la clarté du jour augmentant, la chasse au phoque barbu pourrait recommencer :

> Maanna ullukittukuluulirmat taulirami tavva siqiniq qummugiarniraangat ujajjaanngittualuugaluar&uni ulluriak aajjuuk saqqitualuummatik.
>
> Pendant la période sans lumière du jour, alors qu'il fait sombre, on savait que le Soleil commençait à revenir, même si on ne le voyait pas, quand les étoiles Aajuuk apparaissaient (cf. note 68) [Trad. de l'auteur].

À des latitudes un peu plus méridionales ces deux dernières étoiles servaient à désigner la lune de décembre *(aajjuliut).* Les Inuit avaient donc une perception très nette et très précise des grands axes autour desquels s'effectuaient les mouvements saisonniers apparents du Soleil, aux équinoxes et aux solstices. Voyons maintenant ce qu'il en était des mouvements lunaires.

Du soleil de minuit à la lune de midi (trajectoires différentielles luni-solaires)

Retour à la table des matières

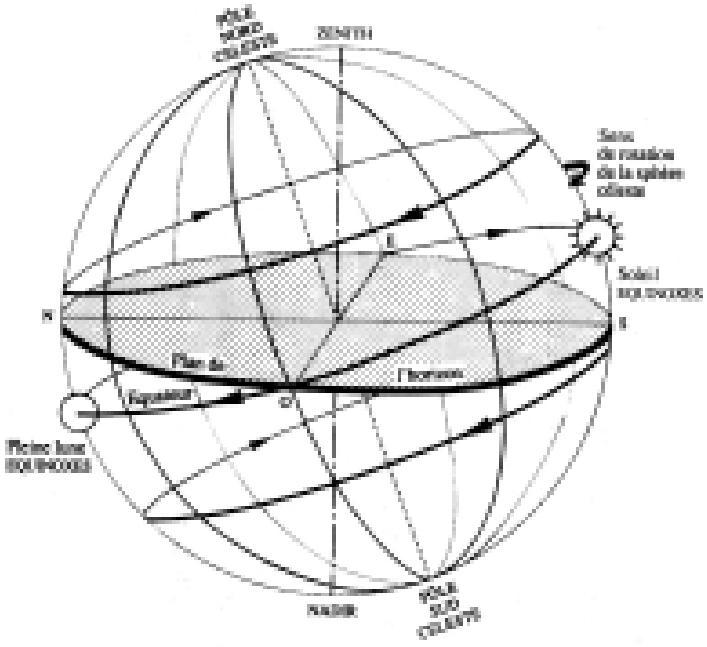
Dans les mouvements apparents des astres, on privilégie souvent, à tort, pour l'Arctique, l'étude de la trajectoire du Soleil, au détriment de celle de la Lune ; or les deux sont étroitement liées. En effet, s'il y a un soleil de minuit, au solstice d'été, il y a aussi une pleine lune de midi, au solstice d'hiver (voir la couverture). Aux équinoxes pleine lune et Soleil sont sur la même trajectoire apparente, avec douze heures de décalage, environ, ainsi qu'il ressort de la figure 8. Cette figure représente la sphère céleste, tracée autour du plan de l'horizon terrestre d'Igloolik (env. 70˚ lat. N.), avec un axe céleste décalé de 20˚ (90˚, latitude du pâle Nord, moins 70˚, latitude d'Igloolik) par rapport à celui du plan de l'horizon. Lorsque le Soleil se couche à l'ouest, la pleine lune se lève à l'est. Lorsque le Soleil est à son altitude positive maximale, en passant au méridien sud, vers midi, la pleine lune est à son altitude négative maximale, en passant sous l'horizon, au méridien nord.

Fig 8.

La trajectoire apparente luni-solaire aux équinoxes,
à 70˚ de la lat. N.

Retour à la table des matières

Fig 8: La trajectoire apparente luni-solaire aux équinoxes, à 70˚ de la lat.N.

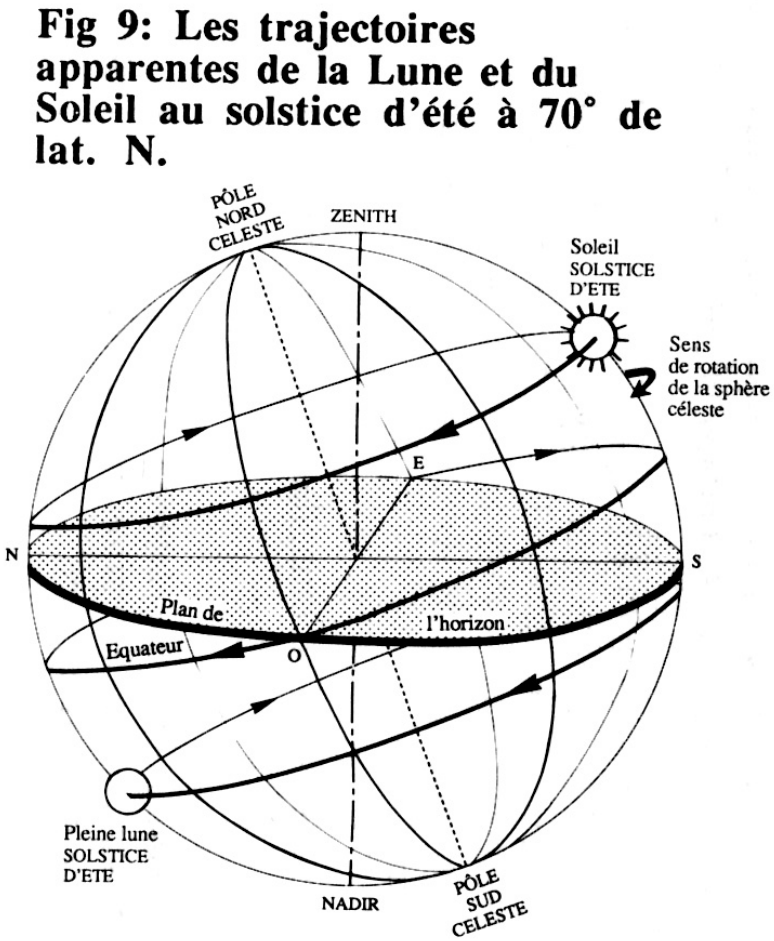


Voir la figure sur le site Les Classiques des sciences sociales

Fig 9.

Les trajectoires apparentes de la Lune et du Soleil
au solstice d'été à 70˚ de lat. N.

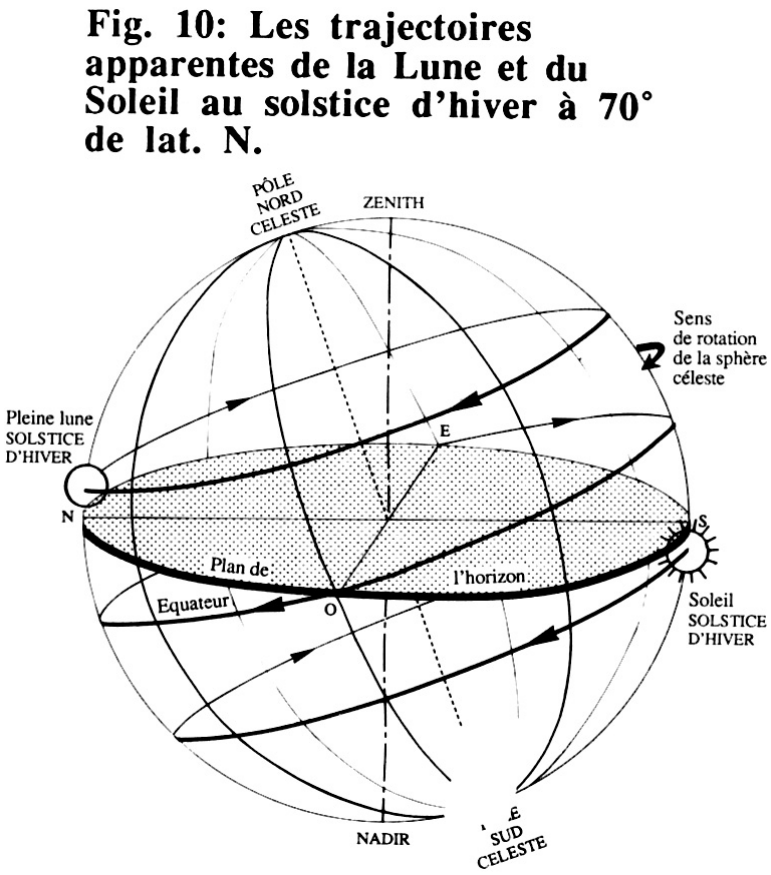
Retour à la table des matières



Voir la figure sur le site Les Classiques des sciences sociales

Fig. 10.
Les trajectoires apparentes de la Lune et du Soleil
au solstice d'hiver à 70˚ de lat. N.

Retour à la table des matières



Voir la figure sur le site Les Classiques des sciences sociales

Au solstice d'été (fig. 9) la trajectoire du Soleil est en permanence au dessus du plan de l'horizon ; le Soleil atteint son altitude minimale positive en passant au méridien nord (vers minuit) et son altitude maximale positive en passant au méridien sud (vers midi). La trajectoire de la pleine lune, à l'inverse, est en permanence au dessous du plan de l'horizon ; la pleine lune atteint son altitude minimale négative en passant au méridien sud (vers minuit) et son altitude maximale néga-

tive, en passant par le méridien nord (vers midi). Elle est donc totalement invisible durant cette période de l'année.

Au solstice d'hiver (fig. 10) les trajectoires du Soleil et de la Lune sont inversées par rapport aux précédentes. Celle du Soleil est en permanence sous le plan de l'horizon, le Soleil n'est donc jamais visible, avec une altitude maximale négative en passant par le méridien nord (vers minuit), et une altitude minimale négative en passant par le méridien sud (vers midi) ; c'est là que le ciel se colore en rose pendant un certain temps, avant de retomber dans la pénombre.

La pleine lune par contre est circumpolaire, c'est-à-dire qu'elle a une trajectoire située en permanence au dessus de l'horizon, et tourne continuellement dans le ciel, atteignant une altitude positive minimale en passant par le méridien nord (vers midi, cf. couverture), et une altitude positive maximale en passant par le méridien sud (vers minuit). C'est à cette heure qu'elle diffuse sa plus grande clarté et les Inuit en ont bien conscience, qui chassent parfois le phoque, à minuit, au clair de lune, ou partent alors en voyage, ou encore vont relever leurs trappes.

Les séances chamaniques, avec vol du chamane vers la Lune, avaient également lieu lors de ces pleines lunes hivernales, en particulier celles qui étaient proches du solstice d'hiver (cf. G. Comer, in F. Boas 1907 : 491 ; voir aussi R. Gessain : 1978, pour un essai de mise en rapport des phases de la Lune avec les séances chamaniques).

Il est tentant de rapprocher cette inversion des trajectoires solaire, et lunaire - d'un solstice à l'autre - de la croyance inuit que les saisons sont inversées dans le monde inférieur (cf. fig. 11) :

> Maannaguuq ukiunguliraangat aujangaasuunguvut maannaguuq taima aujauvut taimanna maaniguuq ukiunguliraangatta aujauliqpammata ukiukkuguuq upaktaulutik imaak sakajumit kisiani inummarimmit upaktaujunnanngimmata tavvaliguuq aujakkut sanajullu tuktullu tikittut quviasuktualuiguuq, tavvaguuq aujautilluta upaktaumijaraangamik igluqauqtut igluvigaqauqtut taimannatauq maaniittuttut ajuqsanngittut quviasuktualuit.

> Quand c'est l'hiver ici, c'est l'été là-bas. À présent (en hiver), c'est l'été là-bas. Quand c'était l'hiver ici et que le chamane s'y rendait, c'était l'été là-bas. Lui seul pouvait y aller, pas les humains ordinaires. (Là-bas) les gens rentraient chez eux avec des caribous et étaient heureux. Quand il s'y rendait alors que c'était l'été ici, il les trouvait dans des iglous de neige, comme ici, ils avaient de la nourriture en abondance et étaient heureux [68] [Trad. de l'auteur].

F. Boas (1901 : 130) écrit de plus, dans sa monographie sur les Inuit de Baffin et de la baie d'Hudson :

> Chaque automne et chaque printemps la Terre se retourne. L'hiver se trouve sur le côté inférieur. C'est pour cette raison que les saisons à Allipaaq (monde inférieur) sont l'inverse de ce qu'elles sont ici.

N'aurait-t-on pas, avec cette croyance, la traduction exacte, dans le registre du symbolique, d'une expérience empirique de l'inversion des trajectoires luni-solaires décrites plus haut ? Elle conduit, en tout cas, à examiner avec le plus grand soin l'importance du dualisme saisonnier dans la vie économique, sociale et religieuse des sociétés inuit, qui a fourni à M. Mauss (1906) le thème de son célèbre essai.

---

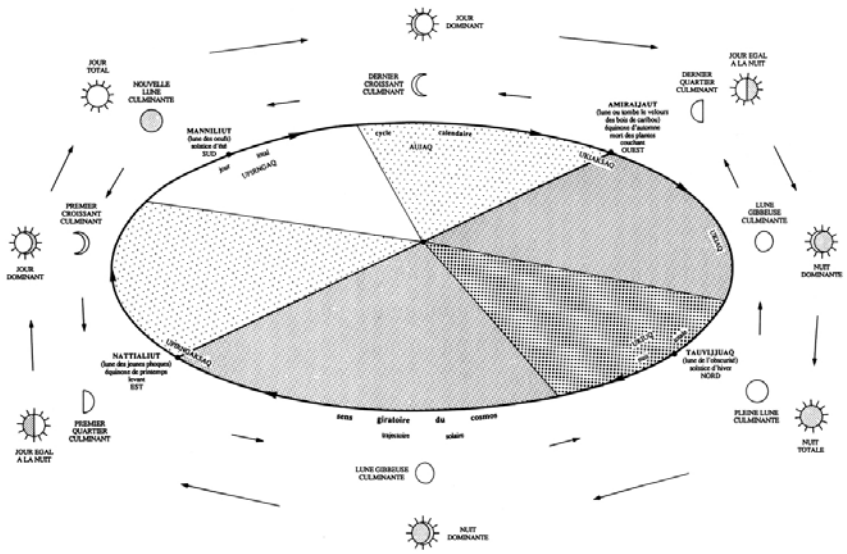
[68] Témoignage d'Iqallijuq recueilli à Igloolik (1971) par B.S.A.

Fig. 11.

Les variations saisonnières de l'éclairement luni-solaire à Igloolik

Retour à la table des matières

Fig. 11: Les variations saisonnières de l'éclairement luni-solaire à Igloolik



Voir la figure sur le site Les Classiques des sciences sociales

Dualisme saisonnier dans l'éclairement luni-solaire annuel à Igloolik

Retour à la table des matières

Nous avons jusqu'ici montré les variations de la trajectoire du Soleil et, partant, de l'éclairement solaire, nous les avons ensuite mises en rapport avec celles de la trajectoire lunaire, lors de la pleine lune. Nous montrerons avec la figure 11 comment le rapport de symétrie inverse, mis à jour entre le Soleil et la pleine lune, existe à toutes les phases de la Lune et s'exprime à travers le cycle annuel de la culmination lunaire, cycle dans lequel les phases culminantes de la Lune varient en sens inverse de la variation de l'éclairement solaire.

Si nous commençons le cycle annuel par le solstice d'été, c'est-à-dire la période où l'ensoleillement est maximum, nous voyons que cette période *(upirngaq),* qui va de la mi-mai à la fin juillet, correspond aussi à la culmination de la nouvelle lune, ce qui correspond bien à l'absence de Lune que nous avons décrite à propos de la figure 9 ; cette période est représentée, dans le plan circulaire, par la zone blanche. Passons ensuite à la période d'été *(aujaq),* à proprement parler, qui va de la fin juillet à la mi-septembre, période durant laquelle l'ensoleillement représente en moyenne les trois quarts (18h sur 24) du nycthémère (tranche de vingt-quatre heures), et qui voit la culmination dans le ciel du dernier croissant lunaire (environ 25% d'éclairement). Elle est représentée, sur le plan circulaire, par un grisé léger.

À la période correspondant à l'équinoxe d'automne *(ukiaksaq),* où la nuit égale le jour (12h / 12h), il y a culmination du dernier quartier lunaire (50% de l'éclairement lunaire). La période suivante est le plein automne *(ukiaq),* qui va de la mi-octobre à la fin novembre, on y voit la période d'éclairement journalier solaire descendre à six heures sur vingt quatre (soit 6h / 24h), alors que culmine la lune gibbeuse décroissante (75% d'éclairement lunaire). Elle figure sur le plan circulaire sous la forme d'un grisé plus foncé.

Nous arrivons alors à la période du solstice d'hiver *(tauvijjuaq),* allant de la fin novembre à la mi-janvier. Durant cette période, le Soleil ne monte théoriquement jamais au dessus de l'horizon et c'est la pleine lune qui culmine (environ 100% d'éclairement lunaire), comme nous l'avons vu en commentant la figure 10. Cette période est représentée sur le plan circulaire par le grisé le plus foncé.

De la mi-janvier au début mars, on est toujours en hiver *(ukiuq),* mais le Soleil a réapparu et l'éclairement solaire journalier moyen atteint progressivement à nouveau 1/4 du nycthémère (six heures) ; c'est la lune gibbeuse croissante (75% d'éclairement lunaire) qui culmine. Avec la période d'équinoxe de printemps *(upirngaksaq)* on retrouve l'équilibre du jour et de la nuit (12h / 12h) et un premier quartier lunaire culminant (50% de l'éclairement lunaire). Enfin du début avril à la mi-mai la durée moyenne de l'éclairement solaire atteint les trois quarts du nycthémère (18h sur 24h) et le premier croissant lunaire culmine (1/4 de

l'éclairement lunaire). La période est représentée sur le plan circulaire par un grisé léger.

Il ressort de l'examen du schéma (fig. 11) qu'un véritable dualisme saisonnier caractérise l'éclairement luni-solaire. L'axe des équinoxes sépare en effet l'année en deux grandes périodes de six mois chacune : dans une première période, la durée du jour l'emporte sur celle de la nuit, et le Soleil domine la Lune ; car les phases de la Lune qui y culminent sont en effet la nouvelle lune, le premier et le dernier croissant. Cette période correspond aux parties blanche et grisée légèrement du plan circulaire. Dans une deuxième période, au contraire, la durée de la nuit l'emporte sur celle du jour et la Lune domine le Soleil ; car les phases de la Lune qui y culminent sont la pleine lune et les lunes gibbeuses, croissante et décroissante. Cette domination saisonnière alternative, du Soleil et de la Lune, est fort bien perçue par les Inuit, tel qu'il ressort, entre autres témoignages, d'un petit chant recueilli par K. Rasmussen chez les Inuit du Cuivre (1932 : 135) :

> Quelle joie / de sentir la chaleur / qui envahit le vaste monde / de voir le Soleil qui suit ses vieilles traces / dans la nuit estivale / ajaija ja ja /
>
> Quelle angoisse / de sentir le froid / envahir le monde / et de voir la Lune / tantôt nouvelle, tantôt pleine / qui suit ses vieilles traces / dans la nuit hivernale / ajaija ja ja /
>
> Où tout cela conduit-il ? / mes désirs vont vers l'est /.

On y retrouve le même dualisme luni-solaire présent dans la cosmologie, dans les représentations et les rites affectant les corps célestes, avec une Lune associée au froid, à la nuit et à l'hiver, et un Soleil associé à la chaleur et à l'éclairement ininterrompu de l'été. Les désirs dirigés vers l'est renvoient à la valorisation de l'orient, de la naissance, de la vie.

Notre démonstration vient donc renforcer, par l'astronomie, la thèse de Mauss, thèse qui s'appuyait en grande partie sur les observations ethnographiques de F. Boas. Nous verrons plus loin comment nous pensons pouvoir apporter une nouvelle dimension à l'interprétation proposée par Mauss, en ajoutant un troisième terme à son modèle binaire. Ce terme est constitué par le désordre ou le chevau-

chement des frontières cosmiques. Il est pensé à partir du chevauchement de la frontière des sexes. Nous entrons avec lui dans une logique du paradoxe, de la dynamique sociale et du changement, comme il ressort déjà de notre présentation de la cosmogonie et de la cosmologie inuit.

Nous venons de voir qu'en regard de la régularité des mouvements solaires, ce sont les mouvements lunaires qui introduisent chevauchements des frontières et désordres imprévisibles, nous allons donc examiner de plus près les données de la cosmographie lunaire afin d'en comprendre la logique apparente.

La culmination positive et négative de la Lune et ses variations saisonnières à Igloolik durant l'année 1990

Retour à la table des matières

Nous avons fait ressortir, avec la figure précédente, les variations saisonnières dans la culmination positive de la Lune à ses différentes phases, sans indiquer cependant la durée ni la date précise de cette culmination ; sans faire apparaître non plus la culmination négative qui lui fait pendant ; c'est-à-dire qu'à chaque culmination positive, dans un cycle synodique lunaire, correspond une culmination négative de durée comparable. On voit ainsi, sur la figure 12, la culmination positive représentée par un trait plein gras ; elle correspond en fait à une lune circumpolaire, c'est-à-dire une lune qui reste pendant vingt-quatre heures, ou plus, dans le ciel. La culmination négative y est représentée par un trait tireté gras ; elle correspond à une lune qui reste sous l'horizon pendant vingt-quatre heures ou plus. On constate sur la figure qu'il y a une rétrogradation dans les jours et les phases de culmination lunaire au fur et à mesure que l'on progresse dans le temps saisonnier ; rétrogradation qui était déjà perceptible sur la figure 11, à travers l'inversion des flèches accompagnant le mouvement des saisons et celui des phases lunaires en culmination positive. Ce qui est à retenir, lors de l'absence totale de Soleil autour du solstice d'hiver, c'est que la pleine lune, en culmination positive pendant environ sept jours (soit du 6 au 12 janvier 1990 dans notre exemple), assure toute seule l'éclairement céleste disponible, mais aussi qu'elle est suivie par

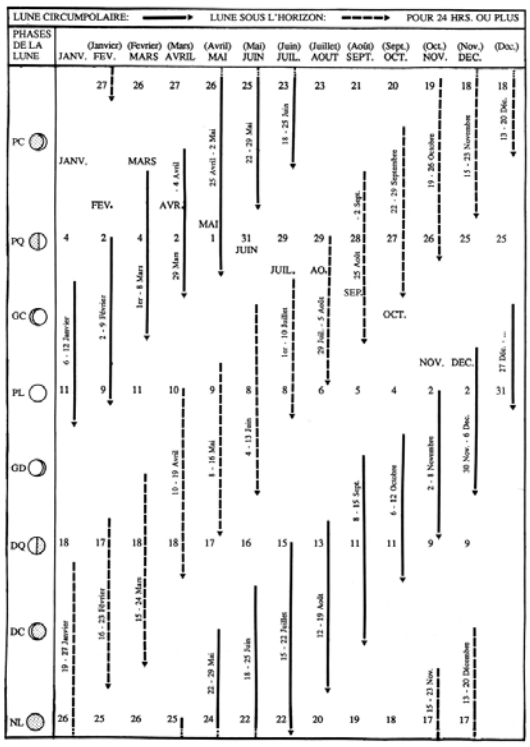
une culmination négative (du 13 au 20 décembre 1990), soit durant huit jours environ, pendant lesquels, sans Soleil ni Lune, règne l'obscurité la plus totale. C'est alors que certaines constellations (notamment les Pleïades, Sakiattiat) prenaient toute leur valeur de repères astronomiques pour indiquer le moment du nycthémère et permettre l'orientation spatiale. Pour mieux comprendre l'importance de ces variations et les examiner du point de vue d'un observateur localisé à Igloolik nous allons décrire un cycle lunaire au cours de la période sans Soleil, au coeur de l'hiver arctique.

Fig. 12.

Les variations saisonnières de la culmination lunaire positive et négative à Igloolik en 1990

Retour à la table des matières

Fig. 12: Les variations saisonnières de la culmination lunaire positive et négative à Igloolik en 1990



Voir la figure sur le site Les Classiques des sciences sociales

Un cycle synodique lunaire, au solstice d'hiver : Igloolik, 19 décembre 1988 - 15 janvier 1989

Retour à la table des matières

Afin de mesurer les mouvements apparents de la Lune, les azimuts et les temps de ses levers, de ses couchers et de ses trajectoires, de mesurer aussi les variations de sa surface visible et éclairée, dans l'espace et dans le temps, et de mesurer enfin ses périodes de culmination positive et négative, nous avons choisi d'étudier un cycle synodique lunaire, au moment du solstice d'hiver, soit la période allant du 19 décembre 1988 au 15 janvier 1989. Pourquoi cette période et pourquoi l'avoir commencé le 19 décembre ? C'est que, travaillant au cours de l'automne 1988 à l'analyse des anciennes fêtes solsticielles de Tivajuut (B. Saladin d'Anglure, 1989) à Igloolik, nous avons voulu vérifier par ordinateur les mouvements de la Lune au moment où les divers auteurs et plusieurs de nos informateurs situaient ces fêtes (le solstice d'hiver). Nous avons donc commencé par le 19 décembre pour aussitôt constater que, ce jour là, la Lune s'était levée à Igloolik mais ne s'y était pas couchée. Nous avons donc continué nos recherches et nos calculs, pour comprendre ce phénomène, ce qui nous a conduit, à travers un cycle synodique, jusqu'au 15 janvier 1989, date à laquelle la Lune se levait pour ne plus se coucher à nouveau pendant plusieurs jours. Pour les besoins de la présentation, nous décomposerons le cycle en quatre phases, qui chacune présentent des particularités originales, en commençant par la phase de circumpolarité (terme utilisé par les astronomes pour signifier qu'un corps céleste tourne en apparence, pendant au moins vingt-quatre heures autour du pôle de la sphère céleste, c'est-à-dire qu'il reste visible et ne se « couche » pas durant cette période).

La pleine lune circumpolaire du solstice d'hiver : 19-26 décembre 1988

Retour à la table des matières

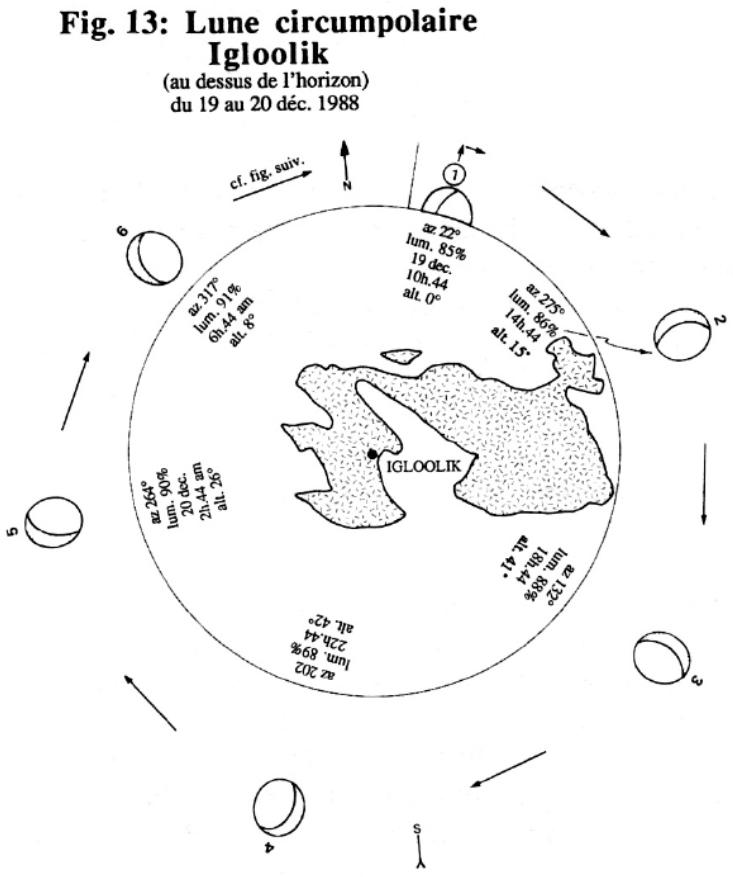
Les figures 13, 14 et 15 illustrent les mouvements apparents de la Lune à Igloolik au cours des trois premiers jours de sa course circumpolaire de sept jours, entre son lever, le 19 décembre 1988 à 10h 44 du matin, azimut nord-est 22˚, à zéro degré d'altitude sur l'horizon, alors qu'elle était dans sa phase gibbeuse croissante (85% de luminosité), et son coucher, sept jours plus tard, le 26 décembre à 12h 53 p.m., azimut nord-ouest 324˚, dans sa phase gibbeuse décroissante (88% de luminosité). Nous n'avons inclus que trois des sept schémas pour ne pas surcharger cet article. Chaque figure représente un nycthémère (tranche de 24h) et un tour presque complet de la Lune autour de l'horizon (il y a en effet une rétrogradation quotidienne d'environ 10˚ à une altitude minimale au dessus de l'horizon en passant au méridien nord, et maximale, en passant au méridien sud. La pleine lune (100% de luminosité) est atteinte le quatrième jour de circumpolarité, soit le 22 décembre, et dure un peu plus de vingt-quatre heures. Le sixième jour, le 25 décembre à 14h 44, la Lune descend à l'altitude zéro, à l'azimut l˚, nord-est, mais elle remonte aussitôt au dessus de l'horizon et elle ne se couchera finalement que vingt-quatre heures plus tard, le 26 décembre.

Fig. 13.

Lune circurnpolaire Igloolik (au dessus de l'horizon)

du 19 au 20 déc. 1988

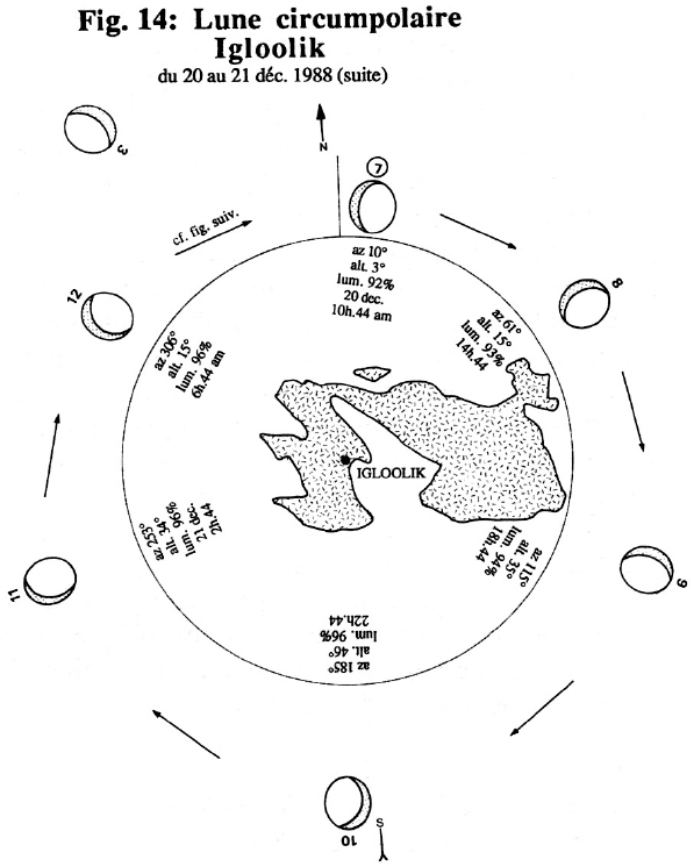
Retour à la table des matières



Voir la figure sur le site Les Classiques des sciences sociales

Fig. 14. Lune circumpolaire Igloolik
du 20 au 21 déc. 1988 (suite)

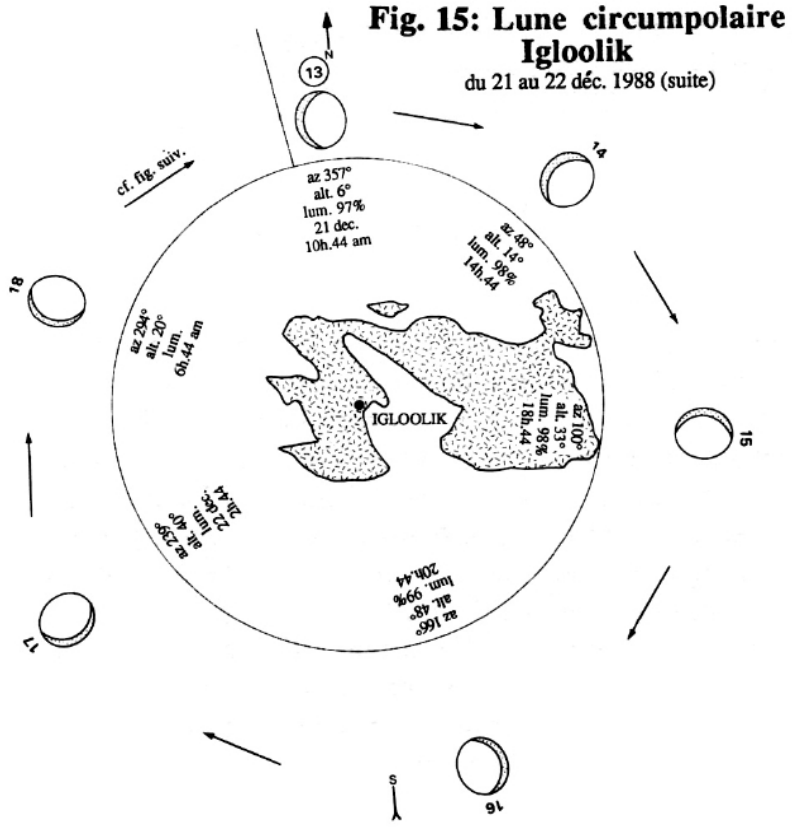
Retour à la table des matières



Voir la figure sur le site Les Classiques des sciences sociales

Fig. 15. Lune circumpolaire Igloolik
du 21 au 22 déc. 1988 (suite)

Retour à la table des matières



Voir la figure sur le site Les Classiques des sciences sociales

De la lune gibbeuse décroissante au dernier croissant : 26 décembre 1988 - 2 janvier 1989

Retour à la table des matières

La phase suivante comprend sept jours ; elle commence le 26 décembre 1988 avec le premier lever de Lune, suivant la période de circumpolarité, c'est à dire à 18h 24, azimut nord-est 40˚, avec 86% de luminosité (cf. fig. 16). Les six levers et les six couchers qui suivront se déplaceront, jour après jour, un peu plus vers le sud, jusqu'au 2 janvier, jour où la Lune se lèvera à l'azimut sud-est 157˚, et se couchera, trois heures plus tard, à l'azimut sud-ouest 198˚. Notons qu'au milieu de cette période, soit le quatrième jour, la Lune qui en est presqu'à son dernier quartier (59% de luminosité) se lève à l'azimut de 95˚ est, et se couche, avec 55% de luminosité, à l'azimut de 258˚ouest, donc aux mêmes azimuts que le Soleil aux équinoxes. Au cours de ces sept jours, l'altitude de la Lune lors de son passage au méridien sud ira en décroissant, passant de 35˚, le 26 décembre, à 2˚, le 2 janvier.

La culmination négative de la lune sous l'horizon : 2-9 janvier 1989

Après le dernier coucher de lune, à la fin de la phase précédente, le 2 janvier à 9h 14 a.m., la lune restera sous l'horizon pendant sept jours, jusqu'à sa réapparition, le 9 janvier à 12h 51 p.m., presqu'au même azimut qu'à son dernier lever, sud-est 158˚. Durant cette période, la région sera donc plongée dans la nuit totale *(tauvijjuaq,* la grande noirceur, qui est le nom de la lunaison qui s'achève, est donc tout à fait approprié) puisque le Soleil ne fera sa réapparition, très fugitive d'ailleurs, que le 13 janvier. En raison de la réfraction, on apercevra ce jour-là, à midi, sur le méridien sud, une partie du disque solaire pointant pendant quelques minutes sur l'horizon (voir couverture). Durant toute la période de culmination négative, une certaine pénombre éclaire néanmoins le ciel, pendant quelques heures, au milieu de la journée, du côté du sud. Selon les Inuit d'Igloolik, c'est à ce moment de l'année, que Frère-Soleil et Soeur-Lune sont en compétition pour ré-

apparaître en premier. Si le Soleil revient alors que la vieille lune du solstice d'hiver est encore en décroissance, ou s'il n'y a pas encore le premier croissant de la lune de janvier, alors l'hiver sera moins rude, printemps et été seront plus doux ; si la nouvelle lunaison a déjà commencé par contre, alors l'année sera marquée par un long hiver, un printemps et un été froids.

Du premier croissant à la lune gibbeuse croissante : 9-15 janvier 1989

Retour à la table des matières

Avec le retour d'un mince croissant (5% de luminosité), à l'azimut 158˚ sud-est, le 9 janvier, la Lune l'a donc emporté sur le Soleil qui ne sera visible au méridien sud que quatre jours plus tard. Entre le 9 et le 15 janvier, les levers et les couchers lunaires vont progressivement se déplacer du sud vers le nord (cf. fig. 17), en sens inverse des déplacements qui caractérisaient la période de décroissance de la Lune (cf. fig. 16). Le 15 janvier, elle se lèvera sous sa forme gibbeuse croissante (61% de luminosité) à l'azimut nord-est 30˚, pour ne plus se coucher pendant environ une semaine, entamant ainsi un nouveau cycle.

Nous avons donc parcouru un cycle synodique lunaire, de quatre fois sept jours environ, comprenant une phase circumpolaire, entre un lever et un coucher au nord, une phase de décroissance, avec un déplacement des levers/couchers vers le sud, une phase sous l'horizon, entre un coucher et un lever au sud, et une phase de croissance, avec un déplacement des levers/couchers vers le nord. Quelle que soit la phase par laquelle on décide de commencer le mois synodique lunaire, ce dernier est toujours constitué, à cette période de l'année, par quatre phases de ce type. C'était ce qu'il nous fallait démontrer pour expliquer comment, à cette époque de l'année, et à cette époque seulement, l'absence totale de Lune, pendant une semaine, s'ajoute à l'absence totale de Soleil pour créer une obscurité quasi totale (si l'on fait exception des quelques heures de pénombre quotidienne autour de midi, à cette latitude) ce qui n'est pas sans rappeler l'obscurité primordiale des premiers temps de l'humanité. Cette obscurité maximale au moment du solstice d'hiver constitue le temps le plus fort de l'année, la plus grande menace à la survie

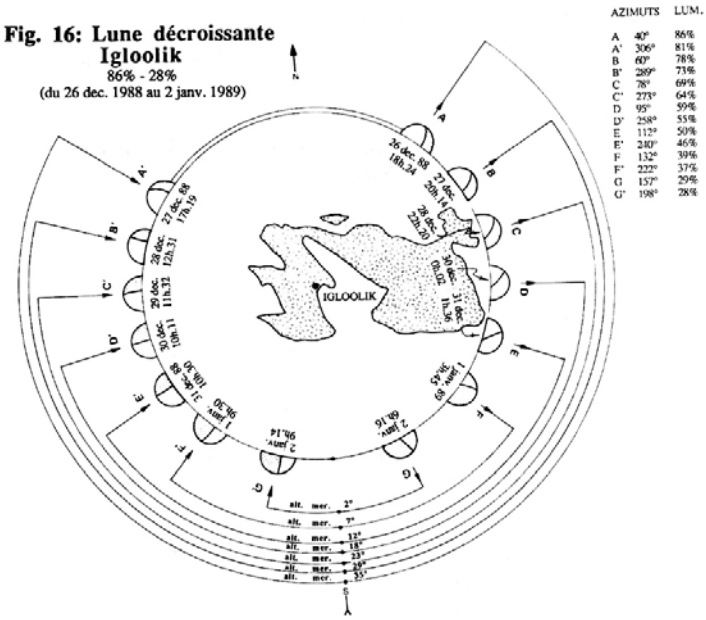
des humains, des animaux et de l'ordre cosmique. Véritable crise ou noeud dans la survie collective du groupe. Il faut la transcender, rejouer la gestation de la première humanité pour retrouver la vie et la lumière, les cycles de *Sila.* Heureusement que le ciel n'est pas complètement vide, que les étoiles, les aurores boréales et l'aube furtive du midi, sont là pour rappeler que l'humanité a une histoire, que l'hiver est une transition. Et puis il y a la Lune qui, en dépit d'une absence d'une semaine, revient plus vivante, plus présente, plus brillante que jamais, avec ses trajectoires les plus longues de l'année. Mais avant d'aborder la réponse collective, sociale, économique et religieuse qu'apportent les Inuit à cette crise existentielle, à ses contrastes et à ses paradoxes, il nous faut parler des variations pluriannuelles dans l'intensité de cette crise saisonnière.

Fig. 16.

Lune décroissante Igloolik, 86%-28%

(du 26 déc. 1988 au 2 janv. 1989)

Retour à la table des matières



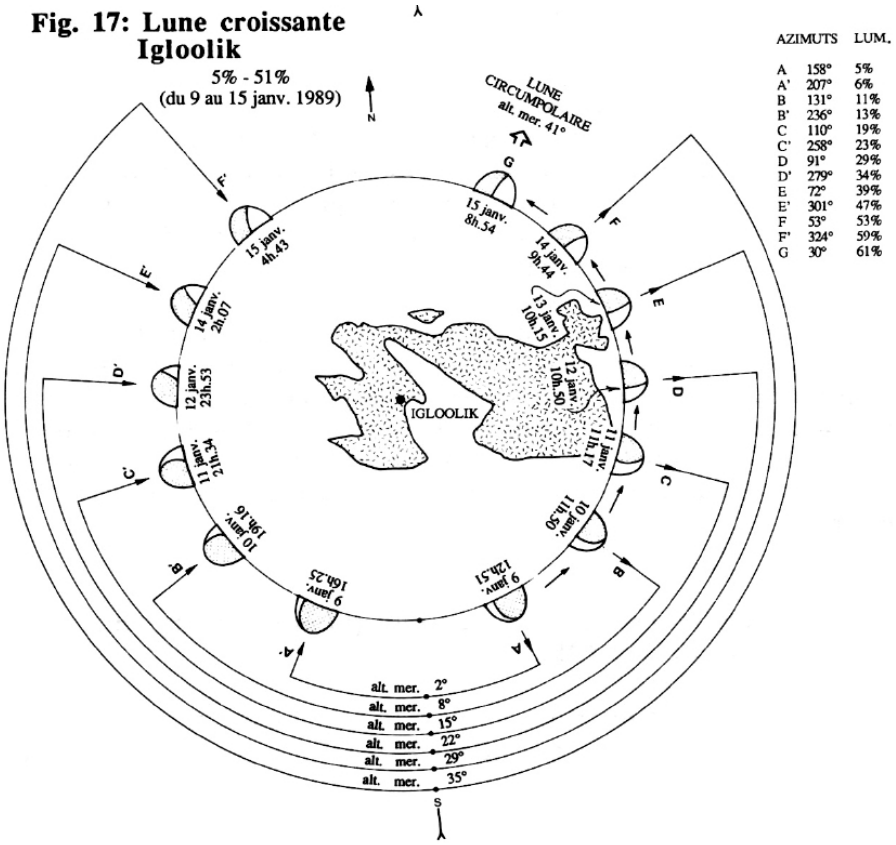
Voir la figure sur le site Les Classiques des sciences sociales

Fig. 17.

Lune croissante Igloolik,

5%-51% (du 9 au 15 janv. 1989)

Retour à la table des matières



Voir la figure sur le site Les Classiques des sciences sociales

Circumpolarité lunaire et latitudes arctiques, le cycle de dix-huit ans et demi

Retour à la table des matières

Maintenant que nous avons décrit dans le détail les rapports entre éclairement lunaire et éclairement solaire, tout au long du cycle annuel et selon les phases du mois synodique lunaire, en nous appuyant sur des données contemporaines (1988-1990), il nous faut introduire une autre variable qui, à notre connaissance, n'a jamais été prise en compte par les chercheurs en sciences humaines ayant travaillé chez les Inuit : c'est le cycle de dix-huit ans et demi de la culmination lunaire [69] (durée que met le plan de l'orbite lunaire pour tourner sur lui-même, ou précession lunaire [70]). Ce cycle nous montre que la culmination, pour une même phase de la Lune, à une même période de l'année, varie d'une année à l'autre. Cette variation résulte de l'inclinaison, d'environ 5˚, du plan de l'orbite lunaire sur celui de l'écliptique (plan de l'orbite terrestre dans la sphère céleste) qui, lui-même, a une inclinaison d'environ 23˚ par rapport au plan de l'équateur terrestre. La déclinaison passe donc par un maximum extrême, lorsque l'inclinaison lunaire s'ajoute à l'inclinaison terrestre, soit 5˚ + 23˚ = 28˚, et par un minimum extrême, lorsqu'elle en est soustraite, soit 23˚- 5˚ = 18˚, ce qui fait une variation possible d'environ 10˚. Ce phénomène permet de comprendre pourquoi, lors de sa déclinaison maximum extrême, la Lune devient circumpolaire à partir de la latitude 61.43˚ Nord, soit 90˚ (latitude du pôle Nord) moins 28˚ (et quelques minutes) (culmination lunaire maximale) ; il explique aussi pourquoi, lors de sa déclinaison minimum extrême, elle ne soit circumpolaire qu'au delà de la latitude 71.69˚ nord (70.5˚ N. environ si l'on tient compte de la réfraction [71]), soit 90˚ moins 18˚ (et quelques minutes).

---

69 Avec cependant une notable exception, celle de E.M. Weyer (1956) dans quelques pages consacrées à la lumière du jour et à l'obscurité en hautes latitudes, publiées par la Marine des Etats-Unis, pages que nous a communiquées J. MacDonald, alors qu'une première version de cette étude était déjà complétée.

70 Cf., entre autres, J.-R. Roy (1987 : 51-53), pour une bonne description en français du phénomène.

71 Cf. E.M. Weyer (1956 : 16).

Pour résumer donc, à des latitudes inférieures à 61.43˚ N. (60.5˚ N. environ, si l'on tient compte de la réfraction), la pleine lune hivernale n'est jamais circumpolaire, à des latitudes supérieures à 71.69˚ N. (70.5˚ N. avec réfraction), elle l'est toujours plus ou moins. Entre ces deux latitudes, où se situe l'aire habitée par la grande majorité des groupes inuit, la circumpolarité lunaire est épisodique et augmente proportionnellement avec la latitude (cf. fig. 18). Comme la région d'Igloolik est située, autour du 69.23˚ N., elle constitue une région intermédiaire très bien placée pour observer les variations dans la circumpolarité.

Par ailleurs, et compte tenu du fait que les noeuds d'intersection de l'orbite lunaire sur l'écliptique subissent une rétrogradation qui parcourt l'orbite lunaire en 18 ans et demi, il faut neuf ans et trois mois pour que la déclinaison lunaire passe de son maximum à son minimum, et inversement. On constate donc, pour Igloolik, que la Lune commence à devenir circumpolaire environ six ans avant sa déclinaison maximum ; que cette circumpolarité va en augmentant, de un à huit jours jusqu'à cette date, et qu'elle décroît ensuite pendant encore six ans. Pendant trois ans avant, et trois ans après sa déclinaison minimum, la Lune n'est plus circumpolaire.

Sans être capables de les mesurer, les Inuit ont conscience de ces différences et surtout de l'influence de la latitude sur la culmination lunaire. Ils l'expriment en disant que plus on monte vers le nord, plus la Lune devient importante l'hiver. Et que plus la période d'obscurité hivernale est longue, plus on fait appel à la Lune pour s'éclairer lors de voyages ou des expéditions de chasse. Mais comment se fait-il que cette variable dans les cycles lunaires ne soit jamais mentionnée par les auteurs qui ont étudié les Inuit [72] ?

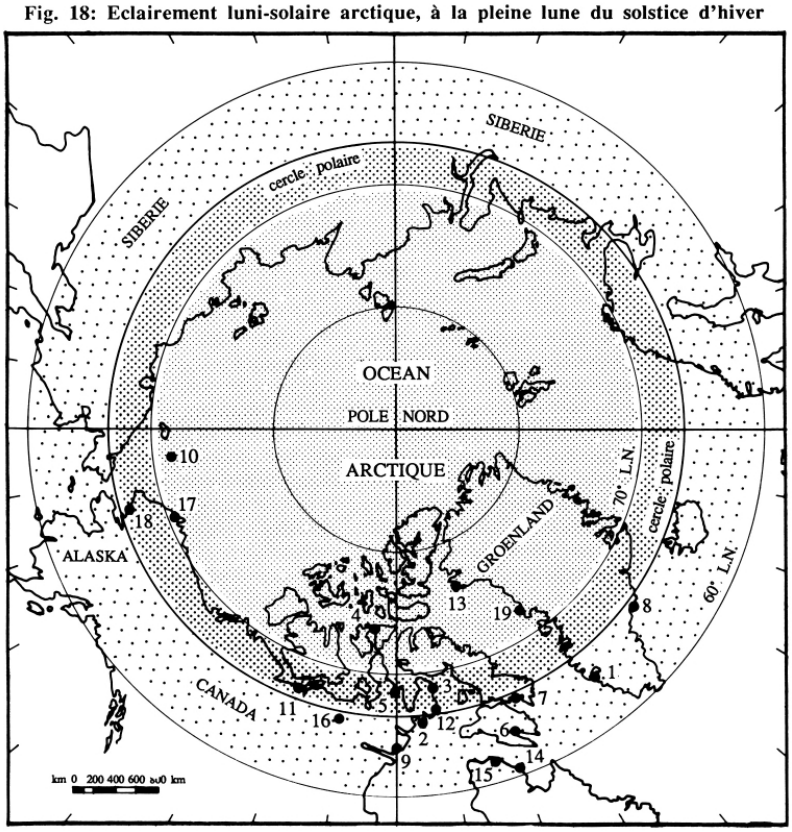
---

[72] Avec l'exception de D. Crantz (1767 : 48) « et lors des jours les plus courts, il arrive quelques fois que la lune ne se couche pas » [trad. de l'auteur]. Remarque qui se comprend en raison de la latitude subarctique où se trouvait Crantz (cf. fig. 18) et où la Lune n'est circumpolaire au solstice d'hiver qu'environ trois années sur dix huit. Avec l'exception aussi de E.M. Weyer (1932 : 18) : *« La Lune reste au dessus de l'horizon pendant des périodes plus longues aux hautes latitudes que dans les zones tempérées ou tropicales. Ainsi dans le nord du Groenland elle est visible pendant plus d'une semaine d'affilée ...* » Et enfin E.M. Weyer (1956).

Fig. 18.

Éclairement luni-solaire arctique, à la pleine lune du solstice d'hiver

Retour à la table des matières



Voir la figure sur le site Les Classiques des sciences sociales

Zone du haut-Arctique, du 70.5˚ de latitude nord au pôle Nord (90˚ pôle N.). On y observe une circumpolarité lunaire totale, pendant toute la durée du cycle de 19 ans et demi, avec une durée maximale (de 8 à 14 nycthémères d'affilée) et une nuit polaire maximale (de 45 à 180 jours) - On aura à midi une pleine lune très brillante sur l'horizon, plein nord, et une très faible lueur orangée dans le ciel plein sud. Sauf dans la région inhabitée du pôle Nord ou toutes les directions indiquent le sud.

Zone du moyen-Arctique, du 65.5˚ au 70.5˚ de la latitude, nord - On y observe une circumpolarité lunaire dominante (de 6 à 12 années pendant le cycle de 18 ans et demi), de durée moyenne (de 1 à 8 nycthémères d'affilée) avec une nuit polaire prolongée (de 1 à 45 jours). On aura à midi au solstice d'hiver une pleine lune brillante sur l'horizon, plein nord, et une faible lueur orange dans le ciel, plein sud.

Zone subarctique du 60.5˚ au 65.5˚ de latitude nord, On y observe une circumpolarité lunaire occasionnelle (de 1 à 6 années pendant le cycle de 18 ans et demi), de durée minimale (de 1 à 4 nycthémères), sans nuit polaire totale - On aura à midi, au solstice d'hiver une pleine lune pâle sur l'horizon, plein nord, avec un soleil plein sud, plus haut dans le ciel.

● 19 Lieux d'hivernage des expéditions mentionnées figure 19.

Expéditions arctiques et cycles de culmination lunaire (1793-1997)

Retour à la table des matières

Voulant trouver la réponse à cette question nous avons essayé de mettre en rapport les variations du cycle lunaire avec les séjours dans l'Arctique effectués par les principaux observateurs de la vie inuit, ceux qui notamment ont décrit les grands rituels solsticiels d'hiver et le chamanisme. Nous avons procédé, avec l'aide de l'Observatoire de Paris [73], à l'étude des variations de la déclinaison et de la circumpolarité lunaires, pour la région d'Igloolik, sur une période d'environ deux siècles, soit pendant onze cycles (1793-1997). Nous en avons schématisé les résultats sur la figure 19. Les parties bombées du graphique correspondent aux maximums extrêmes de la déclinaison lunaire, avec les mois et les années indiqués en gras ; les parties concaves indiquant les minimums extrêmes, avec les mois et les années indiqués en petits caractères ; dans la marge correspondante, et en suivant une chronologie progressive, nous avons indiqué les expéditions arcti-

[73] Particulièrement l'aide très appréciée de Madame Chapront-Touzé qui a effectué de nombreux calculs à notre demande.

ques importantes effectuées dans la région d'Igloolik, ou comportant, pour les régions voisines, des observations anthropologiques bien définies sur le rapport des Inuit avec leur environnement (indications en caractères gras) ; nous avons aussi indiqué quelques importantes expéditions effectuées dans d'autres régions arctiques qui auraient également pu effectuer des observations lunaires durant l'hiver, à des latitudes comparables ou plus élevées, le critère de sélection étant que l'expédition ait passé au moins un hiver, ou un solstice d'hiver, dans l'Arctique inuit, à une latitude d'au moins 61˚ N. [74]. Il ressort du tableau (fig. 19) que la très grande majorité des expéditions scientifiques, sur les résultats desquelles se fondent les connaissances actuelles à propos des Inuit, ont été effectuées durant les périodes de déclinaison minimum extrême du cycle lunaire, ce qui veut dire que la pleine lune d'hiver n'était alors pas circumpolaire en deçà du 70.5˚ de lat. N. (en tenant compte de la réfraction lunaire) et qu'au-delà de cette latitude, où vivent peu d'Inuit, la Lune montait moins haut dans le ciel : ce fut le cas des expéditions de Hall (1864-69, région d'Igloolik), de Boas (Terre de Baffin, 1883-84), de Low (1903-04, ouest de la baie d'Hudson), de Rasmussen (1921-23, région de Repulse Bay, Igloolik, et traversée de l'Arctique nord-américain), de Victor (1936-37, Ammassalik).

Quelques rares expéditions ont cependant été effectuées lors de la déclinaison lunaire maximum extrême : celle de Parry et Lyon (1821-23, région d'Igloolik), de Beuchat (mort en 1913, au large des côtes alaskiennes, après avoir été certainement témoin d'une lune circumpolaire), de Stefansson et Jenness (1910, 1913-16), celle de Malaurie, effectuée l'année même d'une déclinaison lunaire maxi-

[74] Il s'agit d'un essai, qui ne prétend pas à l'exhaustivité. Il veut ouvrir la voie à une réflexion critique sur les conditions d'observations des phénomènes humains dans l'Arctique, en rapport avec les cycles astronomiques. Nous avons apporté plus de précision pour les expéditions concernant l'Arctique central canadien, en particulier celles qui ont fait progresser directement ou indirectement nos connaissances du milieu arctique et inuit. Il est probable que nous ayons omis un certain nombre d'expéditions et de recherches, notamment en ce qui concerne l'Alaska et le Groenland, que le lecteur qui se croira oublié ne nous en tienne pas rigueur. Nous nous réservons de revenir plus tard sur le sujet de façon exhaustive. Des travaux essentiels comme ceux de M. Lantis (Île Nunivak) et A. Fienup-Riordan sont trop méridionaux pour devoir être pris en compte, comme aussi ceux de L. Guemple (Îles Belcher). Nous restons néanmoins ouvert àtoutes suggestions et informations complémentaires.

mum extrême (1950) à une latitude où la circumpolarité de la pleine lune dure près de quatorze jours, l'hiver, et enfin celle de Le Mouël (1967-68, àNaujât, au Groenland, 72˚ N.). Beuchat est mort sur la glace et ses notes d'observations ont été perdues, mais comment se fait-il que Stefansson, Jenness et Malaurie qui avaient une solide formation scientifique en anthropologie ou en géographie n'aient pas été sensibles à ces mouvements lunaires présents sous leurs yeux ? Quant à Le Mouël, le seul à avoir publié des observations quotidiennes sur la visibilité de la Lune à l'époque du solstice d'hiver, il mentionne très peu de choses sur cet astre : sa phase et sa visibilité, sans aucune mention de sa trajectoire ni surtout de sa circumpolarité. Il est curieux aussi de constater que la plupart des expéditions anthropologiques qui ont renouvelé nos connaissances pour la période moderne ont eu lieu entre les deux maximums extrêmes de 1950 et 1969, en particulier pour l'Arctique central canadien, celles de Balikci, Damas, Briggs, Graburn, Saladin d'Anglure, ou pour l'Alaska, N. Gubser (1959-60), R. Nelson....

E.M. Weyer qui sur le tard a découvert le phénomène (1956) n'a pas pensé à le mettre en rapport avec le système de pensée et de pratiques rituelles des Inuit et ainsi répondre aux questions qu'il se posait lors de ses premiers travaux (1932). Il émet par contre l'hypothèse que les expéditions polaires qui ont eu lieu lors des maximums extrêmes ont mieux réussi (succès de Stefansson) que lors des minimums extrêmes (échecs de Franklin, de Greely au Groenland, ou de l'expédition à l'île Wrangel) ; hypothèse qui paraît pour le moins un peu hasardeuse.

Pour notre part, notre troisième expédition hivernale s'est passée à Igloolik, une année de circumpolarité importante (1971) sans que nous ayions été au fait du phénomène. Nous avons été jusqu'à photographier la pleine lune de midi, sans savoir qu'elle était circumpolaire. Il faut croire que les géographes et les anthropologues de l'Arctique dorment durant les nuits d'hiver, et ne voient que ce qu'ils sont préparés à voir. Faute de connaissances astronomiques suffisantes, ils ne peuvent imaginer que la pleine lune qui est dans le ciel au moment de leur coucher, et qui y est toujours au moment de leur lever, n'a pas cessé de tourner dans le ciel. D'autant plus que le relief accidenté peut en interrompre localement la visibilité. Avouons modestement que nous avons « découvert » ce phénomène grâce à un micro-ordinateur et c'est par la suite que nous sommes allé l'étudier et le photographier sur place, même si depuis plus de vingt-cinq ans nous nous

étions intéressé à l'espace-temps inuit, au système calendaire et aux mouvements des corps célestes.

Ajoutons que par un hasard amusant nos recherches commencées à Igloolik en décembre 1971 et poursuivies jusqu'en janvier 1991, couvrent un cycle calendaire lunaire complet (Cycle de Méton d'environ 19 ans) puisqu'en décembre 1990 les phases de la Lune tombaient aux mêmes dates qu'en 1971, avec deux pleines lunes durant le mois, le premier et le vingt-neuf du mois. Il nous aura donc fallu travailler à la même place pendant dix-neuf ans pour prendre conscience du cycle long dans les variations de la trajectoire apparente de la Lune, cycle qui était bien connu des astronomes et des navigateurs, avant l'avènement des outils électroniques de mesure du temps et de l'espace.

Dans notre effort pour décrire l'importance de la Lune dans le système de pensée, le calendrier, le symbolisme et les rites des Inuit - qui loin de contredire son importance physique dans le ciel arctique, comme le prétendait E.M. Weyer (1932) qui la croyait faible, la renforce plutôt - nous présenterons quelques données terminologiques sur la façon de désigner les phases de la Lune et les lunaisons à Igloolik.

Les phases lunaires dans la terminologie inuit à Igloolik

Retour à la table des matières

Les phases de la Lune sont très bien perçues et dénommées par les Inuit d'Igloolik. Les femmes y attachaient de l'importance pour les dates de leurs règles

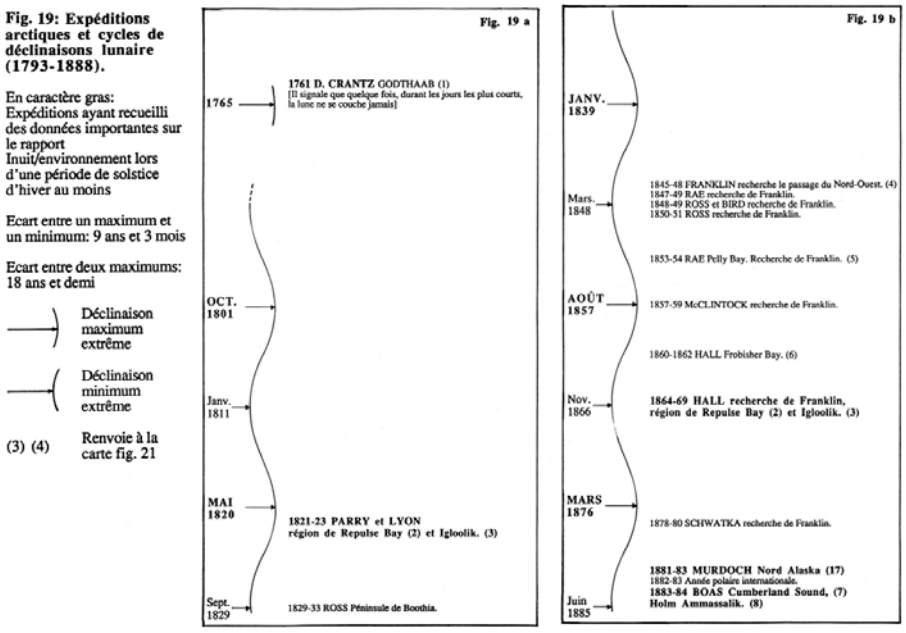
> Taima arnat aunaaqpaktut tanzakkua qaujimajjutiqaqpalauqtut aunaalirnirminik taqqiq qanuilirmangaat taima... taqqiruna taqqiqalisaaqtilluguli taqqiujannguliqtillugulu ajjigiinngittumik aunaaqattasuungummata taqqiniktillugu naliat taanna taqqiq qaujimajjutigillugu silittiarjulirmat taima aunaalirnialiriirivunga uqaqtunik tusaqpalauqtunga... ammalu taqqiq nunguliriirivuq aunaalirnialirivunga imaak tusalauqpunga taqqiq taanna nalunaikkutarillugu.

> Ainsi les femmes qui sont menstruées utilisent celles-ci [les phases] comme point de repère pour leurs menstruations, en se basant sur la phase de la lune. Elles sont menstruées à des moments différents, soit quand la Lune essayait de se faire (nouvelle lune), soit quand elle était comme pleine, soit qu'elle en était à son premier croissant, on utilisait comme repère l'une ou l'autre des phases de la Lune. J'ai entendu déjà une femme dire c'est le premier croissant, je vais être menstruée, ou encore c'est le dernier croissant, je vais être menstruée. La Lune était vraiment un point de repère [75] [Trad. de l'auteur].

Fig. 19.

Expéditions arctiques et cycles de déclinaisons lunaire (1793-1888).

Retour à la table des matières



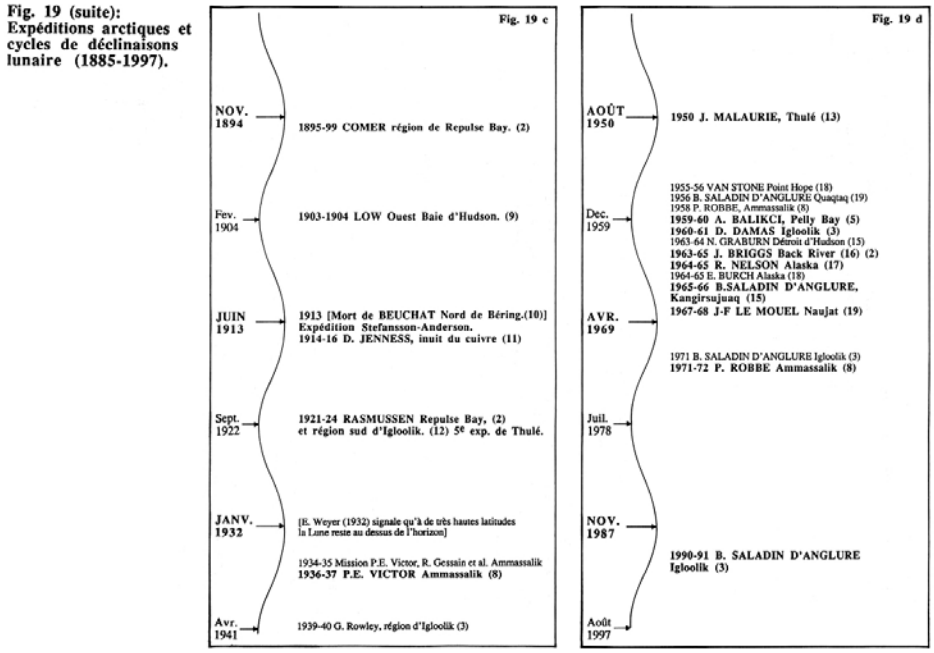
Voir la figure sur le site Les Classiques des sciences sociales

75 Témoignages d'Ujaraq et d'Iqallijuq (1971) recueillis à Igloolik par B.S.A.

Fig. 19 (suite).

Expéditions arctiques et cycles de déclinaisons lunaire
(1885-1997).

Retour à la table des matières



Voir la figure sur le site Les Classiques des sciences sociales

On surveillait aussi les phases de la Lune afin que les jeunes garçons puissent s'acquitter du rituel qui leur était prescrit :

> Chaque petit garçon qui désire devenir un grand chasseur, sacrifie à la Lune de la manière suivante : à chaque nouvelle lune, il doit sortir en courant vers un lieu où la neige est propre et sans traces de pas. Là il doit prendre un peu de neige et appeler Lune en disant. « Donne-moi de la chance à la chasse ». Puis il doit rentrer en courant à la maison et mettre la neige dans le récipient à eau. S'il fait cela, c'est que les phoques qui vivent dans l'eau salée ont toujours soif et que la neige offerte sera donnée par Lune aux phoques qui seront pris par l'enfant dans l'avenir [K. Rasmussen, 1929 : 75-76].

Les hommes se servaient de la Lune pour la chasse, car la mobilité du gibier varie selon les phases, ou encore pour les déplacements, affectés par les marées et par l'éclairement nocturne ; ils s'en servaient enfin pour se diriger, la nuit, durant l'hiver. Les chamanes suivaient également de près l'évolution des phases de la Lune qui déterminaient certaines de leurs grandes performances. La figure 20 comprend les huit principales phases lunaires avec les termes inuit. Parfois deux termes sont mentionnés comme, pour le premier quartier, le terme « elle devient demie » *(napparuqtuq)* ou « elle devient une lampe a huile » *(Qulliruqtuq) ;* cette deuxième appellation renvoie à la forme en demi-lune des lampes à huile. La figure doit se lire de bas en haut, en suivant le mouvement lunaire [76].

Le calendrier luni-solaire des Inuit d'Igloolik

Retour à la table des matières

Les Inuit d'Igloolik découpent l'année *(ukiuq*, qui signifie littéralement « l'hiver », désigne aussi l'année) selon les différentes lunaisons. Mais comme tous les calendriers lunaires, leur terminologie des lunaisons a dérouté les ethnographes qui souvent n'en rapportent que douze, ou treize, sans très bien en comprendre l'utilisation. C'est que du point de vue de notre calendrier solaire, on compte treize lunes, une année sur trois ; les deux autres années il n'y en a que douze. Ceci résulte de la différence de 11 jours entre la somme des douze lunaisons et l'année solaire de 365 jours.

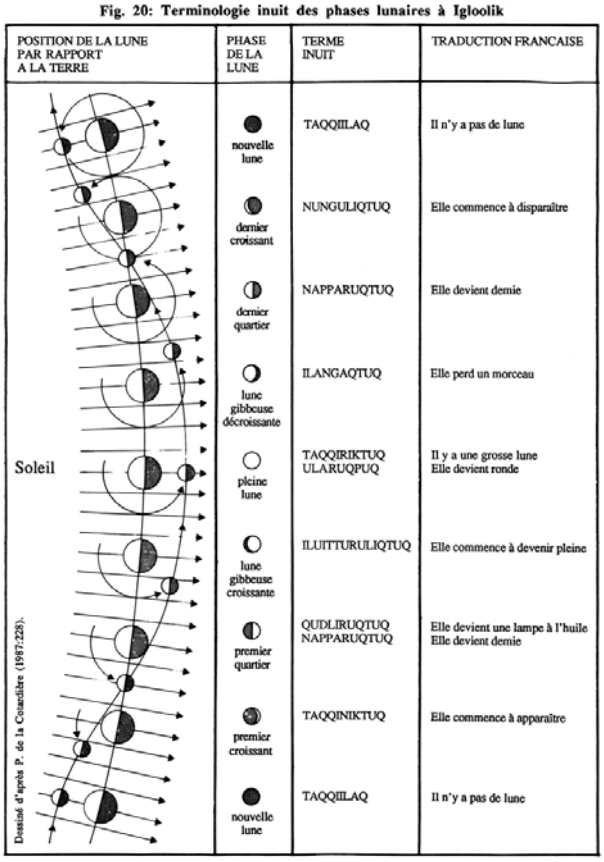
[76] Ces données ont été recueillies à Igloolik en 1978 avec Ujaraq, Iqallijuq et Piugaattuq et en 1990 complétées avec les deux derniers ainsi qu'avec M. Kupaq, par B.S.A.

Fig. 20.

Terminologie inuit des phases lunaires à Igloolik

Retour à la table des matières

Fig. 20: Terminologie inuit des phases lunaires à Igloolik



Voir la figure sur le site Les Classiques des sciences sociales

Mais si les Inuit retiennent les lunaisons pour découper le temps, nous avons vu plus haut qu'ils retenaient aussi les mouvements solaires pour découper les saisons, notamment les équinoxes et les solstices, en particulier le solstice d'hiver. L'essence de leur calendrier relève de ces deux systèmes et entre, de ce fait, dans la catégorie des calendriers luni-solaires [77], comme c'est le cas d'un grand nombre

[77] Dès 1978 nous avons fait ressortir cette caractéristique du système calendaire inuit (B. Saladin d'Anglure 1978) ce que les autres ethnographes des Inuit, à l'exception de Boas, ne semblent pas avoir perçu. Il découle de cette constata-

de sociétés. Ce qui veut dire qu'il y a un décalage chaque année entre les deux systèmes, qu'ils en ont conscience et qu'ils ont développé des mécanismes compensatoires, sous la forme d'appellations alternatives pour certaines lunaisons. F. Boas (1964 : 236, 240) est l'un des seuls à avoir pressenti le problème et à nous en offrir un semblant de solution :

> Les Esquimaux ont une sorte de calendrier. Ils divisent l'année en treize mois dont les noms varient beaucoup selon les groupes et la latitude de l'endroit. Le surplus est compensé en supprimant un mois après quelques années, à savoir le mois de Siringilang *[Siqinngilaq]* (sans Soleil), qui a une durée indéfinie ; le nom s'appliquant à toute la partie de l'année où le Soleil n'apparaît pas, et où l'aube pointe à peine. Ainsi, après quelques années, ce mois est totalement omis, lorsque la nouvelle lune coïncide avec le solstice d'hiver [trad. de l'auteur].

Boas ne nous donne aucune autre précision ; pas même les noms des lunaisons. Au Cumberland Sound où il séjourna, la période sans Soleil est très courte - on se trouve juste sur le cercle polaire - et il est possible que les Inuit omettent effectivement le terme mentionné car le Soleil n'est absent que durant quelques jours.

Pour illustrer le calendrier luni-solaire utilisé à Igloolik, nous avons choisi une année de treize pleines lunes, l'année 1961 (cf. fig. 21), où la première pleine lune est datée du 1er janvier 1961 et la treizième, du 21 décembre de la même année. La mobilité des dates des lunaisons dans l'année solaire s'échelonne sur 28 jours pour chaque lunaison. Les appellations des lunes renvoyant à des caractéristiques du milieu naturel (telles que le climat, ou la faune) ; la coïncidence de ces dernières avec une pleine lune, déterminera l'appellation [78] de celle-ci.

---

tion qu'il fallait aux Inuit un mécanisme compensatoire pour réajuster régulièrement leur calendrier, découpé en lunaisons, aux coordonnées solaires formées par les solstices et les équinoxes.

78 Nos données ont été recueillies de deux façons, soit au cours d'entrevues conduites par nous-même en 1978, 1990 et 1991 avec quelques informateurs privilégiés, à Igloolik, soit en questionnant deux vieux informateurs du même groupe, vivant à Sanirajaq (Hall Beach, à une trentaine de kilomètres au sud d'Igloolik), lors de chaque nouvelle lune, pendant l'année 1978-79. Ceci, grâce à l'aimable collaboration du R.P. Franz Van De Velde, de Hall Beach, à qui va toute notre gratitude. Le R.P. Papillon a bien voulu lui aussi nous envoyer de

D'une façon générale on constate que les noms de lunaisons se divisent en deux grands groupes : le premier concerne les six mois qui entourent l'hiver et qui sont déterminés par les équinoxes, avec le solstice d'hiver comme point de référence ; il comprend essentiellement des termes référant à des phénomènes atmosphériques ou astronomiques (froid, noirceur, disparition et retour du soleil) ; le second groupe concerne l'autre moitié de l'année solaire avec le solstice d'été comme point de référence ; il comprend surtout des termes référant à la faune, depuis la « lune où avortent les phoques » (mars) jusqu'à celle où « les caribous mâles perdent le velours de leurs bois » (septembre).

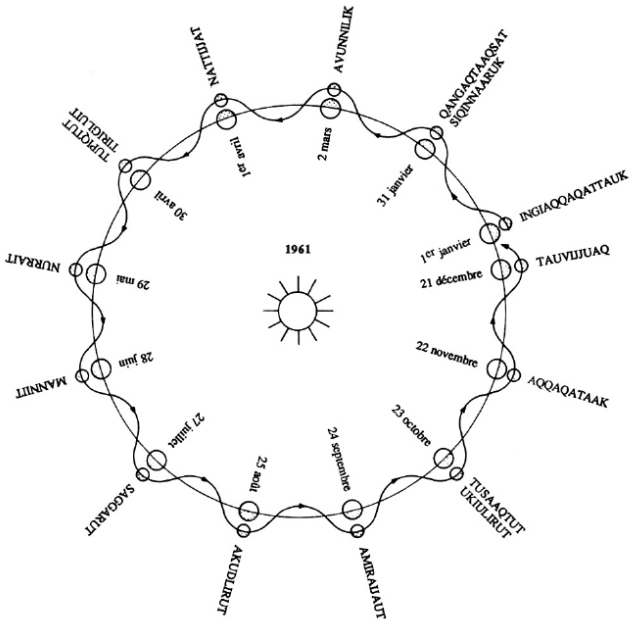
Quelques lunaisons ont deux noms ce sont, la lune de janvier/février, selon qu'elle survienne quand le Soleil est bas en altitude, lors de son passage au méridien, ou au contraire quand il est plus haut dans le ciel ; la lune d'avril/mai aussi, selon qu'elle arrive avant la fonte de la neige, on l'appelle alors la lune de « la mise bas des phoques barbus », ou un peu plus tard, et on lui donne le nom de lune « où l'on s'installe sous la tente » ; et enfin, la lune d'octobre, selon qu'elle arrive avant ou après l'englacement marin et que les déplacements en traîneau sur la banquise sont rendus possibles ou non. Nous avons vu plus haut que les Inuit sont très conscients du décalage entre les deux cycles et qu'ils attendent de savoir lequel des deux luminaires célestes, Soleil ou Lune, réapparaîtra le premier (en janvier) pour prévoir le temps qui dominera durant l'année.

très précieux commentaires sur les lunaisons à Pelly Bay et sur le symbolisme inuit. Nous lui en sommes bien reconnaissant.

Fig. 21.
L'année 1961 transposée dans le calendrier luni-solaire
des Inuit d'Igloolik.

Retour à la table des matières

Figure 21:
L'année 1961 transposée dans le calendrier luni-solaire des Inuit d'Igloolik.



Voir la figure sur le site Les Classiques des sciences sociales

Ingiaqqaqattauk [Lune et Soleil] "ils font la compétition" [pour réapparaître] Mi-janvier (absent chez K. Rasmussen 1930 : 62-63).

Siqinnaaruk "Il fait un peu soleil" Fin-janvier/début-février (absent chez K. Rasmussen 1930 : 62). Ou quand elle est tardice : *Qangaqtaaqsat* [le Soleil] "il se maintient en l'air". *Février* (idem chez K. Rasmussen 1930 : 62).

Avunnilik "le temps de l'avortement" [des phoques sur la glace] Fin-février/début-mars. (idem in K. Rasmussen 1930 : 62, qui situe cette lunaison en mars).

Nattijjat "les bébés phoques annelés" [naissance] Fin-mars/début-avril. *Équinoxe de printemps*. (idem in K. Rasmussen 1930 : 62, qui situe cette lunaison en avril).

Tirigluit "les bébés phoques barbus" [naissance] *Erignatus barbatus.* Mi-avril/mi-mai (idem in K. Rasmussen 1930 : 62, qui situe cette lunaison en mai). Ou, quand elle est tardive : *Tupiqtut* [les Inuit) "Ils s'installent sous la tente" Fin-avril/début-mai (absent chez K. Rasmussen 1930 : 62).

Nurrait "les faons de caribous" [naissance] Fin-mai/début-juin (idem chez K. Rasmussen 1930 : 62, qui situe cette lunaison en juin). Solstice d'été. (idem chez K, Rasmussen 1930 : 62).

Saggarut "le temps du poil court" [des caribous] pour vêtements d'apparat Mi-juillet/début-août (idem chez K. Rasmussen 1930 : 62, qui situe cette lunaison en août).

Akullirut "le temps du poil intermédiaire" [caribous] le meilleur pour les vêtements d'hiver. Mi-août/début-septembre (idem chez K. Rasmussen 1930 : 62 qui situe cette lunaison en septembre).

Amiraijaut "la chute du velours des bois" [caribous] Mi-septembre/début octobre. Équinoxe d'automne (idem chez K. Rasmussen 1930 : 62, qui situe cette lunaison en octobre).

Ukiulirut "le poil long d'hiver" [caribous] on prélevait les peaux pour le couchage Mi-octobre/début-novembre (idem chez K. Rasmussen 1930 : 62, qui situe cette lunaison fin-novembre). Ou, quand elle est tardive : *Tusaaqtut* "On reçoit des nouvelles" [le gel des baies permet les déplacements en traîneau entre les divers campements] Fin-octobre/début-novembre. (absente chez K. Rasmussen 1930 : 63).

Aqqaqattaak [Lune et Soleil] "ils disparaissent tous deux sous l'horizon" Fin-novembre (absente chez K. Rasmussen 1930 :63).

Tauvijjuaq "le temps de la grande noirceur" *Décembre*. Solstice d'hiver (absente chez K. Rasmussen 1930 : 63).

[Les différences de dates entre les informateurs de Rasmussen et les nôtres tiennent sans doute au fait que son enquête a été effectuée à une latitude plus méridionale avec un léger décalage du cycle écologique].

Dans ce survol de la cosmographie luni-solaire arctique nous sommes peu à peu passé d'une vision « héliocentrée » (centrée sur le Soleil) du cycle annuel de l'éclairement boréal, vision prédominante en Occident, qui privilégie la période estivale et son ensoleillement permanent, à une vision « sélénocentrée » (centrée sur la Lune), avec un comput lunaire et hivernai du temps, qui est celle des Inuit. Cette seconde approche est beaucoup plus apte à nous faire comprendre la valeur symbolique de la Lune dans le système de pensée et les pratiques religieuses inuit, et en particulier la place majeure qu'elle occupe dans le chamanisme, comme nous allons l'aborder en conclusion de cet article.

CONCLUSION

Retour à la table des matières

La conception du temps « sélénocentrée » des Inuit a conduit certains chercheurs à interpréter de façon erronée, non seulement la place occupée par le Soleil dans les pratiques et représentations religieuses inuit, mais aussi les descriptions faites par les premiers explorateurs à propos de rituels solaires observés lors de leurs rencontres avec les autochtones. Weyer (1932), nous l'avons signalé au début de cet article, méconnaissant l'importance physique de la Lune aux latitudes arctiques, a cru que les Inuit surévaluaient ce corps céleste dans leur religion, au détriment du Soleil, dont l'importance physique lui paraissait évidente, alors que son importance symbolique et religieuse lui échappait. Oswalt (1979 : 48-49), quant à lui, va encore plus loin dans l'erreur interprétative à propos du Soleil et de la Lune, quand, croyant dénoncer un biaisage - qui en fait n'en est pas un il est lui-même victime d'une méprise lourde de conséquence :

> Parmi les conceptions attribuées aux Esquimaux durant les premiers deux cents ans de leur histoire, aucune ne fut plus souvent mentionnée que le culte du Soleil. Quoi de plus logique pour ce peuple arctique que de révérer sa principale source de lumière et de chaleur ?... L'affirmation par les explorateurs que la « salutation au soleil » des Esquimaux du Groenland de l'Ouest avait une signification surnaturelle était erronée. Les études ultérieures montrent que pour la plupart des Esquimaux le Soleil était là,

> tout simplement. L'erreur d'interprétation de l'importance du Soleil doit nous inciter à réfléchir sur la façon dont nous jugeons les Esquimaux, à partir de nos propres conceptions. Le plus grand échec des explorateurs dans l'interprétation qu'ils ont faite du monde esquimau a sans doute été l'« européanisation » des conceptions esquimaudes... Nous estimons que le Soleil est une source plus importante de bien-être terrestre que la Lune et sommes prêts àappuyer cette position par une foule d'évidence... Il y a plus de deux cents ans, l'historien D. Crantz tenta de dissiper l'idée que les Esquimaux du Groenland de l'Ouest réservaient une place spéciale au Soleil dans leur vie religieuse. Il mit de l'avant que lorsque les gens quittaient leur habitation, tôt le matin, pour faire face au soleil levant, dans une posture de méditation profonde, c'était en fait tout simplement pour observer les conditions du temps ; d'autres exemples de culte du Soleil peuvent être de la même façon remis en question... [trad. de l'auteur].

Or si D. Crantz, qui était un missionnaire morave, avait intérêt à dénier aux Inuit toute pratique religieuse cohérente, afin de justifier son apostolat et la conversion des Inuit à sa religion, et, de ce fait, était peut-être excusable de faire un tel jugement de valeur. Les scientifiques que sont Weyer et Oswalt ont moins d'excuses d'avoir si mal interprété les témoignages anciens et d'avoir autant méconnu la réalité physique du système luni-solaire arctique et sa place dans la religion inuit. Car, nous l'avons vu, c'est une erreur que de sous-estimer l'importance de la Lune aux latitudes arctiques, et par ailleurs c'est aussi une erreur que de sous-estimer la valeur religieuse des rituels solaires dont nous avons donné maints exemples, avec leur importante dimension symbolique. Et pourtant Crantz est une des meilleures sources en ce qui concerne l'ethnographie traditionnelle des Inuit du Groenland de l'Ouest, Weyer est un des meilleurs compilateurs et analystes des pratiques et croyances religieuses traditionnelles inuit, et Oswalt le meilleur historien des relations entre Inuit et Euro-américains.

Que les Inuit privilégient la Lune et l'hiver pour le découpage du temps est indubitable, mais il faut reconnaître aussi que leur calendrier est de type luni-solaire et que Lune et Soleil forment système, autant dans la réalité physique que dans les représentations symboliques. On ne peut véritablement pas dissocier leurs trajectoires et leurs culminations saisonnières, qui entretiennent un rapport de symétrie inversée, ainsi que nous l'avons montré plus haut. Nous avons parlé, à propos de ces deux luminaires célestes, d'unité dynamique des contraires dans Sila. Car *Sila* demeure en effet le grand référent cosmique universel ; il constitue à la fois l'ordre

du monde, son mouvement, son expression - jusque dans ses éléments les plus infimes - et son évolution. Il englobe, dans sa totalité, ordre et désordre, lune et soleil, naissance et mort, mythe et histoire. Il est le principe organisateur du monde visible, de la réalité quotidienne et de la vie de tous les jours où les êtres et les choses sont soumis à une physique « euclidienne », avec ses lois de gravité, un espace fait de différentes échelles - où chaque chose a sa place - et un temps cumulatif et linéaire. Mais il est aussi le principe organisateur du monde invisible, de la réalité du mythe, des esprits, des défunts, de l'ordre caché des choses, des évènements et des êtres extraordinaires, qui prennent leur sens dans une physique de la relativité, où les frontières entre les genres, les sexes et les échelles se franchissent aisément, où l'avant et l'après, l'ici et l'au-delà, s'inscrivent dans un espace-temps circulaire. Le passage d'une réalité à une autre, d'une « physique » à une autre se fait par l'intermédiaire du chamane, qui doit mourir symboliquement, dans la première réalité, pour accéder à la seconde. C'est dans ce sens qu'on peut parler d'un véritable espace-temps chamanique.

Le chamane n'est-il pas celui qui, en plus d'opérer comme tout un chacun dans le quotidien, est capable d'opérer aussi dans la réalité du mythe, qui peut réajuster les piliers soutenant les mondes, qui peut trouver des bébés sortis de terre pour les donner aux femmes stériles, qui peut faire ressurgir le gibier dans les zones où il fait défaut. Qui par lévitation échappe à la gravité, par métamorphose franchit la frontière des genres, par glossolalie parle la langue des autres, par clairvoyance voit dans l'obscurité, au delà des obstacles, dans le passé ou dans le futur. Comme les grands esprits, il bénéficie aussi d'une vision télescopique, d'une force et d'une vitesse décuplées. Comme eux il est insensible à la douleur. Quand il opère, sa main gauche prime sur la droite à l'inverse du monde profane. Il puise sa force et ses outils dans le passé pour mieux orienter l'avenir. Il recherche l'aide d'esprits auxiliaires de l'autre sexe, pour mieux transcender la frontière des sexes. Assigné à la médiation sociale, il obtient sa clairvoyance du grand médiateur cosmique qu'est Frère-Lune, le protecteur des orphelins, des jeunes garçons, des femmes battues ou stériles et des chasseurs malchanceux. Grande figure androgyne, Frère-Lune est en effet le principal régulateur de la production et de la reproduction,

avec son auxiliaire l'ours blanc [79], animal amphibie, à la fois terrestre et marin, qui transcende de son côté la grande opposition des mondes marin (masculin) et terrestre (féminin). C'est lors des pleines lunes hivernales que les chamanes se rendaient auprès de Frère-Lune pour requérir son aide ou son intercession. C'est lors de ces visites qu'ils rencontraient parfois dans sa demeure Ululijarnat, l'éventreuse, l'arracheuse d'entrailles pour ceux qui ne parvenaient pas à retenir leur rire devant ses facéties grotesques.

Les grandes fêtes collectives du solstice d'hiver - appelées Tivajuut à Igloolik - si bien décrites par Boas (1888) et par Rasmussen (1929) et si bien analysées par Mauss (1906) constituaient en quelque sorte l'articulation de l'espace-temps chamanique de ses mythes et de ses rites, avec le temps social de la collectivité profane, au moment le plus difficile de l'année, lorsque le Soleil est absent, que les animaux migrateurs sont tous repartis et qu'aucune espèce animale ne s'est encore reproduite. C'est alors que sous la conduite et l'autorité de chamanes masqués et travestis était organisée une redistribution généralisée des conjointes, pour une nuit, après que les adultes nés l'été aient affronté dans des tournois de force et d'adresse ceux qui étaient nés l'hiver [80]. À ce moment crucial de l'année, alors que le grand équilibre du *Sila*, du cosmos, semblait remis en cause, les Inuit rejouaient la naissance du monde, renouaient avec les grandes forces de l'univers et, redistribuant nourriture et conjoints, tentant d'exorciser les forces négatives qui menaçaient la reproduction sociale de leur groupe.

---

79 Cf. B. Saladin d'Anglure (1980a) pour une étude sur la place de l'ours blanc dans les représentations religieuses inuit ; cf. aussi R. Gessain (1978) et V. Randa (1986 et 1986a).

80 Cf. B. Saladin d'Anglure (1989) pour une description détaillée et une analyse de ces grandes fêtes collectives.

RÉFÉRENCES

Retour à la table des matières

BOAS, Franz

1888 *The Central Eskimo,* Sixth Annual Report of the Bureau of Ethnology, Smithsonian Institution, Washington (réimprimé en 1964, University of Nebraska Press).

1901 *The Eskimo of Baffin Land and Hudson Bay,* Bulletin of the American Museum of Natural History, vol. 15, part 1, New York.

1904 "The Folklore of the Eskimo", *Journal of American Folklore,* 17 : 1- 13 (Reproduit dans Franz Boas : *Race, Language, Culture,* 1955).

1907 *The Eskimo of Baffin Land and Hudson Bay,* Bulletin of the American Museum of Natural History, vol. 15, part II, New York.

CARPENTER, Edmund S.

1954 "Eternal Life and Self-definition Among the Aivilik Eskimos", *The American Journal of Psychiatry,* vol.110, no. 1 : 940-843.

1968 "The Timeless Present in the Mythology of the Aivilik Eskimos", in V. F. Valentine et F. G. Vallée (eds.), *Eskimo of the Canadian Arctic,* Toronto, McClelland and Stewart : 39-42.

CRANTZ, David

1767 *The History of Greenland : Containing a Description of the Country, and Its Inhabitants ; and Particularly, a Relation of the Mission Carried on for above These Thirty Years by the Unitas Fratrium, at New Herrnhuth and Lichtenfels, in that Country. 2, vols.* London, Printed for the Brethren's Society for the Firtherance of the Gospel Among the Heathen and Sold by J. Dodsley.

FIENUP-RIORDAN, Ann

1983 *The Nelson Island Eskimo. Social Structure and Ritual Distribution,* Alaska Pacific University Press, Anchorage.

FITZHUGH, William W. and Susan A. KAPLAN

1982 *Inua, Spirit World of the Bering Sea Eskimo,* published for the National Museum of Natural History, by the Smithsonian Institution Press, Washington D.C.

GESSAIN, Robert

1978 « L'Homme-Lune dans la mythologie des Ammassalimiut » dans *Systèmes de signes : textes réunis en hommage à Germaine Dieterlen.* Paris, Hermann (« Anthropologie »).

HOOPER, (Ltnt.)

1823 *The Private Journal of Lieutenant Hooper,* Microfilm, Ottawa, Public Archives of Canada.

LE MOUËL, Jean-François

1978 *« Ceux des mouettes », les Eskimo naujâmiut, Groenland-Ouest, Documents d'écologie humaine,* Institut d'Ethnologie, Musée de l'Homme, Paris (Mémoire XVI).

LEVI-STRAUSS, Claude

1964 *Le cru et le cuit,* Mythologiques 1, Paris, Plon.

1966 *Du miel au cendres,* Mythologiques *2,* Paris, Plon.

1968 *L'origine des manières de table,* Mythologiques 3, Paris, Plon.

1971 *L'homme nu,* Mythologiques *4*, Paris, Plon.

LOT-FALCK, Eveline

1962 « La Lune chez les peuples sibériens et eskimos » dans *La Lune, mythes et rites,* Paris, Éditions du Seuil (coll. Sources Orientales, 6) : 339-367.

LYON, George F.

1824 *The Private Journal of Captain G.F. Lyon of H.M.S. Hecla, During the Recent Voyage of Discovery under Captain Parry*. London, John Murray.

MARY-ROUSSELIERE, Guy (Rév.P.)

1969 *Les jeux de ficelle des Arviligiuarmiut,* Anthropological Series 88, Bulletin 233 du Musée National du Canada, Ottawa.

MAUSS, Marcel (avec la coll. de Henri BEUCHAT)

1906 « Essai sur les variations saisonnières des sociétés eskimos : Étude de morphologie sociale », *L'année sociologique, publ. sous* la direction de Émile Durkheim, Paris, Félix Alcan éditeur. [Texte disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

NATTIEZ, Jean-Jacques

1988 « La danse au tambour chez les Inuit Igloolik (nord de la Terre de Baffin) », *Recherches amérindiennes au Québec*, XVIII, (4) : 37-48.

OOSTEN, Jaarich G.

1983 "The Incest of Sun and Moon : An Examination of the Symbolism of Time and Space in Two Iglulik Myths", *Études/Inuit/Studies,* 7 (1) : 143-151.

1989 "Theoretical Problems in the Study of Inuit Shamanism", in M. Hoppál and O.J. von Sadovski (eds.), *Shamanism : Past and Present*, 2 vols, Budapest and Los Angeles, Istor Books.

OSWALT, Wendell H.

1979 *Eskimos and Explorers*, San Francisco, Chandler and Sharp.

PARRY, Sir William E.

1824 *Journal of a Second Voyage for the Discovery of a North-west Passage from the Atlantic to the Pacific : Performed in the Years 1821-1822-1823, in His Majesty's Ships Fury and Hecla, London, John Murray.*

PETERSEN, Robert

1967 "Burial-forms and Death Cult among the Eskimos", *Folk*, 8-9 : 259-280.

PLUMET, Patrick

1974 « Interprétation des données archéologiques, ethnohistoriques, ethnologiques et anthropologiques concernant l'Ungava », dans Raoul Hartweg et Patrick Plumet (éds.), *Archéologie du Nouveau-Québec : sépultures et squelettes de l'Ungava, coll.* Paléo-Québec no. 1, Montréal, Laboratoire d'Archéologie de l'Université du Québec à Montréal : 289-324.

RANDA, Vladimir

1986 *L'ours polaire et les Inuit*, Paris, SELAF.

1986a « Au croisement des espaces et des destins : Nanuq "marginal exemplaire" - Un cas de médiation animale dans l'Arctique central canadien », *Études/Inuit/Studies*, 10 (1-2) : 159-169.

RASMUSSEN, Knud

1929 *Intellectual Culture of the Iglulik Eskimos*, Report of the Fifth Thule Expedition, 1921-24, VII (1), Copenhagen.

1931 *The Netsilik Eskimos. Social Life and Spiritual Culture*, Report of the Fifth Thule Expedition, 1921-24, VIII (1), Copenhagen.

1932 *Intellectual Culture of the Copper Eskimos*, Report of the Fifth Thule Expedition, 1921-24, IX, Copenhagen.

ROULAND, Norbert

1979 « Les modes juridiques de solution des conflits chez les Inuit », *Études/Inuit/Studies*, vol. 3, no hors-série : « Justice inuit ».

ROY, Jean-René

1987 *L'astronomie et son histoire*, Québec-Paris, Presses de l'Université du Québec-Masson.

SALADIN d'ANGLURE, Bernard

1978 « L'homme *(angut),* le fils *(irniq),* et la lumière *(qau), ou* le cercle du pouvoir masculin chez les Inuit de l'Arctique central canadien », *Anthropologica,* nouvelle série, vol. XX, nos. 1-2 : 101-144. [Texte disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

1978a « Entre cri et chant : Les katajjait, un genre musical féminin ? », *Études/Inuit/Studies,* vol. 2 (1) : 85-94.

1980 « Petit-ventre, l'enfant-géant du cosmos inuit (Ethnographie de l'enfant et enfance de l'ethnographie dans l'Arctique central inuit) », *L'Homme,* janv.-mars 1980, vol. XX (1) : 7-46.

1980a « Nanuq super-mâle : l'ours blanc dans l'espace imaginaire et le temps social des Inuit », *Études mongoles et sibériennes,* (numéro spécial : « L'ours, l'autre de l'homme »), cahier 11 : 63-94.

1981 « Esquimaux. La mythologie des Inuit de l'Arctique Central Nord-Américain », *Dictionnaire des mythologies (sous* la direction d'Y. Bonnefoy), vol. 1, Paris, Flammarion : 379-386.

1983 « Ijiqqat : voyage au pays de l'invisible inuit »,
Études/Inuit/Studies, VII (1) : 67-84.

1984 « L'idéologie de Malthus et la démographie mythique des Inuit d'Igloolik », dans A. Fauve-Chamoux (éd.), *Malthus hier et aujourd'hui, Congrès International de démographie historique,* Paris, C.N.R.S.

1986 « Du foetus au chamane, la construction d'un "troisième sexe" inuit », *Études/Inuit/Studies,* vol. 10, no. 1-2 : 25-113.

1988 « Penser le féminin chamanique, ou le tiers-sexe des chamanes inuit », *Recherches amérindiennes au Québec,* vol. XVIII, nos 2-3 : 19-50.

1988a *« Kunut* et les *angakkut* iglulik (des chamanes, des mythes et des tabous, ou les premiers défis de Rasmussen en terre inuit canadienne », *Études/Inuit/Studies,* XII (1-2) : 57-80.

1989 « La part du chamane ou le communisme sexuel inuit dans l'Arctique central canadien », *Journal de la Société des Américanistes,* LXXV : 133-171.

1991 « Le chamanisme inuit comme ancienne technologie de la reproduction », *Se reproduire, est-ce bien naturel ? Cahiers du Grief* no. 5,

Groupe de Recherche Interdisciplinaire d'Études des Femmes, Presses de l'Université Toulouse-le-Mirail.

SAVARD, Rémi

1966 *Mythologies esquimaudes : analyse de textes nord-groenlandais.* Québec, Université Laval, Centre d'Études Nordiques (Travaux divers 14).

1970 « La déesse sous-marine des Eskimos », *Échanges et communications,* mélanges offerts à Claude Lévi-Strauss, à l'occasion de son soixantième anniversaire, réunis par J. Pouillon et P. Maranda, vol. 2, Paris, Mouton : 1331-1355.

SONNE, Birgitte

1988 *Nunivak Eskimo Masks and Drawings from the 5th Thule Expedition 1921-24, collected by Knud Rasmussen,* Report of the 5th Thule Expedition, vol. X, part 4. Gyldendal, Copenhagen.

THALBITZER, William

1928 "Die Kültischen Gottheiten der Eskimos", *Archiv für Religionswissenschaft,* XXVI, Heft 314, Leipzig.

1941 "The Ammassalik Eskimo. Contribution to Ethnology of the East Greenland Natives", *Meddelelser om Gronland,* vol. 69 : 556-739.

THÉRIEN, François

1978 *Recherches sur le chamanisme inuit dans la région d'Igloolik,* manuscrit, Québec, Université Laval.

THERRIEN, Michèle

1987 *Le corps inuit (Québec arctique),* Collection « Arctique », vol. 1, sous la direction de V. Randa, Société d'Études Linguistiques et Anthropologiques de France et Presses Universitaires de Bordeaux.

TURNER, Lucien

1894 *Ethnology of the Ungava District, Hudson Bay Territory,* Bureau of American Ethnology, 11th Annual Report

1889-90. (traduit en français par M. Vézinet sous le titre *Indiens et Esquimaux du Québec, Inuit et Nenenot de l'Ungava,* 1979, Desclez ed., Westmount).

WEYER, Edward M. Jr.

1932 *The Eskimos, Their Environment and Folkways,* Yales University Press, New Haven.

1956 *Daylight and Darkness in High Latitudes,* United States Navy, OP-0343.

ZEILICH-JENSEN, Leif

1974 *Den Centraleskimaiska Världbilden (Huvuddragen av eskimaisk religion mot bakgrunden av termerna för orientering),* Västeras.